



Certains souvenirs

Judith Hermann

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a painting of a winter scene. A large, snow-laden tree stands on the left side. In the foreground, a metal park bench is partially covered in snow. The overall color palette is dominated by soft blues and whites, creating a serene and cold atmosphere.

Judith
Hermann

Certains
souvenirs

Albin Michel ■

JUDITH HERMANN

CERTAINS SOUVENIRS

nouvelles

*Traduit de l'allemand
par Dominique Auzrand*

ALBIN MICHEL

« *Les Grandes Traductions* »

© Éditions Albin Michel, 2018
pour la traduction française

Édition originale allemande parue sous le titre :
LETTIPARK

© Fischer Verlag GmbH, 2016
Francfort-sur-le-Main

ISBN : 9782226426956

Pour Christiane

CHARBON

Le charbon était arrivé le matin. Nous nous étions levés tôt et avions mis ce qui restait de bois dans le poêle, nous étions dans la rue devant la maison, les mains dans les poches de nos manteaux, tremblant de froid dans le brouillard matinal, et regardions la buée blanche de notre haleine. Le charbon était arrivé à l'heure dite, nous avons guidé le camion à benne dans l'étroite ruelle entre la grange et le hangar du tracteur, aussi près que possible de l'étable dans laquelle il n'y avait plus d'animaux depuis des années. Les briquettes étaient tombées en avalanche bruyante sur l'herbe hivernale, un gros tas, du charbon de bonne qualité, presque pas de brisures, et la poussière de charbon argentée s'était élevée dans l'air.

Nous avons passé la matinée à pelleter le charbon du pré à l'intérieur de l'étable. Sept tonnes de charbon, nous avons des pelles et des fourches et nous avons commencé par former une chaîne, mais ensuite ça nous avait paru inutile et nous avons continué à travailler chacun de notre côté. Le brouillard s'était dissipé et le soleil était apparu, dans les branches dénudées des buissons des oiseaux prudents s'étaient montrés. Vers midi, nous avons fait une pause. Nous avons préparé du café et nous nous sommes assis sur le seuil de l'étable, usé par les pas des gens qui venaient voir leurs bêtes des décennies plus tôt. Nous avons bu le café et parlé du temps qu'allait nous durer cette provision de charbon. Sept tonnes – sept hivers ? Nous avons dit, ça dépend de l'hiver, et nous nous sommes rappelé le dernier, qui avait été d'un froid et d'une longueur irréels, un hiver glacial avec de la

neige jusqu'en mai. Nous avons comparé l'hiver actuel aux hivers passés et nous avons parlé des possibles signes annonciateurs, l'écorce des arbres était particulièrement épaisse cette année et il y avait eu plus de noisettes que les années précédentes, nous avons dit que cet hiver serait peut-être plus froid encore que le précédent. Mais avec cette provision de bois, nous ne risquions rien. Avec sept tonnes de charbon dans l'étable, nous étions en sécurité.

Nous avons fini le café et vidé le marc dans l'herbe. Nous sommes restés encore un moment assis sur le seuil, le travail était presque terminé, il ne restait plus beaucoup de charbon dehors, juste un demi-cercle qui faisait comme un talus autour de nous. Vincent est entré à vélo dans la cour par le portail ouvert sur la rue, que nous n'avions pas encore refermé derrière le camion. Vincent avait quatre ans, à notre connaissance il en aurait bientôt cinq. Il a tourné le coin à toute allure, et il nous a aussitôt aperçus, il a pris en vélo la ruelle entre la grange et le hangar du tracteur dans notre direction et s'est arrêté devant le talus de charbon. Il avait un blouson vert et une écharpe nouée bien comme il faut, il portait un bonnet et n'avait pas le nez qui coulait. Il est resté assis sur son vélo, les bras croisés appuyés sur le guidon, comme s'il n'avait pas quatre ans, mais quinze.

Il nous a regardés et a dit, qu'est-ce que vous faites. Avec naturel. Il a dit ça avec beaucoup de naturel, et nous avons dit, on t'attend justement, on rentre le charbon, tu peux nous aider.

L'hiver précédent, la mère de Vincent était morte. Le père de Vincent s'était séparé d'elle, ça l'avait d'abord fait craquer et puis elle était tombée malade. Ou bien c'était l'inverse, elle était d'abord tombée malade, et puis elle avait craqué, mais c'était égal puisque avec sa mort ça revenait au même. Elle avait traîné une grippe, puis le cœur avait été touché et du coup elle avait fait une attaque, puis une autre, et une troisième, et finalement ils avaient cessé de compter ses attaques. Elle avait passé trois mois à l'hôpital, à la fin elle était aveugle, elle ne pouvait plus parler et ne bougeait plus que le pied gauche ; les médecins avaient mesuré son activité cérébrale et ils étaient d'avis qu'elle était encore là d'une manière un peu mystérieuse, et ils avaient qualifié cet état de syndrome

d'enfermement. La mère de Vincent s'était enfermée en elle-même alors que Vincent avait quatre ans.

Nous étions assis dans le soleil hivernal de midi avec nos tasses à café vides devant le talus de charbon. Le travail nous avait réchauffés, nous étions bien réveillés. Nous avons parlé avec Vincent, nous lui avons demandé si en venant nous voir il n'avait pas été arrêté en chemin par le castor, parce que le castor arrêtaient tous les enfants qui allaient trop vite à vélo et les priait de rouler plus lentement. Mais Vincent ne s'en laissait pas conter. Il a dit, vous dites n'importe quoi, et il était tellement fâché que nous avons cessé de lui parler de cette façon. Nous l'avons regardé, tandis qu'assis sur son vélo qu'il faisait avancer et reculer légèrement il nous proposait d'aller chercher sa petite brouette et de nous aider à transporter le reste du charbon dans l'étable, il avait l'air de quelqu'un à qui manque une invisible moitié, mais il avait aussi l'air de quelqu'un qui a une moitié d'auréole autour de lui.

Nous avons pensé à sa mère, qui avait été une femme attirante, grande et fragile, avec une manière inimitable de disposer ses longues jambes en marchant, maladroitement, comme un faon. Elle avait toujours donné une impression de mélancolie, mais nous l'avions aussi entendue se déchaîner et là, elle était loin d'être sans défense. Dans les premières semaines de sa maladie, nous étions allés la voir dans le service hospitalier où elle était, elle était déjà aveugle à ce moment-là et elle ne cessait de répéter, c'est tellement dommage que je ne puisse pas voir vos beaux visages.

C'est tellement dommage que je ne puisse pas voir vos beaux visages.

Nous ne savions pas que pour la mère de Vincent nos visages étaient beaux, et nous étions rentrés à la maison avec l'impression qu'il y a bien des choses qu'on n'est capable de dire que lorsqu'elles sont irrévocablement passées.

Vincent est descendu de son vélo et l'a abandonné. Il a pris un morceau de charbon, l'a tourné et retourné dans sa main pour l'examiner, nous a rejoints en escaladant le talus, a grimpé entre nous

et l'a lâché au sommet du tas dans le coin de l'étable. Il est revenu et s'est appuyé sur nous mine de rien. Quand sa mère était morte, il avait demandé à son père combien de temps ça durait la mort, son père nous avait raconté ça.

Vincent a dit, je crois que je vais laisser tomber, pour la brouette. Je peux aussi vous aider sans ma brouette.

Alors nous nous sommes levés du seuil et nous sommes dégourdi les jambes, nous avons plaqué nos mains sur nos reins et nous sommes étirés dans le soleil d'hiver, et puis nous nous sommes remis au travail. Nous avons transporté le reste du charbon dans l'étable, nous faisons à nouveau la chaîne et Vincent nous aidait. Sa mère nous avait montré qu'on peut mourir d'amour. Elle était la preuve vivante qu'on peut mourir d'un cœur brisé, elle s'était enfermée en elle-même par amour. C'était bizarre de penser que cela déterminerait toute la vie de Vincent, et nous avons pris les morceaux de charbon dans ses petites mains sales comme des hosties.

FÉTICHE

Quand Ella revient de la rivière, un feu est allumé derrière la roulotte de cirque, mais aucune trace de Carl. Il se peut que Carl soit déjà reparti. Le feu est fait dans les règles, des bûches de la même longueur, calées avec soin les unes contre les autres, le feu ne fume pas, il brûle proprement et durera encore un grand moment. À la limite du foyer, un cercle de cailloux blanchi par la cendre, Carl a empilé du bois fraîchement coupé, les tranches sont claires, le bois est léger. À côté, des menues branches. Sur la chaise pliante près du foyer, une couverture.

La roulotte est vieille, peinte en rouge et bleu, la peinture s'écaille. Sur la face étroite, un escalier mène à la porte, deux petites fenêtres donnent sur le pré. Autour des roues foisonnent les chardons et les pissenlits fanés. Ella monte l'escalier et ouvre la porte, il se peut que Carl se soit couché ; elle sait qu'il ne s'est pas couché. Le lit est fait et vide. À l'intérieur de la roulotte il fait chaud, Carl a aussi allumé le poêle. L'ameublement est simple, une table pliante, deux chaises, dont une est dehors près du feu. Le poêle dans le coin, la corde à linge tendue d'une cloison à l'autre et sur la tablette au-dessus du lit un unique livre, un exemplaire fatigué et corné du *Vaisseau des morts* de Traven. La valise de Ella à côté de la porte. Le sac à dos de Carl n'est pas là mais ça ne veut rien dire, il prend toujours son sac avec lui, il ne le quitte jamais des yeux.

Ella s'appuie un moment contre la porte ouverte et regarde à l'intérieur de la roulotte. Le vent siffle dans le poêle. Dans sa toile au-

dessus de la table pliante, une araignée attend. Ça sent leur odeur à tous les deux. Elle referme la porte, descend l'escalier et s'assied sur la chaise pliante près du feu. Au loin, dans la maison derrière le pré non fauché, la lumière est déjà allumée, les autres roulottes, alignées sur une rangée, avec un espace entre elles, sont obscures. Quand Carl et Ella sont arrivés à midi, une silhouette squelettique, tatouée jusqu'au cou et en sari, assise sur l'escalier de la roulotte voisine de la leur, s'est relevée d'un bond et réfugiée à l'intérieur de la roulotte, comme s'ils l'avaient surprise en train de satisfaire un besoin naturel ; la porte est fermée, au-dessus de la porte quelque chose tourne dans le vent, un objet orné de plumes et de branches et qui ressemble de loin à un crâne d'animal – un furet ? Un rat, une belette. Le feu chuinte. Ella entend monter de la rivière le bruit des oiseaux, le battement dur de leurs ailes. Des oies cendrées, en descendant à la rivière elle les a effarouchées et elles se sont envolées en masse des herbages de la rive, ont décrit des cercles au-dessus de l'eau en piaillant et en criant. De l'autre côté de la rivière, la campagne est sauvage et inhabitée. Une tour dans le lointain. Pas âme qui vive. La rivière était rapide, pleine de remous et de tourbillons en son milieu. Il faisait déjà trop froid pour aller dans l'eau. Elle a marché un moment vers l'aval, puis elle a rebroussé chemin.

Elle se contente donc de rester assise près du feu. En aucun cas elle n'ira jusqu'à la maison, elle n'ira trouver les autres, d'ailleurs les autres elle ne les connaît pas, ces gens sont des gens que Carl connaît. Il a présenté Ella aux autres, de manière plutôt succincte, il l'a laissée décider elle-même de s'asseoir avec eux ou de retourner à la roulotte. La silhouette squelettique – vue de près c'était une fille et ses tatouages représentaient un banc de poissons-globes hérissés de piquants – s'était montrée d'une affabilité inattendue et l'homme très grand à qui appartenaient la maison, la roulotte, le pré, aussi. Des gens qui avaient une façon intense de vous regarder. Des gens avec des yeux comme des morceaux de charbon ardent. Des enfants pieds nus et très bronzés, des femmes portant des amulettes autour du cou et un vieillard aveugle avec un sceptre qu'il s'était sculpté lui-même. Sur la longue table étaient posées des carafes à eau remplies de pierres – améthystes et quartz rose, à la question de Ella à propos des pierres la fille tatouée avait répondu sans la regarder et en prononçant les

mots d'un ton froid et révélateur. Un faiseur de pluie dans le coin de la pièce, un reliquaire de bouddha au-dessus du foyer. Entre les bouleaux devant la maison étaient accrochés des drapeaux de prière tibétains tout délavés. Il n'y avait rien à redire à ça. Mais Ella était tout de même retournée à la roulotte, et à présent elle va rester assise devant la roulotte, elle a le sentiment que Carl le voudrait ainsi, et d'ailleurs elle a aussi le sentiment qu'il est quelque part tout près d'elle et qu'il l'observe. Qu'il l'observe depuis la maison ou depuis l'une des autres roulottes, ou d'une cachette au milieu des arbres, du bois empilé en meules irrégulières. Si elle fait tout bien, il reviendra.

Quand le feu est presque consumé, elle rajoute du bois fraîchement coupé. Comme Carl a fait – les bûches disposées à la verticale, calées en biais les unes contre les autres. C'est la première fois de sa vie qu'elle entretient un feu. Ça se passe mieux qu'elle l'aurait cru, le bois est sec et brûle facilement. Et pourtant c'est difficile parce qu'elle ne veut pas laisser le feu devenir trop grand, elle craint, s'il devient trop grand, que quelqu'un vienne lui tenir compagnie, cette fille ou quelqu'un des autres roulottes, dans le pire des cas l'homme à qui appartiennent la maison, la roulotte et le pré ; l'idée qu'il puisse arriver, placide et sûr de lui, en bottes de feutre, une peau de mouton sur les épaules, remplit Ella d'inquiétude. Ce serait impossible d'être avec lui si Carl réapparaissait. Elle ne sait pas quand Carl va revenir, en réalité elle ne sait même pas du tout s'il va revenir, mais s'il revenait et qu'il la trouvait assise avec cet homme devant le feu – le feu qu'il a allumé pour elle –, ce serait la catastrophe. Aussi entretient-elle un petit feu. Assez grand pour lui tenir chaud, et assez petit pour qu'il n'attire sur elle l'attention de personne. De personne à part Carl. Ça marche à moitié.

C'est étonnant comme il fait sombre, au bout d'un moment. La nuit est tombée et l'obscurité est totale. La lune est huileuse, la lumière dans la maison au bout du pré dessine un carré bien net. Dans l'herbe autour de la roulotte, des frôlements de bêtes, et le vent dans les arbres qui fait craquer les branches. Ella croit entendre une porte claquer dans la maison, des voitures démarrer. Elle déplie la couverture et s'enroule dedans. Elle n'entend pas le garçon arriver,

mais tout à coup il est là. Il est debout à côté du foyer, en face de Ella, et son visage, éclairé par en dessous, a dans les premières secondes quelque chose de patibulaire. Puis elle le reconnaît, elle l'a déjà croisé dans l'après-midi, il appartient à quelqu'un venu des autres roulottes, un voyageur, aussi étranger ici qu'elle l'est elle-même. Il doit avoir dans les sept ans, elle a du mal à évaluer l'âge des enfants, mais elle pense qu'à cette heure il devrait être au lit, et dormir.

Quelle heure est-il donc ?

Elle dit ça au lieu de le saluer, et il hausse les épaules.

Elle dit, tu veux t'asseoir à côté de moi, il acquiesce, et elle va chercher la seconde chaise dans la roulotte ; le feu avait manifestement la bonne taille pour un petit garçon. Elle pose la chaise à côté de la sienne, et il s'assied. Ses jambes se balancent juste au-dessus du sol. Il fixe aussitôt le feu d'un air grave, comme s'il risquait de s'éteindre avant qu'il n'en ait profité comme il fallait, ou comme s'il craignait que Ella ne le renvoie s'il ne regardait pas le feu comme il fallait. On voit bien que lui, contrairement à elle, a déjà été assis devant pas mal de feux. Il n'est pas un problème pour Ella. Un garçon – un petit garçon aux cheveux hérissés, en pantalon trop court et pull à capuche, baskets sales sans lacets –, un petit garçon comme ça n'est pas un problème pour Ella, au cas où Carl reviendrait.

Puis il détache les yeux du feu et regarde vers le ciel. Il voit la roulotte de cirque, il voit Ella du coin de l'œil. Ils parlent un peu ensemble. Le garçon demande à Ella combien il y a d'étoiles, il a une voix rauque et éraillée, et un ton, comme si de toute façon il connaissait la bonne réponse.

Alors, on en a combien, des étoiles.

Ella dit, oh, aucune idée. Je n'en ai aucune idée. Un nombre infini ?

Le garçon confirme, il dit, là, au-dessus de nous, il y en a déjà mille. À peu près mille. Et puis il y a aussi la Voie lactée.

Et les trous noirs, dit Ella.

Oui, les trous noirs, dit le garçon. Des trous noirs immenses, énormes. Personne sait comment ça se passe là-bas derrière. Ce qu'il peut bien y avoir dedans.

Ella hésite, puis elle dit, mais l'univers est en train de s'endormir. Tu savais ça ? Il s'endort, les étoiles vont s'éteindre. Un très grand nombre se sont déjà éteintes.

Cette perspective ne semble pas surprendre le garçon outre mesure. Il hoche la tête et reste un moment silencieux, puis il prend un bâton et se met à fourrager dans les braises. Il rajoute un peu de bois, en expert. Elle le trouve d'un sérieux insolite, taiseux comme un adulte, mais son visage est rond et encore très enfantin, il est mignon. Impossible de le questionner sur ses parents. Sur une école, sur des frères et sœurs, des amis, sur les choses qu'il aime ou n'aime pas faire. Elle attend, elle a soudain le sentiment qu'elle est vouée à attendre, pour tout, dans l'absolu. Si Carl était là, elle pourrait ne rien attendre, elle pourrait ne pas prêter attention au garçon, elle serait beaucoup trop occupée par Carl.

Le garçon imite un moment d'un air pensif le bruit de la bûche qui craque. Piff paff. Piffpaff. Il incline la tête sur le côté, hausse les épaules et tousse. Et puis il dit, tu veux une image.

Quel genre d'image ?

Ben, une image, quoi, je l'ai découpée dans le journal et je veux la donner, mais personne n'en veut.

Ella dit, qu'est-ce qu'elle représente.

Le garçon dit, je ne sais pas.

Il dit, est-ce que je peux juste te la montrer, et comme Ella acquiesce il se lève et part en courant. Elle est presque certaine qu'il ne reviendra pas. Qu'il va croiser en route un autre adulte et qu'on l'enverra au lit, qu'il va changer d'idée et oublier Ella, son feu et l'image. Mais il revient, et elle ne lui demande pas où il a été, où se trouvait l'image – dans un livre, sous un matelas, au milieu de la table, dans la cuisine de la maison, autour de laquelle tous les autres sont assis, et elle ne lui demande pas non plus s'il a rencontré Carl.

Le garçon revient hors d'haleine, comme s'il avait couru. Comme s'il s'était dit de son côté que Ella pourrait s'être évaporée, avec le feu, la roulotte de cirque, les deux chaises pliantes. Il se rassied sur sa chaise à côté d'elle et attend que sa respiration se soit calmée. Puis il tire de sa poche de pantalon un morceau de papier. Plié et replié, alors il le déplie et le tend à Ella sans un mot.

Elle se penche en avant et l'examine. Un photomontage – le divan de Freud, démultiplié, plusieurs divans superposés, une image onirique. Pas de légende. Le papier est poisseux.

Ella dit, ça fait combien de temps que tu trimballes ça avec toi, et le

garçon répond d'un ton évasif, oh, je ne sais plus. Déjà quelques semaines, je crois. Déjà pas mal de temps. De toute façon tu n'en veux pas non plus.

Non, dit Ella d'un ton ferme. Excuse-moi. De toute façon je n'en veux pas non plus.

Ça lui fait de la peine, mais elle n'en veut vraiment pas. Elle pense qu'il devrait la brûler. Et finalement c'est le garçon qui le dit de lui-même – il faut que je la brûle. Non ?

Ella dit, c'est une bonne idée. Tu devrais faire ça.

Elle lui rend la photo, et il la roule en boule et dépose la boule dans les braises, la pousse au milieu du feu avec le bâton. Sereinement. La boule s'enflamme et se désagrège. Le garçon soupire. Ella le regarde du coin de l'œil. Était-ce son premier sacrifice ? La première fois. Il tourne lentement sa petite tête ronde vers elle, et son regard cherche le sien avec une autorité étonnante et pressante.

Il dit, c'est ton tour.

Le matin qui suit est frais. Venteux et ensoleillé. Carl n'est pas revenu et c'est le froid qui réveille Ella. Elle est allée dormir sans remettre de charbon, le poêle s'est éteint. Elle ouvre la porte d'un coup et fait entrer la lumière dans la roulotte. Elle enfle un pull par-dessus sa chemise de nuit et s'assied sur les marches de l'escalier, il lui vient à l'esprit qu'elle est assise là comme la silhouette squelettique la veille, elle se dit, ça peut aller vite. La roulotte de la fille est silencieuse comme si elle était vide et la fille partie. Le feu dehors est éteint, Ella et le garçon ont brûlé tout le bois. Elle va devoir aller en chercher pour le cas où Carl ne reviendrait pas non plus aujourd'hui, pour le cas où elle resterait quand même, elle va devoir aller en demander à l'homme à qui cet univers appartient. Désagréable, mais pas impossible. Qu'est-ce que Carl attend ? La réponse à cette question est importante, mais elle a le sentiment que la réponse peut attendre.

Le soleil monte vite au-dessus de la rivière. Le garçon arrive aussi silencieusement que la veille. Il porte une cape de velours. Ses mouvements sont somnolents, d'une beauté fourbue, épuisée. Il ne sourit pas, mais il vient se mettre à côté de Stella dans l'escalier, et elle lève la main et lui touche la joue et les cheveux.

Il dit, on part.

Ella le suit des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu entre les bouleaux près de la maison. Les drapeaux tibétains claquent dans le vent. Personne d'autre en vue.

SOLARIS

Ada et Sophia habitent ensemble pendant leurs études. Sophia étudie le théâtre à l'école supérieure d'art dramatique, Ada suit une formation de photographe. Elles vivent ensemble dans un appartement de deux pièces, reliées par une porte à deux battants. Sophia occupe la pièce de gauche avec les trois fenêtres en double exposition, Ada celle de droite. La pièce de droite a deux fenêtres et Ada a peint les murs en bleu quand elle a emménagé. Sophia a peint ses murs en blanc et pour peindre elle s'est fait un chapeau en papier journal. Ces journées, pendant lesquelles elles rénovent l'appartement, en petit haut et pieds nus, Sophia fumant, le chapeau en papier sur la tête, les rengaines à la radio – danse la samba avec moi, parce que la samba nous met en joie –, les cinq fenêtres grandes ouvertes, et Sophia avait dit incidemment, on restera ici jusqu'à ce qu'on soit vieilles et grises et poussiéreuses. Jusqu'à ce qu'on soit des cendres et que tout soit terminé. Ada ! Je te le promets.

Quelqu'un a affirmé à Ada et Sophia qu'elles ont exactement la même voix ; quand le téléphone sonne, que Ada va répondre et que c'est quelqu'un à qui elle ne veut pas parler, elle dit, oh, je suis désolée mais Ada n'est pas là pour le moment. Je lui dirai que tu as appelé, elle te rappellera. Ok ?

Mais elle ne rappelle jamais.

Quand Sophia reçoit la visite de ses camarades d'école, elle étend un drap blanc sur le sol de sa chambre et dispose au milieu du vin, de l'eau et des verres. Les élèves acteurs viennent le soir, ils s'asseyent près du drap blanc, comme s'ils s'asseyaient dans l'herbe sous les

bouleaux, herbe et bouleaux poussent tout autour du drap blanc. Ils s'adossent les uns aux autres, ils boivent pas mal, mais jamais trop, en fait. Ada reste dans sa chambre. Sophia ne ferme jamais la porte à deux battants. Ada est assise à son bureau, elle voit les autres, et tard dans la nuit, quand elle a éteint la lumière et qu'elle est étendue sur le dos dans son lit, réveillée, elle les entend chanter.

Bien des années plus tard, Sophia a un engagement dans un grand théâtre et Ada vient pour la première d'une pièce, la première de *Solaris*. Elle vit dans une autre ville, elle s'est mariée et a trois enfants, elle ne voit plus Sophia que rarement, mais elles se téléphonent souvent, elles se rendent visite, elles écrivent des mails. Elles se donnent du mal.

Sophia s'est mariée aussi, et puis elle a divorcé. Elle a trois filles et une jeune fille au pair nigériane, et elle vit maintenant dans un appartement qui est si grand qu'on s'y perd.

Ada vient par le train de nuit. Elle a demandé à Sophia, quand est-ce que tu te lèves ? Je ne veux pas te réveiller, le train arrive à la gare centrale à six heures du matin, je serais chez toi dès six heures et demie, ce n'est pas trop tôt pour toi ?

Mais Sophia dit qu'elle se lève de toute façon à sept heures tous les matins. Que les enfants sont déjà debout à quatre heures. Que Ada vienne directement de la gare. Sans délai, sans prendre un café dans quelque horrible boui-boui, sans faire de détours. Sans détour, Ada, a dit Sophia. Écoute-moi. Prends-toi un taxi.

Ada est donc devant la porte de Sophia à sept heures. Elle donne un coup de sonnette bref et précautionneux, et naturellement Sophia n'ouvre pas. Ada le savait. Il ne fait pas encore vraiment jour, l'entrée de la maison est une galerie ouverte sur la cour, dans la cour les feuilles des arbres dans le vent ont un bruissement théâtral.

Devant la porte il y a une chaise.

On dirait qu'elle a été mise là pour Ada, comme une chaise sur une scène, alors elle s'assied et elle attend. Elle tend l'oreille, elle écoute le bruissement des feuilles et elle attend que Sophia se réveille.

Pendant ces jours où Ada est en visite chez Sophia, la fille cadette

de Sophia a son anniversaire, elle va avoir cinq ans. Sophia est occupée par la répétition générale, la jeune fille au pair prépare l'anniversaire, les deux plus grandes filles sont à l'école, Ada est beaucoup seule. Il pleut du matin au soir et elle ne quitte guère la maison. Elle reste dans le grand appartement de Sophia, dans lequel elle peut se déplacer comme elle veut, seule la chambre de la jeune fille au pair, une petite pièce à part, lui est interdite. Les pièces sont en enfilade, elles forment un cercle. Ada passe de la cuisine dans l'entrée, traverse les chambres des filles, un séjour, un dressing, la chambre à coucher de Sophia, une pièce dans laquelle il y a juste un fauteuil, une pièce pour un vase de glaïeuls et une autre avec une formidable bibliothèque, et elle se retrouve dans la cuisine, où la fille au pair, qui se comporte face à Ada comme si elle était sourde et muette, suspend des guirlandes de papier d'un mur à l'autre et remplit des coupelles en verre de fruits rouges et de petits bateaux en mandarine. Les fenêtres sont ouvertes comme autrefois, la pluie gicle à l'intérieur des pièces.

Ada retrouve partout quelque trace de leur vie commune. Une photo – la vue hivernale sur la rue grise depuis la chambre de Sophia. Un chemisier brodé de petits chevaux sur un cintre. Une barrette à cheveux en nacre. Une pipe à haschisch. Un couteau. Elle s'allonge sur le canapé dans le séjour complètement vide, couchée sur le côté, la joue sur ses mains repliées, elle est si tranquille qu'elle a le sentiment de se dissoudre, de presque oublier qui elle est.

Le soir de l'anniversaire de la fille cadette, c'est la première de *Solaris*.

Sophia joue Harey.

Aleksander joue Kris Kelvin. Aleksander a étudié avec Sophia, il était l'un de ses camarades d'école qui étaient assis autour du drap blanc, pour Ada il était peut-être celui qui à l'époque la chamboulait le plus – sa carrure, massive comme celle d'un gladiateur, et les contours de son visage de statue. Sophia raconte à Ada pendant le petit déjeuner que Aleksander trompe sa femme et passe son temps à regarder des films pornos sur internet, que pendant les journées précédant les répétitions il rencontre des femmes trouvées sur internet dans des chambres d'hôtels miteux près de la gare.

Elle dit, il sent le sperme, quand il est devant moi en répétition. La

sueur, le sexe et le sperme, les sécrétions des vagins excités de différentes femmes. La chatte.

Elle prépare les boîtes à lunch de ses trois filles pendant qu'elle dit ça, elle emballe sandwiches et biscuits, elle lave des petites pommes vertes et épluche concombre et carottes, les coupe en petits morceaux, elle dit ça sur un ton neutre, objectif, presque bienveillant.

La chatte. Elle répète le mot, le tourne et le retourne.

Mais quand Aleksander passe déposer l'un de ses enfants l'après-midi pour la fête d'anniversaire, qu'il est devant la porte, tenant son enfant par la main et un gros cadeau avec un ruban rose sous le bras, il cache bien son jeu, pense Ada. Il sent le savon, en fait. Son visage est clair et propre, comme autrefois, son expression presque gênée.

Il se présente à Ada, il dit son nom et lui tend la main, et Ada dit, on se connaît déjà.

Elle voit qu'il essaie de se souvenir. Qu'il fait des efforts.

Sophia est la mère la plus belle dont un enfant fêtant son anniversaire puisse rêver. La plus belle des plus belles. Elle porte une robe moulante avec des bas argentés d'une merveilleuse finesse, des boucles d'oreilles en strass étincelantes et une coiffure qui dégage son visage d'une façon à la fois sévère et douce. Elle vacille un peu sur ses talons hauts, elle a l'air solennel et grave, elle est vaillante.

Treize enfants viennent. La fille au pair accroche les manteaux et met les bouquets de fleurs dans des vases, elle bande les yeux des enfants et répartit des chamallows sous de vieux pots. Sur le parquet le papier cadeau déchiré crisse, le riz soufflé crépite. Les grandes filles se sont retirées dans leurs chambres et téléphonent. La cadette a les joues rouges et tremble d'excitation. Il y a des muffins au chocolat, des crêpes fourrées à la confiture, du gâteau aux fraises, de la crème fouettée, de la sangria et des choux à la crème. Aleksander reste. Sophia ouvre une bouteille de champagne et ils trinquent. La fille au pair regarde enfin ailleurs et rassemble des chaises pour le « Voyage à Jérusalem ». On vient rechercher un enfant trop tôt, et il verse des larmes amères. Le champagne est glacé et il transforme l'après-midi en quelque chose qui fait mal à Ada derrière les oreilles, qui lui fait mal à des endroits de son corps où, suppose-t-elle, se cache le bonheur.

Une conversation a lieu entre Aleksander et Ada que plus tard elle se remémore à peu près de la manière suivante :

Aleksander dit, et qu'est-ce que tu fais comme travail. Tu fais quoi aujourd'hui.

Je fais des photos, dit Ada. Elle dit ça avec la même intonation exactement, le même manque d'assurance, la même hésitation idiote qu'il y a quinze ans.

Je continue à faire des photos, j'essaie d'en vivre, ça se passe très bien.

Qu'est-ce que tu photographies, dit Aleksander. L'expression de son visage est indéchiffrable.

Ada dit, des gens ? Et des lieux. L'eau. Un bol. Un enfant. Je ne peux pas te décrire. Mais tu peux aller voir sur internet. Je me suis laissé dire que ça te connaît.

Ada ne sait pas du tout pourquoi elle dit ça. Elle n'arrive pas à croire qu'elle a vraiment dit ça. Le regard de Aleksander, très rapide, très précis, se pose sur Sophia, qui à l'autre bout du séjour se fait arracher des mains les cadeaux des invités, puis revient sur Ada.

Il dit lentement, oui, ça me connaît. Tu veux dire que je peux aller voir tes photos sur internet. Télécharger un truc sur internet.

Ce fou rire dont ils sont pris tous les deux. Luttant pour reprendre leur souffle, les mains levées. Et, pour ce qui concerne Ada, le cœur palpitant, battant à se rompre.

Ada a le droit de rester avec Sophia. De quitter la fête d'anniversaire avec Sophia et Aleksander, d'aller au théâtre en taxi sous la pluie, de rester dans la loge de Sophia et de regarder Sophia se transformer en Harey. De mère d'un enfant fêtant son anniversaire, se transformer en Harey, chuchoter. Cela signifie-t-il que je suis immortelle ? Cela signifie-t-il que je suis... immortelle. L'assistante à la mise en scène frappe à la porte et dépose un somptueux bouquet de roses blanches, elle dépose des télégrammes de vœux pour la première et des porte-bonheur, crache trois fois par-dessus l'épaule de Sophia, prend garde de ne pas lui cracher par-dessus l'épaule quand elle est sur le seuil. Dans le haut-parleur au-dessus du miroir à maquillage, le chef de plateau appelle les comédiens sur la scène. Ada est parmi les techniciens, à travers le rideau fermé pénètre la rumeur du public chargée d'énergie, de tension. La scène est brûlante. Les objets sur la

scène sont soit en désordre, soit déjà en apesanteur, un lit de camp, une capsule, un pupitre, un micro, un paravent, enveloppés de brouillard artificiel.

Aleksander s'est transformé en Kris Kelvin. Il porte une combinaison spatiale dorée, il tend la main vers Ada. Il vient vers elle, enlève de nouveau son casque et embrasse Ada sur la bouche, il lui offre un baiser de cosmonaute.

Il n'y a pas de ponts entre Solaris et la Terre, chuchote Sophia à côté de Ada.

Il ne peut pas y en avoir.

Elle dit, Ada, maintenant on commence. Il faut que tu t'en ailles. On commence.

POÈMES

Je vais voir mon père une à deux fois par an. La dernière fois que je suis allée le voir, j'ai apporté des gâteaux, on était en plein été, et j'ai acheté dans la pâtisserie à côté de la maison où il habite depuis quelque temps une part de gâteau aux prunes et une part de gâteau à l'abricot. Les gâteaux dans les vitrines étaient magnifiques et les tables dans le salon de thé étaient toutes occupées. Les gens mangeaient de grosses parts en buvant du café glacé, du chocolat glacé, du thé dans des tasses de fine porcelaine blanche. J'ai mis longtemps à faire mon choix. J'ai laissé passer plusieurs personnes devant moi. S'il y avait eu une table libre, je me serais volontiers assise et j'aurais commandé moi aussi un café glacé. Je voulais repousser le moment d'aller voir mon père. Je voulais remettre à plus tard.

Mon père vit dans un appartement minuscule qui est complètement surchargé et encombré. C'est un appartement où il y a tant de meubles, de tableaux, d'objets, de boîtes et de caisses qu'il n'y a plus de place pour mon père, et avec ça il se pourrait que tout soit dit. C'est ce qu'il veut. Que ce soit exactement comme ça et pas autrement. Il veut être assis sur une valise pleine au milieu d'un décor composé d'un chaos hétéroclite, sur un tas de ruines, alors il peut faire face tant bien que mal aux exigences de la vie. Quand je lui rends visite, il est difficile de dénicher l'ustensile de cuisine le plus banal. Où est la bouilloire ? La dernière fois, il y avait encore une boîte cabossée de café en poudre, la boîte se trouve dans un carton rempli de vieux masques mortuaires en plâtre. Les rideaux sont fermés par principe.

Dans le couloir s'accumulent des paquets et des boîtes qui, prétend mon père, ne sont pas à lui. Il porte deux pantoufles dépareillées. Il n'est pas rasé, ses cheveux se dressent sur sa tête. Le jour où je lui ai rendu visite avec le gâteau aux prunes et le gâteau à l'abricot, ç'a été un miracle que nous puissions à un moment donné nous asseoir quelque part. Que nous nous retrouvions à un moment assis à une table, devant deux assiettes et deux tasses, et dans les tasses il y avait du café brûlant et amer. Pas de lait ni de sucre. Cette cuiller, a dit mon père en désignant d'un geste impératif la cuiller ternie et tordue à côté de mon assiette, vient de ton arrière-grand-tante. C'est la cuiller de ton arrière-grand-tante du côté de ta mère.

Mon père a très longtemps été malade. Il faut que je le précise. Il a été pendant des années à l'asile psychiatrique, il devait sans arrêt se faire interner. Il n'allait pas bien, il était incapable de réfléchir, incapable de s'occuper de rien, tout le dépassait. Mon père a toujours souffert de cette forme de maladie, depuis que je suis capable de penser, je n'ai quasiment aucun souvenir d'un père en bonne santé et c'est probablement la raison pour laquelle j'ai quitté la maison dès que j'ai pu. Je suis partie loin et le lien s'est presque rompu, mon père n'était pas du tout en mesure de prendre la moindre part à ma vie et je trouvais qu'il n'y avait pas de raison de l'y forcer. J'allais le voir de temps à autre à l'asile, là-bas il s'intéressait exclusivement à lui-même et aujourd'hui il ne garde vraisemblablement aucun souvenir de ces visites. À l'époque, il s'exerçait à supporter des poèmes. Il essayait de lire un poème sans s'effondrer, et je dois dire que c'était pour lui d'une difficulté extrême et surprenante. Nous faisions l'exercice ensemble ; sinon il n'y avait pas grand-chose que nous aurions pu faire ensemble dans cet établissement – il avait emprunté un gros volume de poèmes à la bibliothèque, il ouvrait une page au hasard et me demandait de la lui lire à haute voix. Et il y avait des jours où un seul vers était déjà trop pour lui, des jours où le simple vers « les mouettes ont toutes l'air de s'appeler Emma » lui était insupportable, où un vers comme « nous restâmes assis sous l'aubépine jusqu'à ce que la nuit nous ravisse » l'aurait tué.

Il a fini par renoncer.

Plus tard, il a disparu. Il est sorti par la fenêtre de l'atelier de l'hôpital et il est resté absent un bon moment, et quand il a réapparu, il s'est avéré qu'il était parvenu étonnamment loin. Il était allé dans une ville très haut dans le Nord, mais là aussi il avait fini par atterrir de nouveau à l'asile psychiatrique, et ils ne voulaient pas de lui, il n'y avait pas de place pour lui là-bas. J'y suis montée en voiture avec mon mari, nous sommes allés le chercher. Je m'étais mariée très jeune, sans m'être jamais concertée avec mon père sur ce genre de choses, et c'était la première fois que mon mari et mon père se rencontraient. En pleine nuit sur le parking venteux devant cet établissement à la périphérie de la ville, et mon père est monté à l'arrière de la voiture, il a laissé la portière ouverte et n'a pas daigné accorder un seul regard à mon mari. Il s'est comporté comme si mon mari était un chauffeur. Un chauffeur de taxi. Il était assis sur la banquette arrière avec une mine d'enfant vexé, il est resté silencieux pendant tout le voyage, à regarder la nuit par la vitre, il n'a pas dit un seul mot, sauf une fois – une fois il s'est penché en avant et il a dit :

J'ai faim. Je mangerais bien une petite saucisse.

Il n'y a que des fous pour en arriver là.

Mon mari par bonheur n'avait pas de problème avec ça. Il était suffisamment intelligent et peut-être aussi que mon père lui faisait pitié.

Le jour de plein été où je suis allée voir mon père la dernière fois, il a considéré longuement la part de gâteau aux prunes dans son assiette en penchant la tête sur le côté – il avait opté pour le gâteau aux prunes, refusé l'abricot –, puis il a reposé sur la table sa cuiller sur l'origine de laquelle il ne m'avait pas éclairée.

Il a dit, ce gâteau il vient de la pâtisserie pédé, et j'ai dit, quelle pâtisserie pédé.

Cette pâtisserie pédé ici en bas dans l'immeuble. Juste à côté, a dit mon père. Ce sont des pédés, des homosexuels, ça n'a pas pu t'échapper, il n'y a que des pédés pour faire des gâteaux de cette façon, fouetter la crème, décorer et laquer les fruits, il n'y a qu'un pédé pour fabriquer un gâteau comme ça, un gâteau aux prunes de ce genre, un gâteau aux abricots obscène comme celui qui est dans ton assiette, un gâteau aux abricots comme dans un livre d'images, inventé et pétri et cuit par une grande folle. Je passe parfois devant

cette pâtisserie, et je suis ébahi. Je suis ébahi.

J'ai retenu cette conversation.

Ce n'était pas une vraie conversation, c'était plutôt une situation. J'aurais pu dire à mon père que je vais retenir tout ça – m'en imprégner, pour pouvoir le ressortir dans plusieurs années, y réfléchir de nouveau et peut-être le comprendre autrement. Quand mon mari et moi sommes partis en voiture dans cette ville très loin dans le Nord pour aller chercher mon père dans l'asile psychiatrique local, l'autoradio diffusait de la musique à deux balles, le soleil descendait sur l'horizon et les clignotants rouges des éoliennes s'allumaient, nous avions emporté du café et des gommes aux fruits et du chocolat, et j'étais reconnaissante, sans pouvoir en dire quoi que ce soit. Nous étions assis tous les trois à minuit au restoroute autour d'une table ronde en plastique, mon mari, mon père et moi, nous mangions des petites saucisses avec de la moutarde et du pain de mie sec, et nous ne quittions pas mon père des yeux une seule seconde parce que nous craignions qu'il profite de la première seconde d'inattention pour se casser à travers champs. Nous l'avons ramené dans l'établissement d'où il s'était enfui, et je me revois debout devant la porte vitrée jusqu'à ce que l'infirmier et mon père – qu'il tenait délicatement par le coude – aient tourné le coin au bout du couloir, et naturellement mon père ne s'est pas retourné vers moi, et naturellement je ne m'attendais pas non plus à ce qu'il le fasse.

Mais j'ai retenu le numéro du service – 87. Et l'odeur de mon père dans ces années-là.

Mon père n'a pas dit, jamais je n'achèterais une part de gâteau dans cette pâtisserie-là. Il ne l'a pas dit, mais c'était bien ce qu'il pensait.

Il a tout de même mangé son gâteau, il l'a mangé avec cette avidité caractéristique, farouche, que je n'ai vue jusqu'à présent que chez les personnes âgées. La question, pour lui, ce n'étaient pas les pédés. Je suppose que la question, c'était que j'avais acheté pour lui une part de gâteau et que je savais, malgré tout et Dieu sait comment, qu'il avait aimé les gâteaux aux prunes avant de tomber malade. La question, c'était tout ça, et par-dessous il y avait sûrement autre chose encore qui n'avait rien à voir.

LETTIPARK

Comme elle a été belle, Elena ! Une belle fille maigre, yeux noirs et cheveux foncés, tendue comme la corde d'un arc et avec une rougeur sur le visage, comme si elle se pinçait sans arrêt les joues. Elena était vigoureuse, vaillante, gaie et nerveuse, elle était toujours sur la brèche. Elle portait des jupes par-dessus ses pantalons comme une Tzigane, des bijoux de pacotille et pas de maquillage, et ses cheveux étaient tout emmêlés, comme si elle passait ses journées au lit, à fumer, balancer la cendre par terre et écarter les jambes. Le soir en tout cas elle allait travailler, dans un bistro d'une rue aux pavés fendus, aux maisons délabrées, avec des portails ouverts, des acacias à droite et à gauche, des bouleaux dans les cours. L'hiver, ça sentait le charbon et l'été, le genêt et la poussière. Elena était une fille qui le soir remontait ses cheveux en un chignon maintenu par un crayon. Elle portait une jupe couleur rouille sur un pantalon vert menthe, ouvrait le bistro, balayait les mégots de cigarette, se prenait une bière, mettait la musique en route et allumait la guirlande d'ampoules multicolores tendue entre les branches des acacias. Plus tard, ils passaient tous. Elena était la plus belle fille de la rue.

Elena est devant Rose à la caisse du marché couvert, Rose la reconnaît trop tard, c'est seulement quand elle a déjà posé sur le tapis roulant les fraises, le sucre et la crème qu'elle reconnaît Elena. Si elle avait reconnu Elena plus tôt, elle se serait retournée pour regarder ailleurs, mais maintenant ce n'est plus possible. Et puis Paul aussi est déjà là, il ajoute ses articles aux siens, du poisson en conserve, du

tabac et une bouteille de porto. Elena ne regarde pas dans leur direction. Elle est devenue lourde et vieille, flegmatique et lente, c'est indéniablement Elena – yeux en amande et chevelure comme des serpents, une peau sur laquelle on voit la chaleur, et elle est toujours plus grande que tous les autres –, mais là elle semble être dans une mauvaise passe. Elle a quelqu'un avec elle, un Indien, massif, énergique et vigoureux, avec un penchant pour la violence si ça se trouve et un peu négligé, il porte aux pieds des tongs poussiéreuses, et sa chemise à fleurs est tachée. L'Indien dispose les articles sur le tapis roulant. Les tend à la caissière, les récupère ensuite, il les met aussi dans le sac, Elena se contente d'être là. Absente. Les bras ballants. Tomates, basilic en pot, bougies et riz. Cigarettes. Deux bouteilles de whisky. Elena sort un portemonnaie de son sac et l'ouvre comme un livre. Elle lève la tête et regarde Rose. Avec quelle expression ? Rose ne saurait dire. Elena a l'air d'une géante triste. Une géante mélancolique, ensorcelée.

Bon sang de bonsoir, dit Paul. Bordel. C'est impensable à quel point les gens sont lents. Le froid de merde qu'il fait dans ce magasin. Une glacière, ce magasin, c'est la dernière fois qu'on y met les pieds, dans ce magasin, Rose, tu entends ce que je te dis. Des fraises. Cette manie de croire qu'il te faudrait encore tel ou tel truc.

Personne n'est capable de prononcer le mot fraises avec autant de mépris que Paul. Il laisse Rose en plan et se dirige vers le présentoir à journaux, il ne fait pas trop froid pour feuilleter les journaux. L'Indien a perçu quelque chose, une infime vibration, mince comme un fil. Il prend le portemonnaie des mains de Elena et jette à Rose un regard vacillant. Sait-il à quel point Elena a été belle, en a-t-il la moindre idée. Et la situation serait-elle différente s'il le savait ?

Rose.

Paul l'appelle, et soudain Elena a tout de même saisi quelque chose, elle tourne sa lourde tête, de Rose à Paul, et comprend le lien. Paul brandit le journal, la feuille de chou dans laquelle il consulte l'horoscope de Rose et le sien, les affirmations de l'horoscope de Rose ont plus de véracité pour Paul que les affirmations de Rose elle-même, et si l'horoscope est d'avis qu'elle doit se raviser et dire enfin la vérité

à son partenaire, alors Rose peut s'attendre à une semaine difficile. Paul brandit le journal dont la une annonce des meurtres de cannibales, l'approche des barbares et l'augmentation des tarifs de l'eau, il crie, il faut que tu fasses une pause, que tu décroches un peu, Rose, et Elena tourne à nouveau la tête vers elle.

Rose et Elena n'avaient rien en commun, excepté le regard que Page Shakusky avait jeté sur elles. Le fait d'avoir été une image dans les yeux de Page Shakusky. Une vision. Rose rentrait étudier, et Page Shakusky l'avait repérée, il l'avait interceptée alors qu'elle se hâtait sur son trajet du campus à la maison, sans autre but que de se préparer à manger, de manger assise à son bureau tout en continuant à travailler. Rose était passée devant le bistro de Elena et Page Shakusky avait bondi de la table de jardin bancale sur laquelle il était toujours assis et il l'avait retenue par le bras. Ivre, évidemment ivre, il n'avait jamais été à jeun. Il avait dit, quelle fille jolie et gracieuse tu es avec ta démarche de girafe et ton charme d'oiseau chanteur, tout le monde te regarde. Rose n'avait pas cru à ses salades. Elle s'était dégagee et avait poursuivi son chemin et monté quatre à quatre l'escalier de sa maison et, arrivée en haut, elle s'était enfermée à double tour. Elle s'était laissé faire la cour, mais ne s'était pas laissé piéger. Page Shakusky s'était obstiné pendant très longtemps, le matin elle le trouvait couché devant sa porte quand elle quittait l'appartement, il grimpait sur son balcon et attendait qu'elle rentre, il lui écrivait d'innombrables lettres remplies de promesses, de serments et d'obscénités. Rose plaquait ses mains sur ses oreilles et fermait les yeux. Elle était coincée et s'employait à garder la tête hors de l'eau, et elle savait que Page Shakusky était exactement pareil, simplement il s'était inventé une autre stratégie. Impossible de s'embarquer avec lui. Il essaya pendant un temps, et puis il laissa tomber, parce qu'il avait dégoté une autre couventine, et puis brusquement il se mit à sortir avec Elena, et là ce fut autre chose, il se rua sur Elena. Elena semblait libre de tout penchant pour le sacrifice. Elle semblait libre, de manière générale. Elle brisa le cœur de Page Shakusky au bout de six semaines, elle le brisa en deux par le milieu et sans avoir l'air d'y toucher, et puis elle replanta son crayon dans ses cheveux et ralluma la guirlande d'ampoules multicolores et s'assit devant la porte de son bistro, comme si de rien n'était.

L'Indien a payé en même temps ses achats et ceux de Elena. À le voir faire on croirait que toute leur vie ils sont allés faire leurs courses ensemble, que depuis toujours il paie pour lui et pour Elena. Paul remet le journal sur la pile et revient à la caisse. La caissière est blonde et jeune, elle soulève la barquette de fraises et regarde Rose dans les yeux d'un air inexpressif. Paul va lui demander ce qu'elle fait dans la vie, il demande ça à toutes les jeunes caissières. Rose repense brusquement à Lettipark. Au cadeau de Page pour Elena, et elle n'arrive pas à se rappeler si Elena l'avait déjà quitté à ce moment-là, ou bien si elle l'a quitté après ce cadeau. Si elle l'a quitté avec ce cadeau ou à cause de lui. Elena avait passé son enfance à Lettipark, elle avait raconté ça à Page. Et Page était parti aussitôt photographe à Lettipark pour Elena. En hiver. Un jardin banal, sinistre, en périphérie de la ville, une friche, et il n'y avait absolument rien à voir, des chemins enneigés, une rotonde déserte, des bancs et un pré vide. Des arbres dénudés, un ciel gris, c'était bien tout. Mais Page s'était lancé avec dévotion sur les traces de l'enfance de Elena. Il était allé voir Rose – elle pouvait lui ouvrir sa porte depuis qu'il avait mis un terme à ses assauts fougueux et indifférents pour la conquérir, depuis qu'il sortait avec Elena, et elle laissa pendant des jours sur la table de la cuisine la tasse dans laquelle il avait bu du thé avec du rhum – et il lui avait montré les photos. Il les avait collées avec soin dans un album et d'une écriture impétueuse il avait inscrit sur l'album le mot Lettipark et en dessous – pour Elena. Pour mon Elena. Rose avait pensé qu'un cadeau comme celui-là, on n'en reçoit pas deux fois. Mais Elena avait tout de même abandonné Page Shakusky, la tête sur la table de jardin bancale, si bien qu'il était assis dès sept heures du matin devant le bistro, pieds nus, saoul et les yeux gonflés par les larmes. Plus tard, il disparut de leurs vies à toutes les deux. Rose déménagea. Elena quitta le bistro. La guirlande d'ampoules multicolores resta encore un temps accrochée dans les branches des acacias. Il y a déjà longtemps que Rose n'a plus été là-bas.

Qu'est-ce que vous faites dans la vie, dit Paul à la caissière.

Et la caissière rougit de manière charmante et dit, j'étudie les sciences économiques, pourquoi vous voulez savoir ça.

Rose met les fraises, le sucre et la crème, le porto, le tabac et le poisson en conserve dans des sacs en papier. Paul la montre du doigt et dit, son horoscope est d'avis qu'elle fasse une pause, ça fait rire la caissière et elle dit, une pause, on en a tous besoin.

Dans l'album de Paul Shakusky pour Elena, le parc était noir et blanc et désert. Un royaume intermédiaire. Un monde flottant, sphérique. Entre les arbres, des ombres indécises, et des signes sur les chemins, impossibles à déchiffrer. La nostalgie de Paul pour l'enfance de Elena – une nostalgie parmi tant d'autres. Rose laisse en plan les sacs en papier et s'en va, sort du supermarché sur le parking. L'Indien a déjà fourré ses achats dans le coffre, il claque le coffre, inspecte son feu arrière, donne un coup de pied dans le pneu, puis monte dans la voiture. Elena est assise à l'intérieur, elle a attaché sa ceinture, elle regarde droit devant elle d'un air buté.

Sur le bout de papier que Page Shakusky avait glissé à l'époque, à quatre heures du matin, sous la porte de Rose, il y avait une phrase qu'aujourd'hui encore elle n'a pas oubliée – dans mes rêves, les gens ont ton visage. Page Shakusky a écrit cette phrase à Rose. Au-delà de tous les échecs, il y avait quelque chose d'indestructible, quelque chose de lumineux autour de lui, et tout à coup Rose souhaite ardemment que, où qu'il ait pu atterrir, il aille bien. Ça peut suffire, d'avoir été un visage dans le rêve d'un autre, ça peut vraiment être comme une bénédiction, et elle espère que Elena en sait encore quelque chose, que Lettipark compte encore, les images hivernales, les ombres prometteuses, les chemins qui mènent dans le flou.

Derrière elle, les portes coulissantes s'ouvrent et se referment, et Paul sort et dit, tu attends quoi, en fait, Rose.

L'Indien appuie sur l'accélérateur avec une détermination qui frise le mépris. Rose fait un pas en avant, elle lève la main. Qu'est-ce qu'elle attend ?

TÉMOINS

Pour Matthew Sweeney

Ivo et moi avons rencontré Henry et Samanta à une époque où notre mariage était près de sombrer. Samanta devait reprendre le poste de Ivo à l'institut, c'était la raison de notre rencontre, ils travailleraient encore un certain temps ensemble, mais ensuite Ivo s'en irait, et Samanta resterait. Henry et Samanta savaient que nous voulions quitter la ville, pour raisons professionnelles, Ivo n'en parlait pas du tout à l'institut. Ils n'en savaient pas plus. Ils venaient juste de s'installer, un couple remarié avec des enfants adultes, dans le dernier tiers de la vie, Henry était nettement plus âgé que Samanta. Il portait des pantalons avachis et des chemises pas repassées, ses yeux étaient injectés de sang, et il avait l'air épuisé, mais quand il riait son visage se transformait en un visage de kobold, un visage enfantin, personne ne semblait pouvoir lui faire de mal.

Nous sommes allés chez Anice, cette année-là on allait chez Anice quand on voulait du bon poisson et qu'on ne supportait pas les serveurs qui restent plantés à côté de votre table et vous regardent manger d'un air hautain. Chez Anice, les gens buvaient leur bière dans la pièce de devant, et dans celle du fond on pouvait rester après le repas, assis à de longues tables et dans un éclairage tamisé supportable, boire encore une bouteille de vin et parler ensemble sans se crier dessus. Pour Ivo, c'était déprimant à mourir, il était affreusement triste de toute cette situation, un processus qui était

comme la marque de notre cinquantaine, de nos faiblesses. Mais il ne voyait pas non plus quoi faire d'autre. C'était le problème, il n'avait pas d'autre idée.

Chez Anice, Ivo a choisi la truite. Samanta et moi avons opté pour le flétan. Mais je ne suis pas sûre pour le flétan, a dit Samanta, et Henry a dit qu'il était une fois dans une poissonnerie et qu'il avait entendu une dame interroger le poissonnier sur le flétan – il a dit le mot dame exprès et d'une manière particulière, comme si c'était une invention, un mot sans aucun arrière-plan –, il a dit, exactement comme notre Samanta ici à cette table : C'est quoi au juste le flétan. Et qu'a dit le poissonnier ? Qu'a dit le poissonnier. Le poissonnier a dit, chère madame, le flétan c'est la Lamborghini des mers.

Henry a tapé du plat de la main sur la table, si bien que les verres ont cliqueté et que Ivo a sursauté. J'ai regardé Samanta. Samanta regardait Henry du coin de l'œil. Elle avait les cheveux mi-longs, en grosses boucles entortillées, elle a glissé précautionneusement ses boucles derrière son oreille et les a maintenues pour bien voir Henry, et son regard était rempli de joie.

Pour ma part, je prends du cabillaud, a dit Henry. Un fabuleux poisson local, capturé à deux pas d'ici, et il n'avait manifestement pas besoin de regarder Samanta pour s'assurer de son approbation.

Pour Ivo et moi, c'était notre premier mariage, et nous avions une fille, Ida, je n'aurais plus d'autres enfants. Ivo, si. Ivo, peut-être que si, parfois je me l'imaginais prenant un nouveau départ – reprenant tout à zéro, une autre femme, une autre maison, un nouvel enfant, un jardin avec des cerisiers et des lilas et de la porcelaine dans le buffet, non dépareillée. Et j'étais certaine que je ne le reconnaîtrais pas. Je ne reconnaîtrais pas Ivo dans sa nouvelle vie, il serait un autre, je sais que c'est possible, que nous sommes comme ça. Il emporterait avec lui sa passion pour la pêche à la ligne. Il irait le dimanche aux courses de lévriers clandestines. Il continuerait à penser que lécher le couvercle en aluminium des pots de yaourt peut donner le cancer et il s'endormirait couché sur le côté droit, les jambes repliées, main entre les genoux, et en rêve il dirait des choses comme, est-ce que tu as regardé sous cette chaise, ou bien, enfile quelque chose de chaud, s'il

te plaît, et dépêche-toi de venir. Mais pour tout le reste ? Il parlerait une langue nouvelle, de même que son deuxième enfant, pour qui il serait un père âgé et d'une indulgence absolue, porterait un nom que jamais de la vie nous n'aurions choisi, Ivo et moi. Il mangerait des noix au petit déjeuner. Son allergie au pollen de bouleau se serait arrangée, la sexualité serait encore un gouffre pour lui. Tout ça, toutes ces choses. Des surprises. Mais nous n'en étions pas encore là. À l'époque, nous en étions au point où Ida, quand elle rentrait de l'école, passait à côté de nous et filait dans sa chambre, fermait la porte derrière elle et préférait ne rien manger le soir. Nous en étions précisément au point où Ivo pleurait la nuit. Tout était encore devant nous, les caisses que l'on remplit, les aveux alcoolisés, nous étions au début de tout ça.

Le serveur a apporté le poisson et nous a versé du vin. Ivo avait l'air épuisé et la sueur perlait sur son front. C'est un type bien, un type circonspect et timide. Il pratique exactement le genre de conversation qui fait qu'on s'endort – l'incontournable organisation interne de l'institut, ensuite les intempéries du printemps, et puis la crise –, mais pour moi c'était bien comme ça, c'était une expression de nos rapports.

Henry se tenait en dehors.

Moi aussi je me tenais en dehors.

Samanta participait, mais au bout d'un moment elle a tout de même changé prudemment de direction, elle s'est mise à parler d'elle. Elle a dit qu'elle était née sur la côte, et qu'ensuite elle avait vécu un certain temps très loin dans l'Est, qu'elle avait rencontré Henry sept ans plus tôt, alors qu'il n'était plus en couple, elle a insisté là-dessus, il n'était plus marié quand elle l'a rencontré. Pourquoi a-t-elle insisté là-dessus ? Elle a dit qu'elle était heureuse d'être de retour.

Henry a dit qu'il était ici à cause de Samanta. Que Samanta était la seule raison d'être ici. Et même la seule raison d'être dans ce monde horrible, épouvantable. Il a dit ça sur un ton neutre, il était très occupé avec son poisson, il levait les filets de son poisson avec ardeur, repoussait la peau et la laissait sur le bord de son assiette, il suçait les arêtes une par une et paraissait extrêmement satisfait.

Il a dit, ciel, ce poisson me parle, et il a agité la bouteille de vin et s'est apprêté à remplir de nouveau le verre vide de Samanta, et elle a

refusé de manière très nette. Ivo, lui, a levé son verre et l'a tendu à Henry avec une expression résignée, et Henry l'a rempli à ras bord, et ils ont trinqué.

Ils n'ont trinqué à rien de précis, ils ont laissé la question ouverte.

Je ne sais plus pourquoi, chez Anice, Henry s'est mis à parler de la lune. Parce que c'était justement la pleine lune ? La pleine lune avait apporté avec elle un printemps tardif, elle s'était levée, imposante, au-dessus des toits de la ville et à sept heures du matin elle était encore visible dans le ciel clair. Ce matin-là, Ivo me l'avait fait remarquer avant de monter dans la voiture et de partir au travail ; nous étions restés tout les deux, bras croisés, devant la maison, à regarder là-haut cette lune blême et blanche, comme découpée dans du papier de Chine, et comme si elle nous avait appartenu à tous les deux autrefois et que, pour des raisons qui nous demeuraient obscures, c'était terminé une fois pour toutes. Chez Anice, Henry a dit subitement qu'il avait rencontré une fois Neil Armstrong, il y avait de cela une éternité, très très longtemps, et je pouvais carrément entendre Ivo à côté de moi commencer aussitôt à compter dans sa tête, à faire carburer ses méninges et déclencher la machine à compter les années.

J'étais jeune à l'époque, a dit Henry, et j'avais envie de dire à Ivo, contente-toi d'écouter, ça devrait te suffire, il était jeune à l'époque, tu n'as pas besoin d'en savoir plus.

Henry a dit, j'étais vraiment jeune. Mon Dieu. J'étais dans ce club, un genre d'académie, j'avais une bourse pour étudier là-bas. Nous avions énormément bu, bu pendant toute la nuit et joué au ping-pong et encore bu, et le matin suivant j'ai dû quitter le cours et aller vomir dans les plates-bandes de la cour.

Il s'est arrêté et a écouté comment sonnait le mot plates-bandes, il semblait avoir un rapport aux mots assez obsessionnel, il a testé le mot avec ses lèvres en découvrant les dents. Puis il a poursuivi. Il a dit, j'avais soif. Il me fallait d'urgence un verre d'eau, j'avais une soif inextinguible, besoin d'un putain de grand verre rempli d'une merveilleuse eau limpide et glacée, et je suis donc allé dans ce bar. Il y avait un bar, il appartenait au club, et le barman n'était pas encore là mais il y avait quand même quelqu'un assis au comptoir. Tout seul. Un type seul à un comptoir dans la clarté du matin, et vous comprenez sûrement ce que je veux dire par là.

Samanta avait l'air d'entendre cette histoire pour la toute première fois, ce que j'ai trouvé surprenant. Son visage s'était dilaté au fil de la soirée, il était devenu plus clair et plus ouvert, j'ai cru voir quelle petite fille elle avait été autrefois et comment elle était sept ans plus tôt, à l'époque où Henry l'avait rencontrée très loin dans l'Est et s'était décidé à faire cette deuxième tentative. Elle avait les coudes appuyés sur la table et la tête dans la main. Elle avait l'air très tranquille, très placide, tout à fait en accord avec elle-même.

Il a dit qu'il était Neil Armstrong, a dit Henry. Il a dit qu'il était l'homme de la lune, et j'ai dit quelque chose du genre, Oh, à peine croyable. Dix heures du matin, et que diable faites-vous ici, qu'est-ce que vous avez perdu par ici ? Et il a dit qu'il faisait une tournée de conférences, il était en route pour parler de la lune. Pour parler de ce que la lune avait fait de lui. Et j'ai dit, qu'est-ce que la lune a fait de vous, et il a dit, la lune m'a démoli. Voilà, ce qu'il a dit. Il a dit, la lune m'a bousillé.

Ma foi, a dit Henry. Il a cessé de s'imiter lui-même, il a abandonné. Il a levé les mains et les a laissées retomber sur le plateau de la table. Il a dit, voilà. Et voilà aussi ce que je voulais vous raconter.

Il a réfléchi encore un moment et puis il a dit, il buvait un Pink Gin. Cette fois-là. Dans ce bar.

Ivo a dit, c'est quoi, un Pink Gin. Il a dit ça d'un ton aimable et perplexe, et quelque chose dans sa question a irrité Henry, il n'était pas disposé à expliquer ça. Il a dit en secouant la tête, vous ne connaissez pas le Pink Gin ou quoi, j'ai peine à croire que quelqu'un ici ne connaisse pas le Pink Gin, en tout cas, c'est ce que Neil Armstrong buvait, il l'avait mixé lui-même. Il a levé son verre et a dit que je ne pouvais absolument pas imaginer ce que c'était, d'être debout sur la lune et de voir la terre. Voir cette goutte d'eau flotter dans l'univers, si seule et si vulnérable dans les ténèbres. Que je ne pouvais pas imaginer quel mal il avait eu à revenir sur cette terre.

Aucun de nous n'a fait de commentaire. Je ne savais pas trop si Henry avait ajouté les phrases sur le retour sur terre parce que Ivo n'avait pu s'empêcher de poser sa question enfantine sur le Pink Gin ; si cette partie de l'histoire ne lui était pas réservée. Nous étions silencieux et tournions nos verres vides sur la table et regardions les jeunes gens saouls au bar et dans la lumière dorée du comptoir ôter leurs chemises et s'étreindre torse nu, se retenir les uns aux autres.

Nous sommes en train de mourir, non, a dit Henry. C'est une image de la mort, et quand il a dit ça, les larmes sont montées à ses yeux de kobold, et il s'est penché loin en arrière sur sa chaise.

En as-tu jamais parlé avec quelqu'un, a dit Samanta d'un ton sérieux. As-tu raconté ça à quelqu'un, plus tard, quand tu as été de retour dans ta chambre. À midi, le soir suivant ?

Bien sûr que non, a dit Henry. À personne. Je n'en ai parlé à personne. Voilà comment ça s'est passé.

Plus tard, dans la nuit, quand je suis rentrée à la maison avec Ivo, nous sommes restés un moment sur le pont branlant. Le pont branlant franchit la rivière dans une courbe, il est fixé à des câbles, quand il y a du vent il oscille légèrement. Il se trouvait sur notre trajet de retour, c'était la seule raison pour que nous nous trouvions au milieu de ce pont, en pleine nuit, en train de regarder la rivière, la lune était partie.

Ivo se taisait, et puis il a dit, ce truc, il l'a inventé. Il a inventé cette histoire élégiaque de l'homme de la lune, à quoi ça rime, ça fait cent ans que Armstrong est mort, et d'ailleurs je la connais cette histoire, je l'ai déjà entendue quelque part.

Je n'ai pas fait de commentaire. Je pensais, quoi qu'il en soit c'est une belle histoire, et puis je pensais, je ne la connaissais pas, et elle est très probablement vraie, et même si elle devait ne pas être vraie, ça ne change rien du tout. Armstrong avait dit à Henry qu'il avait dû abandonner là-haut quelque chose de lui-même ; qu'il était un fantôme voué pour l'éternité à aller et venir dans ses propres traces de pas ; qu'il était l'homme dans la lune. Et je me disais que c'était ce que nous étions désormais nous aussi – Henry pour avoir raconté ça, et Samanta, Ivo et moi pour l'avoir écouté, mais je ne pouvais pas en parler à Ivo. Je pouvais juste tenir sa main, qui était chaude et un peu sèche, comme si un peu de poussière de roche lunaire avait été transmise de Armstrong à Henry et de Henry à Ivo, soigneusement, à travers toutes ces années. Je ne pouvais que rester là, debout à côté de lui sur le pont branlant, et regarder la rivière, scruter l'eau noire, en quête d'une improbable étincelle, d'un possible.

AVIONS EN PAPIER

L'entretien d'embauche est en fin de matinée. Luke est toujours malade, et on dirait que Sammi le sera bientôt. Il est réveillé depuis six heures mais ne veut pas se lever, il a les joues brûlantes et ce matin il n'arrête pas de sucer son pouce. Tess est assise sur le canapé avec Luke et attend le bip du thermomètre digital sous l'aisselle de Luke.

Plus on doit attendre longtemps, plus la fièvre est haute, dit Luke. Ses yeux brillent et il enfille sa main sous le pull de Tess comme s'il était encore un tout petit enfant.

La plupart du temps, dit Tess. Pas toujours. Voyons voir, 38,7. C'est pas terrible. Tu as faim, Luke ? Ça ne va pas tellement mieux, dis-moi ?

Luke secoue énergiquement la tête. Sammi dit, j'ai faim, mais Tess pense qu'il dit ça juste comme ça. Elle ne peut pas les laisser tous les deux seuls, pourtant il faut qu'elle y aille, voilà la situation. Alors elle appelle Nick. C'est tôt, pour Nick, elle laisse sonner un long moment, mais il finit par répondre. Il est clair qu'elle l'a tiré du sommeil.

Elle dit, Nick.

Il dit, je suis là.

Elle dit, est-ce que tu peux venir et rester quelques heures avec Luke et Sammi ? Ils sont malades tous les deux. Luke a de la fièvre et Sammi couve quelque chose, et moi j'ai cet entretien d'embauche, c'est un bon travail et j'ai le sentiment que je pourrais le décrocher. Il faut que je j'y sois à onze heures. Il faut que je quitte la maison à dix heures.

Nick dit, dix heures, ça fait dans une heure.

Il veut dire qu'une heure, c'est peu. Que c'est dur pour lui, en une heure, de se réveiller, de s'habiller, de boire son café, de lacer ses chaussures et de partir.

Tess ne dit rien. Elle est adossée au mur du couloir, le téléphone contre l'oreille, et elle attend ; ce n'est pas que Nick se fasse prier, c'est simplement qu'il est lent, voilà tout, et puis tout de même elle l'a réveillé. Il vient toujours, quand il s'agit de Luke et Sammi. Il vient, bien que Luke et Sammi ne soient pas ses fils. Il s'occuperait de Luke et de Sammi tous les jours, si Tess le voulait. Si elle le souhaitait. Mais elle ne le souhaite pas.

Nick dit, ok. Il me faut un moment. Il faut d'abord que je finisse de me réveiller. Je serai là à dix heures.

Tess dit, merci.

Elle épluche deux poires et les coupe en petits morceaux. Elle prépare du thé pour elle, du lait avec du miel pour Luke et Sammi. Elle emporte les poires et le lait près du lit de Sammi. Luke est allongé sur le dos devant le lit et regarde quelque chose au plafond, Sammi a toujours le pouce dans la bouche. Ils écoutent une cassette pour enfants, des petites voix aiguës qui chantent doucement quelque chose d'apaisant.

Luke dit, eh ben moi je suis content de pouvoir rester à la maison. De pouvoir rester ici avec Sammi.

Sammi dit, mon Luke à moi. Ma maman à moi. Il n'ôte pas son pouce de sa bouche pour dire ça, mais se penche hors du lit et tire les cheveux de Luke.

Tess dit, ton Luke à toi et ta maman à toi. Elle dit, je vais bientôt m'en aller et Nick va arriver.

Luke dit, dis-lui qu'il doit m'apporter quelque chose.

Tess dit, moi, je vous rapporterai quelque chose.

Elle s'assied près de Sammi au bord du lit et prend sa petite main brûlante. Elle reste un moment assise là. Quand reviendrez-vous ? murmure une petite voix dans le lecteur de cassettes, et une autre voix murmure en réponse, on viendra quand on viendra. Tess se rappelle tout à coup un dessin que Nick a fait un jour, Luke couché sur le ventre devant un carambolage de petites voitures Matchbox, et Sammi sur une petite chaise à côté, un monarque avec un lapin vert sur les genoux. Nick avait fait ce dessin comme ça, sans y penser, il avait

juste dessiné ce qu'il voyait. Tess avait ramassé le dessin, mais elle ne sait plus trop où il est. Pour Luke et Sammi, c'est bien de passer du temps avec Nick. Nick est calme et posé, et il parle avec Luke et Sammi très normalement. Pas comme un adulte qui parle à un enfant. Pas sur un ton énervé et hystérique, comme Tess parfois.

Nick sonne à dix heures.

Tess est dans la cuisine et regarde la pendule au-dessus de la cuisinière, il est 10 heures et 26 secondes. Elle lui ouvre la porte, elle est sur le seuil et le regarde monter l'escalier, et elle doit enfoncer les mains dans les poches de son pantalon pour ne pas le serrer dans ses bras.

Elle enfle son manteau dans le couloir, elle dit, tu crois que je devrais mettre un bonnet. Est-ce qu'il fait froid dehors. Vers midi, tu pourrais préparer quelque chose à manger pour vous, il y a de la soupe dans le réfrigérateur et il faudrait qu'ils boivent tous les deux du jus de cerises, ça fait tomber la fièvre.

Nick dit, c'est quoi en fait, cet entretien d'embauche où tu vas. De toute façon tu devrais mettre un bonnet, il fait un froid glacial dehors. Laisse-moi deviner. Tu ne vas pas te faire embaucher par une banque, en tous cas.

Tess se sent penaude. Elle a mis son jean et un pull convenable, comme d'habitude, rien de spécial, si ce n'est qu'elle a relevé ses cheveux, ce qui la fait paraître plus âgée qu'elle n'est. Plus stricte. Le bonnet va la décoiffer. Tant pis. Elle le prend sur le portemanteau et le met. Elle l'enfonce bien sur les deux oreilles.

Elle dit, au dispensaire. À la cellule de crise. Cette maison pour les gens qui ne vont pas trop bien. Des gens qui traversent une crise. Des femmes battues par leurs maris. Des hommes qui ne peuvent pas s'empêcher de tabasser leurs femmes quand ils sont ivres. Ce genre de problèmes.

Nick ne donne pas l'impression de vouloir approfondir le sujet. Il dit seulement, en service de nuit. Ou quoi.

Tess dit, service de jour. Éventuellement une nuit par-ci par-là, parfois en service de nuit, oui, mais pas de manière régulière. Rien de grave. Rien qui soit dangereux, Nick. Il faut juste être là, parler avec

les gens, faire attention à ce qu'ils ne... dégringolent pas ou ce genre de chose, qu'ils ne se blessent pas. On doit les écouter. Pas davantage. Ne me regarde pas comme ça.

Nick ne la regarde pas du tout, en fait. Il est juste planté là. Il paraît encore tout ensommeillé, il a sur la joue droite la marque visible de l'oreiller, et ses cheveux sont peignés avec de l'eau.

Tess dit, quoi. Qu'est-ce qu'il y a. Tu crois que ce n'est pas une bonne idée, c'est ça. Est-ce que tu trouves que je ne devrais pas y aller. Qu'une fille comme moi ne devrait pas y aller. Tu te demandes ce que je vais leur raconter.

Elle passe d'une jambe sur l'autre, elle devient nerveuse.

Nick sourit, il dit, non, je ne me demande pas ça. Bien sûr que tu devrais y aller. Tu es douée pour ça, c'est sûr, pour faire attention à ce que les gens ne dégringolent pas. Ne se blessent pas eux-mêmes.

Tess ne sait pas comment elle doit prendre ça.

Tu parles sérieusement.

Mais Nick dit, je parle sérieusement, Tess. Vas-y. Ne te fais pas de souci. Bonne chance !

Quand Tess revient, l'après-midi est déjà bien avancée et elle a mauvaise conscience. Elle a fait les courses, un pain blanc et du miel et des oranges, une bière pour Nick et une pour elle et de la glace au chocolat pour Luke et Sammi, pour Luke une nouvelle bande dessinée et pour Sammi une grenouille qu'on peut démonter. Elle est fatiguée. Elle rentre à la maison, pose ses achats dans le couloir et va dans la salle de bains, elle se lave très longuement les mains, les poignets, à nouveau les mains et puis le visage, avant d'ôter son manteau, avant d'aller dans le séjour.

Luke est assis sur le tapis en pyjama avec de grosses chaussettes aux pieds et il plie du papier. Sammi est allongé derrière lui sur le canapé, il déchire du papier, il dit, mon papier à moi. Nick est assis à côté de Sammi, il a les mains croisées derrière la tête, la marque d'oreiller sur sa joue a disparu. Il ne dit pas, comment c'était, Tess, et Tess lui en sait gré.

Elle dit, vous avez fait quoi. Comment vous allez. Comment tu vas, Sammi, elle s'assied entre Nick et Sammi sur le canapé et pose la main sur le front de Sammi, et il met sa petite main sur sa main fraîche à elle et la retient.

On a fait des avions en papier, dit Luke d'un ton solennel. Pour le championnat du monde, c'est ça, il lève un regard interrogateur vers Nick. Pour ce fameux record.

Le record de durée de vol est de 29, 2 secondes, dit Nick. Takuo Toda, au Japon, c'était le 19 décembre 2010. Ou bien Tony Flech, États-Unis d'Amérique, attends voir, ça fait déjà un bail, en 1985, je crois ? Distance de vol, 58,8 mètres. Il faut que tu plies les coins en diagonale, le bord supérieur de la feuille doit être exactement superposé aux bords latéraux. Ensuite, on replie le bord supérieur vers le bas. Les coins vers le milieu – comme ça – et puis on rouvre. C'est exactement comme ça qu'il faut que tu fasses.

Tess regarde. Elle regarde Luke, le bout de la langue entre les dents, plier le papier, il le froisse plus qu'il ne le plie. Elle regarde Nick qui plie lui aussi, bien comme il faut, avec soin et précision, comme tout ce qu'il entreprend. Il va jusqu'au bout de tout ce qu'il entreprend.

Elle lui touche l'épaule. Reste dîner. Reste encore un peu. Nick, je nous prépare quelque chose, et il y a une bière fraîche au frigo.

Plus tard, Nick lui pose tout de même la question. Alors, Tess. Tu commences quand ?

Ils me rappellent, dit Tess. Ils ont dit qu'ils téléphoneront, dans trois jours au plus tard, peut-être qu'ils veulent convenir d'une période d'essai. Il faut qu'ils parlent entre eux. On verra bien.

Nick dit, et qu'est-ce que tu leur as dit. Il ne regarde pas Tess, il examine le plateau de la table et rassemble avec l'index la cire qu'il a grattée sur les bougeoirs.

La vérité. Je leur ai dit la vérité, quoi d'autre ? J'ai dit que j'avais deux enfants, que j'étais parent unique et que j'avais de l'expérience dans des services psychiatriques. C'est comme ça que je l'ai formulé. Que j'étais restée longtemps à la maison et que maintenant je voulais de nouveau une activité à l'extérieur. Que je voulais travailler. J'ai dit, je suis courageuse, j'ai de la résistance, je suis fiable. Je fais preuve de stabilité, de sérénité. En plus, j'ai croisé une jambe sur l'autre, j'ai bu du café sans lait et sans sucre et je n'ai pas branlé la tête. D'autres questions ?

Une foule, dit Nick. Comment tu te sentais là-bas, j'aimerais bien savoir. Quel genre de gens il y a dans ce service, quel genre d'équipe, voilà par exemple ce que j'aimerais bien savoir aussi.

Tess réfléchit un moment. Puis elle dit, Barbara, Christopher et Stan ? Stan était correct. Un type qui porte des sandales avec des chaussettes, accroche à son ordinateur des cartes postales avec des proverbes et qui a une tête à ne jamais dormir. Barbara pourrait être sa sœur aînée. Christopher est le chef. Aimable. Dominateur. Dans chacun de ses gestes il y a une menace, tu connais ça, Nick. Le truc, c'est de se faufiler par en dessous. Tout simplement se baisser pour passer dessous, faire comme si on acceptait. Mais en vérité... tu te faufiles et tu passes. Tu comprends ce que je veux dire ?

Je comprends, dit Nick. Je comprends ce que tu veux dire. Et tu as vu des gens ? Des gens en crise. Des gens à problèmes.

Non, je n'en ai pas vu, dit Tess. Ils les avaient tous enfermés ou bourrés de tranquillisants, ou bien alors ils n'en avaient purement et simplement aucun dans le service.

Elle lève les mains et écarte les doigts, et elle pose avec précaution le bout des doigts sur ses tempes et presse légèrement. Puis elle baisse à nouveau les mains. Elle dit, parfois j'aimerais pouvoir tout démonter, et réassembler autrement. Pas tout recommencer du début, ce n'est pas ce que je veux dire. Plutôt faire autre chose à partir de ce qui est ? Enfin bon, justement ça ne marche pas. Regarde Sammi et Luke. Je crois que je ne peux plus retourner en arrière.

Il y a quoi sur les cartes postales de Stan, dit Nick. Et ça les fait rire tous les deux.

Je ne sais plus. Un truc complètement idiot, une histoire de petit escargot, dit Tess. Qui escalade très très lentement le mont Fuji ? Nick. J'aimerais pouvoir te dire autre chose. Je te demande de me croire.

Dans la nuit, ils sont debout tous ensemble devant la fenêtre ouverte. Tess a Sammi sur le bras, elle l'a bien enroulé dans la couverture. Luke a enfilé son anorak. Nick brandit l'avion en papier, il dit, si tu lances vite, si tu... lances tout de suite, tu peux vaincre un moment la pesanteur. Trois secondes de vol plané. Et ensuite tu dois naviguer.

Luke dit, vas-y.

Vas-y, dit Sammi.

L'avion de papier s'envole, plane au-dessus de la rue et s'éloigne vers la voie ferrée, vers les hauts peupliers. Les rails luisent, et les ailes blanches semblent se dissoudre dans l'obscurité.

ÎLES

Sur cette photo, nous sommes assises devant une maison dont je n'arrive pas à me souvenir, en tout cas ce n'est pas la maison de Zach. À gauche, c'est moi, Martha est assise à droite. Curieusement, nous avons exactement la même posture, mais inversée, les jambes croisées et ma main gauche posée sur mon avant-bras droit, la main droite de Martha sur son avant-bras gauche, cela doit tenir au fait que nous avons passé beaucoup de temps ensemble. Je me rappelle la robe rouge que je porte sur cette photo et le pendentif de Martha, une pierre bleue au bout d'une chaîne, pas une chaîne à proprement parler, plutôt un cordon. Une ficelle. À qui appartiennent les serviettes de toilette sales sur le tas de linge à côté de moi, à qui appartiennent les affaires sur la chaise en rotin derrière Martha, ces chemises, suspendues à la corde à linge au-dessus de nous ? Elles n'étaient pas à nous. L'expression de mon visage est, je dirais, aimable, un peu impatiente, Martha a l'air dubitative. Nous ne nous sommes manifestement pas peignées depuis des jours, j'ai complètement oublié avoir eu les cheveux aussi longs à une époque. Cette plante qui pénètre dans la photo par la droite doit être un bananier. Nous ne portons pas de chaussures. Devant la maison de qui sommes-nous assises ? Et qui a pris la photo, qui nous a vues ainsi.

Je croise Martha de temps à autre, à une fête d'anniversaire ou à un vernissage, au concert, je ne l'ai pas complètement perdue de vue. Quand nous nous rencontrons dans une soirée de ce genre, nous gardons prudemment nos distances et nous nous observons un long

moment – à la dérobee, nous prenons de l'âge, comment faisons-nous – et puis nous finissons tout de même par nous rejoindre et nous entamons une conversation qui est semblable aux conversations que nous avons il y a vingt ans, et pourtant complètement différente.

Bonsoir, Iris.

Martha. C'est bon de te voir.

Le plus souvent c'est Martha qui entame ce dialogue, ça lui est plus facile qu'à moi, aujourd'hui comme autrefois. Elle n'est pas spontanée, au début son ton est ironique et son langage corporel carrément solennel, on a l'impression qu'elle va faire la révérence. Mais derrière, derrière la solennité, il y a toujours cette grande tendresse, une chaleur infinie, presque irrésistible pour moi. Ça dure un peu, dix minutes, un quart d'heure – et puis nous parlons ensemble comme si rien ne s'était passé. Comme si presque rien ne s'était passé. De connaissances communes. De séparations, de mariages. Le travail incontournable. Nous parlons de nos enfants, Martha a aussi une fille, les deux enfants sont mauvaises à l'école, archimauvaises en mathématiques.

Comment est-ce possible ?

Avec des mères si intelligentes et exceptionnelles.

Quand nous avons bu beaucoup d'alcool, et Martha continue à boire trop, on n'y changera plus rien, nous parlons aussi d'autres choses. D'adieux. De maladies. D'enterrements. Quand Martha est totalement ivre, elle me raconte chaque fois qu'elle n'arrête pas de s'imaginer qu'elle est devant ma tombe. Qu'elle s' imagine que je suis morte et qu'elle doit aller à mon enterrement, et en décrivant cette scène elle finit par fondre en larmes. Mais ça ne change rien. Ça ne change rien, nous n'arrivons plus à nous retrouver.

Il y a vingt ans, nous avons vécu quelque temps ensemble en Amérique. Nous voulions émigrer et nous sommes revenues ; à la fin nous avons passé quelques semaines chez un ami de Martha aux Antilles – chez Zach, et c'est là que cette photo a dû être prise. Zach vivait sur une propriété délabrée dans les montagnes, une construction basse avec une tour au milieu, d'où l'on avait une vue panoramique sur la jungle jusqu'en bas dans la baie. Dans cette maison, j'avais une chambre à côté de la cuisine. Martha dormait en haut du phare, avec Zach. J'ai quelquefois pensé par la suite que Martha se prostituait,

pour que de cette manière nous puissions passer du temps, avoir du temps l'une pour l'autre. Nous baigner, rouler en jeep, boire du rhum, cueillir des mangues et fumer, allongées dans le hamac, pour que nous puissions faire ce genre de choses ; je ne sais plus très bien si je l'ai seulement pensé ou si peut-être je l'ai dit à voix haute. En fin de compte, Martha et Zach se connaissaient de très longue date. Peut-être que c'était tout.

Dans la maison sur l'île, il y avait deux employés, un homme de couleur et une femme de couleur.

Bumpie et Squeekie.

Impossible pour Martha et moi de découvrir d'où ils tenaient ces noms horribles, impossible de découvrir la nature de leurs liens. Frère et sœur ? Mari et femme ? Cousin et cousine ? Impossible aussi de découvrir la nature de leurs liens avec Zach, Martha prétendait que Squeekie avait déménagé de la chambre de Zach le jour où elle-même s'y était installée, qu'elle avait vu Squeekie descendre ses maigres affaires par l'escalier en colimaçon. Va savoir. Les choses se passaient manifestement en coulisses. Elles étaient autres qu'on le pensait ; la première nuit, je suis restée couchée sur le dos sans dormir dans ma petite chambre à côté de la cuisine – une chambre avec un matelas sous une moustiquaire, un tabouret à trois pieds et une planche peinte en bleu turquoise sur deux tréteaux en guise de table – à écouter bruisser et souffler devant ma fenêtre, bruissements et soufflements qui pouvaient évoquer n'importe quoi. Mais le lendemain matin, il s'est avéré que c'étaient seulement des chiens sauvages. Des chiens sauvages qui folâtraient dans l'herbe trempée.

Et puis il y avait le garçon. Un garçon blanc, de seize ou dix-sept ans. Peut-être qu'il en avait dix-huit, un garçon frêle de dix-huit ans aux cheveux fins, presque blancs. Maigre, il donnait l'impression d'avoir vécu quelque chose de particulièrement dur, il parlait à peine, parfois il riait d'une blague, mais d'un rire soucieux et comme s'il n'en pensait pas moins. Il dormait beaucoup. Il dormait toute la journée sur le canapé en bas dans la cuisine, il n'émergeait que le soir.

Il n'était pas vraiment un invité. Mais qu'était-il au juste ?

Je ne peux pas me rappeler son nom et je suis sûre que Martha non

plus ne se le rappelle pas. Que nous ne retrouverons tout simplement plus ni l'une ni l'autre comment il s'appelait.

Et puis au bout d'un certain temps Zach est parti. Il dealait peut-être de la drogue ou bien il avait des parts dans un trafic de drogue ou d'autres affaires louches, il ne lâchait jamais un mot sur la manière dont il finançait la maison, ses employés, ses trois voitures et ses vols vers Los Angeles. En tout cas il partait pour assez longtemps, et il a rempli le cellier avant de nous quitter, et il a compté un à un les gallons d'eau, et puis il a montré à Martha comment brancher l'alarme avant de monter le soir dormir sans lui dans la tour. C'était comme s'il prévoyait de ne pas revenir pendant un bout de temps, mais il n'a rien dit. Il n'en a pas parlé. Il a quitté la maison à l'aube, et ce jour-là, de cela je me souviens parfaitement, il n'a pas cessé de pleuvoir et Martha et moi et Bumpie et Squeekie sommes restés des heures et des heures assis dans la cuisine devant la porte ouverte de la terrasse à jouer au mikado, tandis que dehors tombait cette pluie continue et brouillardeuse. Le garçon était couché sur le canapé et nous regardait jouer. Bumpie était un fantastique joueur de mikado. Le meilleur.

Les policiers sont arrivés au crépuscule. Ils sont montés depuis le bas du pré dans deux voitures, ce qui était assez théâtral – les phares dans la pénombre, la bruine dans le faisceau lumineux des phares –, et ils sont descendus de voiture simultanément, un commissaire dans un manteau verni luisant et cinq policiers avec des mitrailleuses. Ils n'étaient pas spécialement pressés, mais ils avançaient droit sur la terrasse et Martha a encore tenté de fermer la porte de la terrasse, elle était comme ça, Martha, elle se sentait responsable. Et bien évidemment c'était absurde, le commissaire était déjà sur le seuil, il a rouvert la porte et il a dit, tourné vers l'intérieur de la pièce, nous avons un ordre de perquisition, c'est tout ce qu'il a dit.

Ils n'avaient aucun ordre de perquisition, bien sûr.

Ils ont tout de même perquisitionné la maison. Ils nous ont séparés, ils nous ont poussés chacun dans une pièce différente. Le commissaire m'a poussée dans ma petite chambre avec le matelas, la moustiquaire, le tabouret à trois pieds et la planche bleu turquoise, et il a renversé sur le plancher le contenu de la boîte en fer-blanc dans laquelle j'avais

absurdement ramassé et mis de côté les objets de mon voyage avec Martha. Il les a écrasés avec la pointe de sa chaussure – coquillages, barrettes à cheveux, boîtes d'allumettes, il a écrasé tout ça comme on écrase la cendre incandescente d'une cigarette.

Ils ont emmené le garçon. Ils ont emmené aussi Squeekie et Bumpie, mais ça donnait l'impression qu'ils allaient les relâcher au prochain coin de rue. Ils ont emmené surtout le garçon et quand ils l'ont poussé dans la voiture il ne portait rien d'autre qu'un slip blanc, il saignait et avait les mains devant le sexe, et c'était la dernière fois que nous le voyions.

Bumpie et Squeekie n'avaient rien à nous dire au moment de se quitter. Le commissaire est monté en voiture, et puis il est redescendu et il est revenu vers la terrasse sur laquelle nous nous tenions, Martha et moi, et derrière nous il y avait la maison dévastée, les bâtons de mikado brisés ; et il a dit qu'il tenait à nous signaler que désormais nous étions seules ici, sur ces hauteurs.

Absolument et totalement seules et livrées à nous-mêmes, il voulait que nous en prenions bien conscience, c'était important pour lui. Ça lui tenait à cœur. Il a ajouté qu'ils reviendraient, c'était la seule chose qu'on pouvait dire avec certitude – ils reviendraient.

Et ensuite ? Que s'est-il passé ensuite.

Qu'est-ce qui me revient encore, quand je regarde cette photo, Martha et moi devant une cabane en bois délavé avec une porte fermée et une petite fenêtre crasseuse derrière un store en paille, mais qui grands dieux a bien pu prendre cette photo, qui nous a vues comme ça, en tout cas ce n'était pas Zach. Me revient cette manière particulière dont Martha prononçait mon nom, cette habitude qu'elle avait, dans les phrases qu'elle m'adressait, de toujours glisser mon nom, comme si c'était vraiment de moi qu'elle parlait, ou comme si elle voulait me montrer à quel point c'était de moi qu'elle parlait. Mais je crains de ne m'être jamais attardée là-dessus en fin de compte.

Oui – que s'est-il passé ensuite.

Si tu nous posais la question aujourd'hui, dans une soirée de ce genre – une fête d'anniversaire, un vernissage, un concert ou un enterrement, nous sommes adossées au mur, nous avons chacune un

verre de champagne à la main, et indépendamment l'une de l'autre nous sommes toutes les deux enclines à nous taire, enclines à de longues pauses de repli sur soi dans la conversation –, si tu nous posais la question aujourd'hui, nous ne pourrions pas te donner de réponse. Je suis certaine que Martha non plus ne pourrait pas te donner de réponse, ni Martha ni moi ne pouvons nous rappeler la suite des événements. Nous ne savons plus. Au fond, nous y sommes encore aujourd'hui, nous sommes toujours pieds nus et main dans la main sur la terrasse de cette maison sur l'île, et au-dessus des belles montagnes bleues la nuit approche déjà à grands pas.

POLLEN DE PEUPLIER

Markovic avait laissé le moteur tourner comme si sa sœur Bojana était en train de dévaliser une banque. Selma était assise à l'arrière. Ce devait être en hiver, le froid était glacial, il faisait déjà nuit et le vent soufflait fort. Bojana a traversé le parking en courant, elle s'est laissée tomber sur le siège du passager, et Markovic a appuyé sur l'accélérateur avant même qu'elle ait pu refermer la portière. Il a fait un signe par-dessus son épaule en direction de Selma à l'arrière et il a dit, c'est ma nouvelle amie. Regarde-la, est-ce qu'elle te plaît ? Bojana s'est retournée vers Selma et l'a regardée, et puis elle a dit, la classe.

Ils étaient simplement allés chercher Bojana à la sortie du travail. De cette façon. C'est comme ça que Selma a fait la connaissance de Bojana.

Dix ans plus tard, Selma et Markovic divorcent. Selma divorce de Markovic. Peut-être qu'elle se remariera avec lui, mais pour l'instant elle divorce, pour l'instant elle est épuisée. Il faut qu'elle voie ce qu'elle va faire. Elle est au milieu de la quarantaine, il faut que quelque chose dans sa vie se calme. Il faut qu'elle se calme elle-même, et en étant avec Markovic ça ne marche tout simplement pas.

Pendant le divorce, elle évite Bojana. Peut-être craint-elle que Bojana essaie de la faire changer d'avis. Peut-être est-ce douloureux de voir Bojana, parce que Bojana est mariée et le reste. Elle est mariée avec Robert depuis vingt-sept fabuleuses années, Selma a dit à Markovic au début de leur propre mariage, on sera comme ta sœur et son mari. Elle s'imaginait les choses comme ça. Il y a longtemps. Après

le divorce, elle revoit Bojana. Il lui faut d'abord un peu de temps, et puis elle est prête. Elle aime Bojana, chercher à l'éviter est absurde.

Bojana appelle Selma et dit, passe donc. Passe prendre un verre de vin.

Selma suppose que les jours où Bojana appelle, Markovic est loin. Qu'il ne va pas lui aussi passer par hasard chez Bojana prendre un verre de vin. Elle n'en a jamais vraiment parlé avec Bojana, elle pense que c'est un accord tacite entre elles. Dans l'appartement où Bojana et Robert vivent depuis vingt-cinq ans, la grande table est au milieu de la cuisine, au-dessus de la table il y a un mobile avec des planètes qui tournent, fabriqué par la fille cadette de Bojana. La porte du balcon donne sur la cour, dans le coin s'entassent les vieux papiers, le plancher est usé, au mur il y a des gribouillis bariolés des petits-enfants de Bojana, des photos de groupe des anniversaires familiaux, il y a les horoscopes que Bojana a établis pour ses filles, les maris de ses filles, les amies de ses filles, pour Robert et pour Markovic. Tout au début, il y a plus de dix ans, il y avait aussi un horoscope pour Selma et Markovic ensemble. Un horoscope prometteur, un avenir si rose que Bojana s'était étonnée de la configuration inhabituellement favorable du ciel, mais elle avait aussi eu des doutes, elle avait formulé des mises en garde. Aussi bien Selma que Markovic avaient estimé que ça ne valait pas la peine d'en parler. Ils ne s'en étaient pas souciés.

Robert met la table. Il dispose les planchettes en bois et les verres à vin, il ajoute fromage, olives et pain. C'est toujours lui qui met la table, son goût pour les planchettes en bois agace Selma, sans qu'elle puisse le justifier. Bojana commence toujours une chose, laisse tomber, en commence une autre. Elle pose la bouteille de vin sur la table et dit, je nous ouvre une bonne bouteille. Mais elle pose le tire-bouchon sur le lave-vaisselle et ouvre le réfrigérateur sans rien en sortir, et puis elle va chercher ses cigarettes. C'est Robert qui débouche le vin.

Bojana dit, c'est évident que tu devais venir aujourd'hui, Selma. Ça ne peut pas être autrement, avec cette merveilleuse Vénus en Poissons et Saturne en Maison 7. C'est évident, absolument évident !

Robert est sculpteur. Le centaure à deux queues qui se trouve dans la cour devant la haie de lilas est de lui. Il qualifie de charlatanisme

les prédictions astrologiques de Bojana. Mais il aime bien l'écouter malgré tout – apparemment les mots lui plaisent, les mondes d'images qui sont derrière, toutes ces planètes, ces transits, ces directions d'arcs solaires, les planètes radix, l'idée d'une Maison 7. Au début, Robert était relativement réservé face à Selma, à y regarder de près Selma dirait qu'il la traitait comme si elle était une espionne. Aujourd'hui, c'est différent. Depuis qu'elle a divorcé de Markovic, c'est différent.

Il dit, assieds-toi, Selma. Sers-toi quelque chose à manger. Mange et bois.

Bojana et Robert sont allés en Géorgie ensemble. Ils ont rapporté des grenades séchées et du schnaps géorgien.

Bojana dit, ce schnaps, on en a bu à l'hôtel, Robert et moi, avec un proxénète et sa pute.

Et qu'est-ce que tu as demandé, dit Robert. Il veut qu'elle joue la scène, elle doit la reproduire telle qu'elle s'est déroulée dans l'hôtel en Géorgie. Qu'est-ce que tu as demandé exactement au proxénète.

J'ai posé au proxénète une question sur l'amour, dit Bojana très digne. J'ai dit, que pensez-vous de l'amour ?

Et qu'est-ce que le proxénète t'a répondu, dit Robert.

Il a dit, je vais pas tarder à te péter la gueule, dit Bojana. Voilà ce qu'il a dit.

Et là-dessus elle éclate de rire, un rire sonore, à la fois indigné et ravi.

Miséricorde, dit Robert. Mon Dieu, mon Dieu. Vous vous rendez compte. Comment peut-on poser une question pareille. Selma. Sois honnête. Est-ce que ça t'arriverait, à toi ? Est-ce que tu serais capable de faire un truc comme ça ?

En tout cas, moi aussi je voudrais savoir ce qu'un proxénète trouve à dire sur l'amour, dit Selma gentiment.

Et qu'est-ce qu'un proxénète pourrait bien trouver à en dire, dit Robert.

Il ressert du vin et pousse vers Selma la planche avec le fromage et les olives, il coupe de nouvelles grosses tranches de pain. Il secoue la tête – comment peut-on être bête à ce point.

Il dit, en tout cas, Bojana s'est acheté un cheval. Tu savais ça ? Elle t'a déjà raconté ? C'est la dernière. Elle s'est acheté un cheval et un bout de pré avec, et tous les jours elle prend la voiture et va voir son

cheval et le nourrit de pommes et de noix.

Et de carottes, dit Bojana. De pommes, de noix et de carottes, et je lui donne aussi de l'huile de lin, tu imagines. Ce cheval est d'une beauté inouïe. Il est beaucoup trop beau. Les voitures sur la nationale s'arrêtent, les gens descendent et appellent le cheval et le caressent, et ensuite ils le gavent de mauvais sucre. Si je ne lui donnais pas de l'huile de lin et des carottes à manger, il mourrait. Il crèverait ignominieusement.

Est-ce que tu peux le monter, dit Selma. Elle a le sentiment qu'elle doit finir par dire quelque chose.

Ben, pas encore, dit Bojana, évasive. Il est trop jeune. Il est encore trop jeune. À un moment ou un autre je le monterai. Dans l'avenir. Peut-être.

Le fait est, dit Robert, qu'on ne sait pas vraiment qui a le plus peur de qui. Si c'est Bojana qui a peur du cheval, ou le cheval, de Bojana. Mais ça s'arrange, pas vrai Bojana ? Ça va s'arranger. Dès que la Lune sera en Poissons, tout ça va changer.

Et de sa grande main il caresse les cheveux de Bojana.

Ce soir-là dans la cuisine, Robert constate vers minuit que ça sent la fumée.

Vous sentez ? Bon, toi Bojana, tu ne sens jamais rien, mais Selma, sens un peu, il y a une très nette odeur de fumée.

Il a raison, ça sent la fumée. Bizarrement, Bojana et Selma ne s'inquiètent pas. Ça ne les dérange pas du tout. Robert sort dans l'entrée. Les portes des voisins s'ouvrent et se ferment, et quelqu'un appelle les pompiers. Bojana se penche sur la rambarde du balcon et dit d'un ton neutre, eh bien la cour est déjà complètement enfumée, on n'y voit plus rien. Et puis elle va chercher dans le placard le schnaps géorgien et deux petits verres, elle se rassied à la table, ouvre la bouteille, sert Selma et se sert.

Assises dans une maison qui brûle, dit Selma.

C'est ce que nous faisons, dit Bojana. À ce qu'il semble. Nous sommes assises dans une maison qui brûle. Nous trinquons ensemble dans une maison qui brûle et d'ailleurs, fondamentalement, c'est ce que nous faisons.

Elles lèvent leurs verres et boivent, et puis elles s'embrassent sur les deux joues.

Comment va Markovic, dit Selma. La question est sortie comme ça, toute seule, elle ne peut plus la reprendre.

Comment va-t-il.

Ah, Markovic, dit Bojana. Markovic. Comment veux-tu qu'il aille ?

En fin de compte, ce n'était que du pollen de peuplier. La neige blanche, duveteuse et légère des graines de peuplier, accumulée par le vent dans le coin de la cour, accumulée derrière le centaure aux deux queues, une combustion spontanée. Ça arrive parfois, et ce n'était que ça. Quand les pompiers ont levé le camp, la cuisine sentait la terre mouillée, la fumée et l'été.

Au moment de se quitter, Robert avait dit à Selma, tu as appris à fixer une limite. Avec Markovic, tu as appris une fois pour toutes où est ta limite.

Il était saoul et il l'avait prise dans ses bras comme il ne l'avait jamais fait pendant toutes les années avec Markovic, et Selma était rentrée à la maison avec cette phrase, et le lendemain matin c'était la toute première pensée qui lui était revenue.

Quelle limite ?

Et pourquoi était-ce à la fois réconfortant et terrible.

Et tout cela remonte à un bout de temps. À un certain nombre d'années déjà. Robert a tout de même fini par quitter Bojana, du jour au lendemain il a déposé une demande de divorce et doit vivre maintenant avec une femme qui a cinq ans de plus que Bojana, porte de préférence des bas résilles et teint ses cheveux longs couleur henné. C'est ce que Selma entend dire, elle ne voit plus Robert. Elle voit Bojana. Soir après soir, Bojana part en voiture voir son cheval, et elle reste avec son cheval dans le pré, épaule contre épaule, elle tient sa main contre la bouche veloutée du cheval, et puis ils descendent un petit bout du chemin de terre et reviennent. Parfois Selma l'accompagne et regarde. Bojana dit à Selma qu'elle ne sait pas s'il va lui rester encore assez de temps pour comprendre tout ça. Pour comprendre pourquoi Robert est parti. Avec qui au juste elle a passé presque toute sa vie, passé plus de la moitié de sa vie.

Selma repense parfois à la nuit du pollen de peuplier. À l'expression

combustion spontanée, à ces termes techniques. Elle se dit que l'amour pourrait être une combustion spontanée, mais l'idée même est instable, et elle la rejette.

CERTAINS SOUVENIRS

Greta est allongée sur la chaise longue, elle dit qu'elle ne se sent pas trop. Rien de grave, pas de douleur, simplement elle ne se sent pas trop.

Elle dit, demain je recommence à me lever. Ou après-demain au plus tard. Promis.

Maude dit, je vais vous prendre au mot. Je vais téléphoner et vous rappeler que vous aviez l'intention de recommencer à vous lever. Je vous préviens.

Greta hoche la tête. Comme un enfant, comme si elle croyait ce que dit Maude.

Maude dit, en fait je m'en vais dans deux jours. Vous vous souvenez ? Je pars en vacances. Je prends l'avion après-demain.

Ah bon, dit Greta. Et vous allez où ?

Au lac d'Iseo, dit Maud en haussant la voix. En Italie, au lac d'Iseo.

Au lac d'Iseo, aha, dit Greta.

Maude habite depuis presque six mois chez Greta. Elle n'aurait pas cru qu'elle resterait si longtemps – pour être honnête, elle aurait supposé que ce serait peut-être astreignant d'habiter avec Greta –, mais pas loin de six mois se sont écoulés, et jusqu'à présent elle n'a pas songé à se chercher une autre chambre. Greta vit dans une grande maison à la lisière du parc. Elle a quatre-vingt-deux ans, plus de cinquante ans de plus que Maude. Elle a habité cette grande maison avec sa famille, trois étages et sept personnes, Greta, son mari Albert et cinq enfants. Cinq enfants, impossible à imaginer, parmi eux trois

issus du premier mariage de Albert, Greta en avait deux à elle. Il y avait un chien et plusieurs chats. Albert est mort. Les enfants sont partis. Le chien est mort aussi, des chats il n'en reste plus qu'un, un petit chanceux tricolore, qui est borgne de l'œil gauche. Greta habite les pièces du rez-de-chaussée de la maison. L'ancienne salle à manger est sa chambre et le séjour est resté séjour, elle a une salle de bains à elle, loue deux pièces au premier étage ainsi que l'étage mansardé, et la cuisine est pour tout le monde, le jardin aussi. Le jardin est magnifique. Vaste et redevenu sauvage, il y a des sentiers menant à des îles couvertes de molènes et de lupins, et Greta jeune avait un faible pour les buddleias, ses buddleias sont denses comme une petite forêt.

Maude n'oubliera jamais son premier entretien. Greta était assise dans la cuisine, elle était occupée avec des factures de gaz et d'électricité, distraite et déconcentrée, elle avait fait sur Maude une impression mitigée. Maigre et bossue, les cheveux blancs coupés court – coupés court par elle-même visiblement –, et son visage paraissait masculin et grave, seuls ses yeux avaient quelque chose de pénétrant, bleus et très clairs, et au début Maude avait dû détourner les siens quand Greta la regardait. La cuisine était en désordre, pas sale, mais pas rangée, et il était impossible de savoir si c'était dû à Greta ou aux autres habitants de la maison. Greta feuilletait ses papiers, ses mains avaient paru gigantesques à Maude, brunies, tachées, les articulations des doigts enflées et les poignets déjà repliés vers l'intérieur.

Est-ce que vous lisez des livres, avait demandé Greta, elle avait posé la question sans regarder Maude, incidemment et d'un ton plutôt indifférent. Avez-vous je ne sais quelles relations psychopathologiques compliquées, d'où je pourrais déduire que les portes ici vont claquer et que vous vous retrouverez assise en larmes à la table de ma cuisine. Vous faites quoi comme travail, est-ce que vous travaillez seulement ? Avez-vous déjà eu affaire à une personne âgée ? Prenez-vous des drogues. Est-ce que vous avez un quelconque rapport avec la méditation extrême-orientale. Est-ce que vous vous lavez les mains avant le dîner ? Est-ce que vous aimez bien la vie ? Appréciez-vous ce que vous avez ? Appréciez-vous votre vie ?

Eh bien, pour être franche je ne lis pas tellement, avait répondu Maude. À une période j'ai lu des romans policiers, mais ça remonte à longtemps, et quand il y avait quelque chose d'horrible dans ces livres,

je n'arrivais pas à l'oublier, alors j'ai arrêté. Je ne sais pas ce que vous entendez par psychopathologique, pour l'instant en tout cas je n'ai aucune relation, et ce n'est pas de sitôt que j'en aurai de nouveau une, et en aucun cas je ne me retrouverai assise en larmes à votre table de cuisine. Je suis serveuse. Je n'ai pas étudié ça à l'école, mais je sais faire, et je travaille au restaurant mexicain au-dessus de la gare. Je fume de la marijuana. Après le travail, je me roule un joint et je le fume avant d'aller me coucher et vous ne pourrez certainement pas me l'interdire. La dernière personne âgée à qui j'ai eu affaire était ma grand-mère, mais j'étais encore enfant. En quoi une personne âgée est-elle si différente ? Je n'ai absolument rien à voir avec la méditation, et je me lave les mains trois fois par jour.

Elle était assise en face de Greta, les bras croisées. Elle se disait que chacune de ses réponses était mauvaise – surtout l'histoire des livres –, mais Greta avait aimablement levé le nez de ses factures et elle avait dit, et la vie ? Ça donne quoi, la vie. Vous n'avez pas répondu à ma dernière question.

Aucune idée, avait dit Maud. Je ne sais pas si j'aime vivre, si j'apprécie la vie. Je devrais ?

Bah, je ne sais pas non plus, avait dit Greta, avec un sourire qui parut à Maud si impossible à interpréter qu'elle en eut froid dans le dos. La chambre coûte trois cents par mois. Vous pouvez monter voir. Redescendez dans un quart d'heure et vous me direz. Je vous attends ici. De toute façon, si vous emménagez ici vous n'aurez pas à vous occuper de moi. En aucun cas.

Maude était montée, elle était restée un quart d'heure debout au milieu de la chambre, qui était grande, claire et sans aucun mobilier, à part une branche tordue, suspendue entre deux cordes fixées au plafond et qui était probablement censée figurer une tringle. Sur le rebord de la fenêtre il y avait des coquillages, comme si quelqu'un les avait oubliés là, et sous l'interrupteur était glissée une carte postale avec un bateau sur fond de ciel jaune citron. Les fenêtres étaient ouvertes et Maude entendait le vent dans les sapins et le bruit des vélos sur les chemins de terre du parc, et un léger cliquetis en bas dans la cuisine. Elle était redescendue et avait dit à Greta, j'aimerais louer la chambre, et Greta avait dit, magnifique, eh bien faites-le !

Cela, c'était il y a six mois. L'étudiante chilienne qui logeait sous les

combles est retournée au Chili, et le comptable qui avait loué un temps la chambre à côté de celle de Maude s'est marié et il a emménagé avec sa femme dans un appartement de l'autre côté du parc. Depuis deux mois, Maude est seule avec Greta dans la maison, et elle a le sentiment que Greta ne cherche pas vraiment de nouveaux locataires, personne ne s'est présenté et, autant qu'elle sache, Greta n'a pas passé d'annonces. Maude aime bien être seule avec Greta, mais elle trouve aussi que cette situation a quelque chose d'un peu inquiétant, et maintenant elle va faire ce voyage, Greta va rester seule à la maison, et Maude trouve ça difficile. Elle rend visite à Greta juste avant midi – ce sont ses mots, rendre visite à Greta, ça veut dire qu'elle toque à la porte du séjour de Greta ou bien va sur la terrasse en été, qu'elle s'assied une heure, deux heures auprès de Greta. Maude aime le séjour de Greta. Une pièce enchantée, des plantes qui se pressent à la porte de la terrasse, c'est plein comme un œuf, en désordre – le désordre dans le cuisine était bien le désordre de Greta, Maude n'a pas mis longtemps à le découvrir –, une pièce comme une caverne. Le long de tous les murs il y a des rayonnages, et les livres ne sont pas seulement sur une rangée, ils sont sur deux, parfois trois rangées. Ils s'empilent dans les coins, sur la table et autour de la chaise longue. Parfois, Greta trie des livres et veut s'en débarrasser, et puis elle n'arrive pas à s'en séparer. Elle a raconté à Maude que dans une vie on pouvait lire à peu près quatre mille à cinq mille livres. Quatre mille à cinq mille, pour Maude c'est une quantité inimaginable. Elle avait demandé à Greta si elle avait lu tous les livres qui étaient là, dans le salon, et Greta lui avait répondu d'un air sombre, même pas une infime partie d'entre eux, elle avait répété – même pas une infime partie. Au début, Maude lui faisait la lecture de temps à autre. Ça se passait de la façon suivante, sur ordre de Greta elle s'avançait les yeux fermés vers une étagère et prenait n'importe quel livre dans la rangée, en lisait tout haut un paragraphe, et il n'était pas difficile de voir que Greta connaissait très bien chacun de ses livres, ses réactions allaient du ravissement au dégoût. Quand Maude lui faisait la lecture le soir, après le travail, quand elle avait fumé son joint dans le jardin et que, légèrement défoncée, elle allait rejoindre Greta dans le salon, elle avait l'impression que la pièce, les livres et Greta avaient la même structure, comme un tissu, un treillis fait d'un matériau pour lequel il n'y avait pas de nom. Mais les

derniers temps, Greta avait renoncé à la lecture. C'est trop pour mes nerfs, avait-elle dit, maintenant c'est beaucoup trop pour mes nerfs, lentement mais sûrement c'est devenu beaucoup trop pour mes nerfs, et Maude était restée plantée devant les étagères comme devant une faille dans le rocher qui se refermerait. Des pages qu'elle avait lues tout haut, elle avait retenu deux phrases, elle avait appris deux phrases par cœur. La phrase « La mémoire se débarrasse de l'écho des chants et des passions, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien », et la phrase, « à la fin le chevreau blanc s'échappe et nous voilà orphelins » ; Greta avait dit que la première phrase ne s'appliquait évidemment pas à Maude mais s'appliquait à elle, Greta. Maude avait dit, eh bien ni l'une ni l'autre ne s'applique à moi. Je trouve juste que c'est beau. J'aime bien les chevreux blancs. Ce sont de belles phrases, vous comprenez ce que je veux dire ? Et des phrases tristes, avait complété Greta, et Maude l'avait admis. Oui. Des phrases tristes, aussi. Ok.

Elle toque à la porte du séjour, une porte coulissante avec un vitrail, elle ne distingue rien derrière les sarments de vigne et les grappes de raisin. Greta met un moment à répondre, et Maude pousse la porte le cœur battant. Il est vrai qu'elle n'est pas censée s'occuper de Greta, mais il n'empêche qu'elle pense à Greta.

Greta est sur sa chaise longue. Comme hier – hier déjà elle était allongée et ne s'est pas levée. La chaise longue est placée devant un tapis mural sur lequel des guerriers casqués et armés de lances sont rassemblés, la petite table croule sous les journaux, les papiers, les vieilles lettres ; Greta appelle ça ses correspondances, mes correspondances, dit-elle. Il faut toujours qu'elle fasse attention à ne pas poser le journal sur le cendrier avec le cigare allumé. Elle empile ses boîtes à cigares, de véritables tours dans lesquelles elle collectionne bouts de papier et coupures de presse, elle se fait des pense-bêtes sur des bouts de papier qu'elle laisse traîner partout. Parfois elle demande à Maude, vous vous rappelez pourquoi j'ai noté ça ? Lait des glaciers. Pourquoi est-ce que j'ai voulu retenir ça ? Et elle marmonne dans sa barbe et secoue la tête et dit, lait des glaciers, lait des glaciers.

Maude est debout à côté de la chaise longue, les mains sur les hanches. Elle regarde Greta, normalement Greta lui rend son regard,

et souvent elle remarque quand Maude est abattue, et elle remarque aussi quand Maude est vraiment heureuse, et parfois elle fait un commentaire. Mais aujourd'hui, elle ne paraît pas d'humeur à dire quoi que ce soit. Elle est allongée sur le dos, ses grandes mains croisées sur le ventre, et elle contemple le plafond. Le chat est couché à côté d'elle. Greta dit d'un ton morne, que fait le Mexicain. Des tacos et des burritos. Vous êtes déjà sortie du travail ou bien on vous a virée ? Excusez mon état, mais je ne me sens pas trop. Je ne me sens pas bien aujourd'hui non plus, c'est tout.

Je nous fais un café, dit Maude. Je nous fais un café à réveiller les morts, et puis une tartine avec du fromage blanc et de la confiture.

Les morts n'ont qu'à aller se faire voir, dit Greta, mais elle se redresse tout de même, s'assied et entreprend de chercher ses lunettes sur la table.

Maude prépare le café, elle prépare une tartine pour Greta et une pour elle. Elle revient dans le séjour avec le plateau et pose le plateau sur la chaise à côté de la chaise longue, elle dit, si j'ouvrais la porte de la terrasse, pour voir, et Greta a un hochement de tête approuvateur ou distrait. Maude ouvre grand la porte, le chat saute par terre, lui caresse les jambes au passage et sort de la maison sans un bruit. Elles regardent dehors toutes les deux un long moment en silence, presque surprises, toute cette lumière, ce soleil sur les arbres encore dénudés. Le printemps, l'air vif qui pénètre dans la pièce sent le gazon fraîchement tondu.

Je me rappelle le lac d'Iseo, dit enfin Greta. Le lac d'Iseo, c'est bien là que vous allez, non ? J'y ai été une fois, moi aussi.

Ah oui ? dit Maude. Elle se retourne vers Greta. C'était quand ? Buvez une petite gorgée de café, pour me faire plaisir, je l'ai fait à la mexicaine – avec une pointe de noix de muscade et une petite cuillerée de cacao. Quand est-ce que vous étiez au lac d'Iseo ?

Greta dit, il y a un bout de temps. Cinquante ans ? Davantage ? J'avais à peu près l'âge que vous avez maintenant. C'est un paysage saisissant, les montagnes tout autour du lac sont impressionnantes. Absolument magnifiques. Mais morbides, aussi. Ce n'est pas un paysage pour moi. Pas du tout un paysage pour moi.

Elle prend la tasse sur la soucoupe et souffle dessus. Elle porte une de ses chemises de lin et ses bracelets, plusieurs fins anneaux d'argent, pour une raison ou une autre Maude trouve rassurant que même ce

matin Greta ait mis ses bracelets. Elle boit une minuscule gorgée. Elle dit, la muscade dans le café c'est une bonne idée, puis elle repose la tasse.

Je n'y suis encore jamais allée, dit Maude. Je me suis juste dit, on peut se baigner là-bas. Il va faire très chaud, j'ai envie de me baigner et de prendre le soleil et puis de boire des Campari, je n'en demande pas plus.

Je me baignais, dit Greta. Tout à coup, c'est comme si elle avait un peu de fièvre, elle paraît rouge et blême à la fois. Je me baignais, comme vous irez vous baigner. Je prenais le soleil et je buvais des Campari et je lisais. L'eau est merveilleuse, glacée, bleu foncé, ce lac est très, très profond. Il s'est écoulé un temps fou depuis, mais je me souviens de la plage et de certains noms. Riva di Solto. Lovere. Paratico. Là-bas, il y a eu un accident, je m'en souviens aussi.

Un accident, dit Maude. Elle approche une chaise de la table et s'assied. Elle boit son café, et elle mange sa tartine, et puis elle mange la tartine qu'elle a préparée pour Greta, elle a la nette impression que Greta ne la mangera pas. Les guerriers de la tapisserie sont debout derrière elle comme des disciples. Debout derrière elle comme des aïeux. Greta détourne le regard de Maude, alors elle répète. Un accident ?

Un accident de baignade, dit Greta. C'est comme ça qu'on dit ? J'avais une serviette avec des rayures vertes et rouges. Une chaise longue, près de l'eau. Dans l'eau, il y avait une famille, vous connaîtrez ça vous aussi, ça n'a certainement pas changé, ces Italiens ne nagent pas, en fait. Ils restent debout dans l'eau, ils sont dans l'eau et ils parlent. Des adultes et des enfants. Un de ces enfants avait un bateau, un petit bateau en bois, un bateau très joli avec une voile blanche. Le bateau a dérivé. Je l'ai vu dériver. Peut-être que j'aurais dû le dire. Attirer l'attention là-dessus.

Greta dit, je ne devrais pas raconter ça. Je ne devrais pas en parler.

C'est idiot, dit Maude. Je ne suis pas en sucre. Qu'est-ce qui est arrivé ensuite ?

Greta dit, le bateau dérivait. Il dérivait, et ils l'ont vu trop tard, il était déjà trop loin au large quand ils l'ont vu. Le petit garçon s'est mis à pleurer. Et son père s'est lancé à la nage à la poursuite du bateau, un homme athlétique, des brasses puissantes et assurées, pendant un long moment tout avait l'air de bien se passer. Mais ce lac est traître. Il y a

des courants, des tourbillons, des endroits où l'eau est glacée. Qui sait.

Et alors, dit Maude, après une hésitation.

Il n'est pas revenu, dit Greta. Je n'ai pas regardé tout le temps. Qu'est-ce que je faisais – je lisais, je dormais, je prenais le soleil. Quand j'ai relevé les yeux, il n'était toujours pas revenu, et toute la famille était dans un état – comment dirais-je. Dans un état d'hystérie. Deux carabiniers sont arrivés sur la plage. Ils faisaient un effet tellement bizarre, leurs uniformes, leur noirceur austère, officielle, au milieu des baigneurs.

On dirait, pense Maude, que Greta est arrivée à entrer dans son souvenir. Dans son passé. Ou bien qu'elle se débarrasse de ses souvenirs ? Comme de feuilles, comme d'une peau.

Maud regarde Greta, elle a une question sur le bout de la langue.

Est-ce que vous le connaissiez ? L'homme athlétique qui s'est lancé à la nage à la poursuite du bateau, le père du petit garçon. Vous vous connaissiez ? Pourquoi n'avez-vous rien dit quand vous avez vu le bateau dériver.

Mais elle ne pose pas la question. Non, elle ne la pose pas.

Oui, dit Greta. C'était comme ça. Mais ça ne va pas vous arriver au lac d'Iseo. Vous ne nagerez pas si loin au large, Maude. Vous ferez attention à vous.

Si je vous apportais votre veste en tricot, dit Maude.

Ce serait très aimable, dit Greta d'un air absent.

Maude va chercher la veste en tricot dans la chambre. Elle effleure du regard les photographies au mur, au-dessus du lit – des photos du mari de Greta, des enfants, du chien et de la maison, toute la longue vie de Greta – tout cela d'un seul coup d'œil. Trop peu de temps. Trop peu de temps pour découvrir Greta, l'expression de Greta il y a un demi-siècle. Elle revient dans le séjour et pose la veste en tricot autour des épaules de Greta, et elle sent que ce contact ne lui est pas désagréable, ne lui est pas encore devenu étranger.

Elle dit, bon, il faut que je m'en aille. J'ai encore un ou deux achats, et puis ma valise à faire. Je serai partie deux semaines, je crois que je ne vous l'ai pas encore dit. Dans deux semaines je suis de retour.

Elle dit, vous allez vous débrouiller ? Vous vous en sortirez, toute seule, c'est sûr ?

Salut à toi, baie splendide où fleurit ma jeunesse, dit Greta.

Elle dit, il vous revient vraiment les choses les plus étranges, comme ça d'une seconde à l'autre. Baie où s'éveillaient mes rêves. Bien sûr que je vais m'en sortir, toute seule. Ne vous mettez pas martel en tête. Bon voyage, Maude. Bonne chance.

CERVEAU

Philipp et Deborah essaient pendant plusieurs années d'avoir un enfant, quand ils renoncent Philipp a déjà cinquante ans. En fait, il aimerait bien laisser tomber le sujet tout simplement, il a l'impression qu'il pourrait terminer sa vie de manière raisonnable même sans enfant. Il est un photographe couronné de succès, il y a encore un certain nombre de choses sur cette terre qu'il aimerait photographier, dont il aimerait s'occuper, ce n'est pas comme s'il n'avait plus d'inspiration. Mais Deborah voit la chose autrement. Deborah a le sentiment de ne pas pouvoir être heureuse sans un enfant, elle a le sentiment d'une terrible incomplétude, comme si, sans enfant, elle se voyait interdire une fois pour toutes une part absolument décisive de la connaissance.

Elle le dit comme ça.

Elle le répète encore et encore. Elle dit, j'ai l'impression que sans un enfant je ne pourrais plus respirer, et Philipp n'a rien à répondre à ça.

Aussi se mettent-ils d'accord pour adopter.

À cette époque ils sont mariés, et ils sont à l'aise, Deborah a apporté de l'argent dans le couple, elle est issue d'un milieu fortuné. L'argent n'est pas un problème. Le problème, c'est l'âge de Philipp, en fait il est trop vieux pour adopter un enfant. Deborah a juste le bon âge, elle a trente-cinq ans, mais Philipp a dix ans de trop, et Deborah doit effectuer quelques recherches avant de trouver une agence qui confie des enfants à des parents âgés, à des parents d'un certain âge, exclusivement des enfants originaires de Russie. Cette agence se

moque complètement de l'âge des parents.

Philipp et Deborah passent un week-end à l'agence. Ils sont assis en rond avec sept autres couples et parlent d'eux-mêmes, ils essaient de se raconter un peu, ils doivent essayer d'être francs. Ils s'écoutent les uns les autres, c'est effarant, et aussi émouvant, à quel point ils sont semblables, des besoins simples, l'aspiration toute simple à une famille.

J'ai envie d'y arriver, dit Deborah. J'ai envie d'une table qui soit mise pour trois.

Philipp est assis à côté d'elle et la regarde parler – chercher ses mots, se triturer les mains, faire tourner son alliance, une femme dans un état de détresse extrême. Mais les phrases qu'elle choisit de prononcer sont le contraire des théories compliquées qu'elle affectionne en temps normal, un penchant souvent funeste pour les « dans-un-cas-comme-dans-l'autre », les « d'un-côté-mais-de-l'autre » ; ici, il semble n'y avoir qu'un seul côté. Deborah n'est pas tournée vers lui, elle a les genoux repliés contre son buste et regarde le sol, elle lui est étonnamment et totalement étrangère. Elle est nu-pieds, il regarde ses pieds nus. Il prête l'oreille après coup à la manière dont elle a prononcé le mot envie, dont elle l'étire. Il se représente une table mise pour trois personnes. La lumière sur la table, qui tombe à l'oblique sur la table, le blanc éblouissant de la nappe.

Le centre où l'agence organise les séminaires se trouve dans les montagnes ; quand Philipp sort sur la terrasse le matin, il y a un instant vertigineux pendant lequel il ne sait plus du tout pourquoi ils sont là exactement. Odeur de pins, neige sur les sommets. Qu'est-ce qu'ils font là ? Deborah derrière lui dans la pénombre de la chambre, couchée dans le lit, ses cheveux déployés sur l'oreiller comme un éventail. Et puis d'un coup ça lui revient.

Le dimanche après-midi, l'agent les invite à venir seuls dans la salle de séminaire. Les autres couples sont absents, repartis, ou bien ils n'ont jamais existé vraiment, de simples figurants, un effet de miroir pour donner de la visibilité au couple de Philipp et Deborah. Pour donner de la visibilité à tout, et d'abord à ce qu'ils veulent cacher.

La salle de séminaire est vide. Les tapis de sol sur lesquels ils étaient assis en rond et devaient parler d'eux-mêmes sont empilés bien comme il faut dans un coin. L'agent les invite à s'asseoir à la table qui est maintenant au milieu de la pièce, lui s'assied en face d'eux, il pose un portfolio sur la table, l'ouvre, le feuillette en cherchant, hésite à un endroit, tourne une page, revient en arrière, puis tourne à nouveau la page. Il attend une ultime seconde, puis il retourne le portfolio et le positionne devant Philipp et Deborah, exactement entre eux.

Il dit, Alexeï. Comme s'il n'y avait que ce choix-là, aucun autre possible.

Sous son film brillant la photo d'un enfant de deux ans peut-être, et en dessous quelques indications sur son origine et sur l'histoire du foyer.

Pourquoi Alexeï, dit Philipp. Pourquoi cet enfant-là. Il sent que c'est une question que Deborah ne poserait jamais. Elle a déjà compris. C'est leur enfant.

À cause du regard, dit l'agent.

Deborah ne dit rien, elle regarde la photo de l'enfant, se penche dessus et la scrute.

Philipp et Deborah prennent l'avion pour la Russie. Philip est déjà allé plusieurs fois en Russie, Deborah jamais. On dirait qu'elle se fiche complètement qu'ils prennent l'avion pour la Russie, depuis le week-end dans les montagnes, depuis la décision en faveur d'Alexeï, elle est frappée d'un mutisme bizarre, et parfois un mot vient à l'esprit de Philipp, couvaison, une image qu'il préférerait éviter. Ils vont en avion à Moscou et à partir de Moscou continuent en car, dehors s'étend jusqu'à l'horizon une vaste plaine blafarde. À N. ils prennent une chambre d'hôtel dans laquelle on ne peut pas baisser le chauffage ni ouvrir les fenêtres. L'orphelinat est à la lisière de la ville, un bloc de béton soviétique dans un bois de bouleaux à l'abandon. Ils attendent une heure dans une pièce où sept chaises sont alignées le long d'un mur peint couleur rouille, et puis la porte s'ouvre et quelqu'un pousse Alexeï à l'intérieur. Il paraît plus pâle et plus mince que sur la photo. Il a l'air anémique. Il va aussitôt se mettre dans un coin de la pièce et refuse d'en sortir.

Viens, dit Deborah. Viens, sors de là, je ne vais rien te faire. Elle est assise, penchée en avant, sur sa chaise contre le mur et cherche à

attirer l'enfant comme si c'était un petit chat, elle pleure pendant qu'elle lui parle pour l'attirer. L'enfant est debout dans le coin, il ne bouge pas. Il la regarde.

Le soir, ils dînent dans la salle à manger vide et fantomatique de l'hôtel, ils mangent de la salade verte avec des œufs durs et des petits pois complètement froids et boivent un vin rouge douceâtre qui monte aussitôt à la tête de Philipp. Les serveuses sont en rang comme des soldats, elles ont les mains croisées devant leur tablier et se tiennent immobiles, dehors la neige tombe en épais flocons irréels.

Les petits pois sont très bons, dit Deborah. Le vin est un peu spécial, tu ne trouves pas, il est assez doux. Mais je le trouve bon. Je suis d'accord sur tout.

À part eux, personne ne mange à l'hôtel le soir, et ils emportent le reste du vin dans leur chambre surchauffée. Ils téléphonent à leurs familles. Philipp appelle son frère Joseph, qui vend des autos et qui est père de trois enfants, le sentiment de cohésion familiale – la voix de son frère, l'aboiement du golden retriever à l'arrière-plan, le bruit de la télévision, et puis les enfants se bagarrent, la belle-sœur de Philipp appelle tout le monde à table, et quelqu'un sonne à la porte – ce sentiment est absolument foudroyant. Où êtes-vous, crie Joseph dans le téléphone. Philipp ! La liaison est trop mauvaise, je ne comprends pas ce que tu dis. Rappelle-moi plus tard ! Salut !

Deborah appelle sa sœur, qui vit à Hawaï et qui est enseignante. Tout en parlant elle appuie son dos contre le dos de Philipp, Philipp sent la vibration de sa voix dans sa colonne vertébrale. Elle dit, je ne sais pas, peut-être qu'il est autiste. Il me paraît tellement bizarre, immobile et muet, il ne parle pas, il se contente de nous regarder fixement, est-ce qu'on peut prendre ce risque. Est-ce qu'on peut faire ça.

La sœur de Deborah semble dire des mots rassurants, savoir un peu reconforter.

Le deuxième jour, Alexeï fait un pas hésitant pour sortir de son coin. Il se cramponne au mur, il ne détache pas ses mains du mur, ne dit rien, mais se tourne trois fois vers Deborah. Philipp a longuement réfléchi, et puis il a fini par apporter l'appareil photo. Il photographie

la salle des visiteurs. La vue par la fenêtre. Deborah sur la chaise, les mains tendues vers l'enfant, elle porte un pull en laine marron moelleuse, et toutes les couleurs de la pièce vont en s'assombrissant de l'extérieur vers l'intérieur.

Il photographie aussi le dos de l'enfant, la douce nuque fragile.

Le troisième jour, dès le hall du foyer l'enfant accourt vers eux, il se peut, suppose Philipp, que quelqu'un lui ait fait la leçon. Il flotte dans un anorak beaucoup trop grand pour lui et saisit la main de Deborah avec un geste très déterminé et définitif. Ils font une courte promenade à trois dans le parc. Ils tournent autour des bouleaux et observent leurs traces dans la neige fraîche, deux grandes, et une petite au milieu.

On le prend, dit Philipp le soir à la directrice du foyer, nous sommes tout à fait certains, nous voulons le prendre ; l'absence de commentaire avec laquelle elle note cette information dans le dossier lui paraît juste, adéquate.

Le soir dans la chambre d'hôtel, Deborah souffle dans plusieurs ballons gonflables. Elle a acheté ces ballons à la maison et les a emportés en Russie, ç'a été sa façon de se préparer. Rouges et jaunes, bleus, ronds et en forme de cœurs, elle les laisse flotter dans la pièce et pendant la nuit ils ne cessent de se heurter les uns les autres, portés par le courant d'air chaud du radiateur. Le lendemain matin ils vont chercher Alexeï au foyer et il sort avec eux, entre eux deux, sans se retourner une seule fois. Ils ont plus tard l'impression que c'est la première fois de sa vie qu'il voit un ballon. Il est ravi, absolument transporté.

Un an plus tard, Philipp recommence à travailler. Il est resté douze mois entiers à la maison, il s'est occupé chaque jour de l'enfant avec Deborah, l'enfant y est arrivé, il va bien, Philipp a l'impression qu'il peut se remettre à travailler, et puis il serait temps. Il se loue un nouveau studio et commence une nouvelle série, il s'est toujours beaucoup intéressé à la médecine chirurgicale et il se met à prendre des photos dans des salles d'opération, d'abord dans les salles de cardiologie, puis dans les salles de chirurgie du cerveau. Il

photographie les instruments chirurgicaux très sensibles, de haute technologie, des robots argentés sous film plastique luisant, qui dans la lumière bleuâtre de la salle lui apparaissent comme des choses poétiques, des créatures des grands fonds marins. Il photographie ça pendant tout un temps, pendant plusieurs semaines, et finalement, pour clore la série, il photographie une opération à cerveau ouvert.

Il parle de cette photo avec Deborah le soir à la table de la cuisine. Il raconte l'installation des appareils, les conversations des chirurgiens pendant l'intervention, qui bien entendu ne traitent pas de l'essentiel mais précisément de l'anodin, de ce qui est précisément à l'opposé de l'opération, billets pour l'opéra, bulletin météo, tournoi de golf. Autrefois, il parlait beaucoup de son travail avec Deborah, depuis que l'enfant est là ils ont peu de temps pour ces conversations, et Philipp pense que ça lui manque, cette manie qu'avait autrefois Deborah de vouloir examiner les choses sous tous les angles lui manque. L'enfant, dont ils ont changé le nom en Aaron, Alexeï leur paraissant trop dur, le x au milieu du nom trop difficile, est assis avec eux, il doit prendre son dîner, et il les écoute.

C'était quel genre de personne dont on opérait le cerveau. Dont tu as photographié aujourd'hui le cerveau, dit Deborah, tandis qu'elle surveille l'enfant qui mange, regarde l'enfant manger, ramène sans arrêt son attention sur les tomates coupées en tout petits morceaux, sur les farfalles, comment va cette personne, maintenant. Après l'opération. Comment ça va se passer.

Une femme, dit Philipp. La personne dont j'ai photographié le cerveau était une femme. J'ai photographié un cerveau féminin. Je m'étais entendu avec les médecins, et elle était d'accord. Je suppose qu'elle va bien.

Deborah attend que l'enfant avale. Elle lui essuie la bouche, le félicite.

Il hésite, et puis il dit, si j'avais su quel genre de personne vit avec ce cerveau, comment ça va se passer après l'opération, je n'aurais pas pu prendre de photos.

Il regarde Deborah mettre un verre d'eau dans les mains de l'enfant, et il voit, au regard qu'elle lui lance pendant que l'enfant boit, qu'ils ont atteint une limite, une croisée des chemins où il va curieusement être contraint une fois encore de prendre une décision. Bien qu'il ait

dit la vérité. Même s'il a dit la vérité. Pour cette raison précisément.

L'enfant boit le verre d'eau en entier, repose tout seul et avec précaution le verre vide sur la table. Il ne regarde personne.

LETTRE

Pour Helmut Frielinghaus

Sur le trajet de retour, je me suis arrêté quelques jours à Boston. J'aime bien être à Boston, et par ailleurs je voulais aller voir un ami, originaire de C. comme moi, et sa femme. Walter – son père était juif, ils ont réussi à partir in extremis en 1939 ou 1940. Nos parents étaient liés et quand j'étais petit garçon j'ai souvent joué avec Walter, dans sa cave, je m'en souviens parfaitement, il avait installé un grand train électrique. Des locomotives et des trains express, des voies ferrées qui traversaient des montagnes en papier mâché, et les montagnes étaient saupoudrées de neige, avec de minuscules sapins au fond des gorges. Il y avait des passages à niveau et des signaux, une gare, un contrôleur et un conducteur de locomotive, des fourgons, des petits personnages qui agitaient la main sur le quai et des valises et des cartons à chapeau de la taille d'un grain de riz.

Walter est ophtalmologiste. Il était ophtalmologiste, il soigne encore parfois des patients qu'il connaît de longue date. Il écrit – de gros romans amples et lents, en allemand, et il entretient une vaste correspondance sur son ordinateur. Il conserve son allemand grâce à la littérature allemande classique. Il ne lit jamais rien de récent, rien d'américain non plus, bien qu'il parle anglais couramment, il a tout de même grandi en Amérique en fin de compte, il a fait ses études à Harvard. Il cite Hölderlin, Goethe, Kleist et Rilke par cœur, avec application et exactitude, dans un allemand teinté d'un léger accent

américain – voilà une chose que personne ne creuse jusqu'au bout, et beaucoup trop horrible pour qu'on se plaigne : le fait que tout dure et passe.

Aujourd'hui Walter est un vrai dingue. Un cinglé très intelligent, un philosophe, un excentrique. Toujours bon médecin, parfois il me conseille, il me donne des tas de conseils sur les maladies des yeux, et c'est de lui qu'est la phrase qui dit que l'œil est aussi fragile qu'un vase Ming ; j'ai adopté cette image pour l'ensemble du corps. C'est un excellent ingénieur. Ces dernières années, il a bâti une annexe de trois étages à sa maison de Belmont, près de Boston, une annexe avec salles de bains, chauffage et tout le tintouin, il fait presque tout lui-même et en s'aidant de manuels. Et il a un projet pour ses vieux jours – une maison en bois à Nantucket. Le gros œuvre de la maison en bois de Nantucket est terminé, mais le chantier est arrêté depuis des mois parce que les autorités de l'île ne l'autorisent pas à utiliser l'installation de traitement des eaux usées qu'il a conçue lui-même et construite de ses mains. Il est allé en justice pour se défendre. Il dit qu'il se défendra en justice jusqu'à sa mort et au-delà de sa mort.

Lorsque je suis allé passer ces quelques jours avec lui et sa femme à Boston, nous avons parlé de la maison de Nantucket et j'ai dit, si par hasard je reviens, j'aimerais bien la voir.

Et il a dit, si on y allait demain ?

Il a dit, si on y allait demain, comme s'il partait du principe que je ne reviendrais jamais, ou comme s'il partait du principe qu'il ne serait plus là quand je reviendrais.

Il a posé la question à Edna.

Il a dit, Edna, si nous allions tous les trois ensemble en voiture à Nantucket demain ? Faire une petite virée. Qu'en dis-tu.

Edna a quatre-vingt-six ans. C'est une femme silencieuse, qui se passionne pour les plantes sauvages, elle doit avoir une vie intérieure très riche et bien à elle, et elle passe le plus clair de son temps plongée dans de mystérieuses notes que j'aurais beaucoup plus envie de lire que les romans de Walter. Quand Walter lui a demandé, si nous allions ensemble à Nantucket demain, elle nous a regardés sans rien dire, et

puis elle a refermé son encyclopédie botanique dans laquelle elle était en train de chercher une branche qu'elle avait rapportée de sa promenade quotidienne, elle s'est levée et elle s'est mise à préparer son sac à dos.

Le lendemain matin, ils sont venus me prendre à six heures à mon hôtel. On ne servait pas encore le petit déjeuner, aucun membre du personnel en vue, mais dans le hall un buffet proposait du café tout frais et un compotier avec des pommes vertes, et j'ai bu un café et mangé une pomme en attendant Edna et Walter et en pensant à d'autres voyages effectués cinquante ans plus tôt, à des départs à l'aube, au froid, aux étoiles pâlissantes dans un ciel en train de s'éclaircir.

Nous avons roulé jusqu'à Cape Cod, puis Hyannis, à Hyannis nous avons laissé la voiture et pris le bateau pour Nantucket. La traversée a duré deux heures, que nous avons passées sur le pont. Au port de Nantucket, nous avons pris un taxi jusqu'à la maison de Walter. Elle est située sur une hauteur et ressemble de l'extérieur à toutes les autres maisons de l'île, c'est une maison toute simple en bois teinté gris. Elle a une cave et deux étages au-dessus, elle est sur un grand terrain où ne pousse rien d'autre que de maigres arbustes rampants. Walter a deux caméras de surveillance, une dans la maison et une à l'extérieur dirigée vers la maison, et elles sont reliées à son ordinateur de telle façon que, grâce à internet, il peut surveiller à tout moment depuis Boston ou n'importe quel autre endroit au monde si tout va bien ; plus tard j'ai pu nous voir nous-mêmes sur les enregistrements – Edna, Walter et moi entrant dans la maison, dans la grande salle, sur le toit et la terrasse, nos silhouettes, nos mouvements incertains et naturels.

Edna qui se débarrasse de son sac à dos, sort un tout petit objet du sac à dos et le dépose dans un coin de la pièce.

Nous avons passé quatre heures dans la maison de Nantucket, jusqu'à ce que le taxi vienne nous rechercher, que le dernier bateau pour Hyannis quitte le port. Pendant ces quatre heures, nous sommes restés debout autour de deux radiateurs en alternance, c'était une

journée très froide, d'un froid extrême, venteuse et glaciale, et le soleil d'hiver semblait rendre le froid encore plus mordant. Je suis allé à plusieurs reprises marcher dans le jardin au pas de course pour me réchauffer. Dans la maison les cloisons manquaient encore, il n'y avait que le cadre qui montrait leur futur emplacement, et Walter nous guidait à travers les pièces et les meublait au fur et à mesure de lits et de chaises, de rayonnages et de canapés, de bureaux et de tapis, à partir du néant, il faisait ça d'une façon saisissante et crédible. Des fenêtres du haut, nous avions une vue sur une rangée de maisons et la plage jusqu'à la mer. Nous voyions les vagues déferler, nous les entendions déferler. Nous tenions nos mains contre les radiateurs, nous mangions des donuts à même la boîte en carton et buvions le thé brûlant de la théière thermos, tous les trois dans le même gobelet. Le visage de Edna pendant ces quatre heures avait une expression de satisfaction singulière, rayonnant, et fermé en même temps.

Pendant le trajet du retour en bateau, elle est descendue sous le pont. Je suis resté seul à la proue avec Walter. Le soleil s'est couché, l'eau est devenue argentée, puis bleue, puis noire. Nantucket était derrière nous. Walter a dit que dans la langue des Indiens l'île s'appelait en fait – la terre très lointaine.

De Hyannis, nous avons repris la voiture pour Boston. Nous nous sommes quittés sur le parking devant l'hôtel, je crois me rappeler que Walter et moi nous nous sommes donné l'accolade. À neuf heures et demie j'étais dans ma chambre. À moitié gelé, étrangement gai, content, et je me suis changé et suis redescendu au bar pour manger quelque chose de chaud et surtout pour boire quelque chose.

J'ai commandé un whisky.

Et puis un deuxième.

Ce n'est pas ma meilleure époque à vrai dire.

Mais j'ai bien survécu à tout. Je suis reparti pour New York et là j'ai passé encore vingt-quatre heures qui ont été très belles, bien que je n'aie plus rien entrepris de spécial. J'ai flâné, j'ai observé les gens, les rues, jusqu'à l'après-midi où je suis allé en voiture à l'aéroport, et j'ai pris l'avion pour rentrer chez moi.

RÊVES

Je l'ai trouvé bien, et je crois que lui aussi m'a trouvée très bien, Effi avait juste laissé tomber cette phrase, incidemment et d'un ton léger, mais avec un demi-sourire qui en disait long et le regard dirigé soigneusement au-dessus de la tête de Teresa. Comme si elle avait parfaitement compris la leçon de la psychanalyse, comme si elle avait tout appris. Elle avait dit ça en conclusion, il n'y avait plus rien à ajouter et avec cette constatation les rôles étaient clairement distribués.

À l'époque Effi avait un mystérieux rendez-vous trois fois par semaine, pendant deux ans elle avait parlé d'un rendez-vous. Et au bout de ces deux ans, au cours desquels elle avait divorcé de l'homme avec lequel elle était mariée depuis une éternité et épousé un autre homme, elle avait avoué à Teresa que ces rendez-vous étaient en fait des séances de psychanalyse. Pas un véritable aveu – elle avait simplement lâché ça, et elle avait conclu, d'ailleurs je te le recommande. Docteur Gupta. Au cas où un jour tu irais vraiment mal, mais alors vachement mal, je veux dire, au cas où tu ne saurais absolument plus quoi faire, je te le recommande.

À ce moment-là, son analyse était terminée, et Effi était enceinte. Comme si le Dr Gupta avait réalisé ce tour de force, comme si l'enfant de Effi était né de son cerveau.

Pendant les deux ans où Effi a son rendez-vous trois fois par semaine, elles se retrouvent parfois à midi pour prendre une tasse de thé. Elles se retrouvent dans un café qui s'appelle le Youri Gagarine,

en hiver elles se mettent à l'intérieur, au printemps, en été et tout au long de l'automne elles se mettent dehors, il y a des housses rouges sur les chaises du Youri Gagarine, et autour des tables volettent des moineaux poussiéreux qu'elles nourrissent avec les biscuits servis pour accompagner le thé. Le thé, de l'avis de Teresa, est toujours trop froid.

Les heures au Youri Gagarine sont courtoises avant tout et empreintes d'une bienveillance distante, comme si chacune tenait à laisser l'autre tranquille ou comme si au fond chacune s'intéressait vraiment très peu à l'autre. Elles parlent des livres qu'elles ont lus ou n'ont justement pas lus, d'expositions, de tel ou tel film, Effi a l'habitude fatigante de raconter les films en entier, mais il ne viendrait jamais à l'idée de Teresa d'interrompre Effi. Peu avant treize heures, Effi paie son thé et prend congé pour aller à son rendez-vous, derrière lequel Teresa soupçonne pendant un bon bout de temps que se cache un amant, peut-être un Arabe qui lui écrit des lettres, plutôt corpulent, barbu, avec des mains douces et une cuisine qui sentirait la menthe fraîche. Il n'y a pas d'amant, hélas. Effi se trouve tout bonnement dans l'appartement du Dr Gupta, dont le cabinet est au coin de la rue, et sur le divan de qui Teresa va s'allonger elle aussi un an plus tard.

Au cours d'un de ces midis au Youri Gagarine, Effi raconte à Teresa un rêve. Teresa ne connaît strictement rien à l'interprétation des rêves, elle écoute Effi, elle comprend ce qu'elle entend, elle dirait, je comprends tout simplement ce que je veux comprendre.

La nuit dernière j'ai rêvé de toi, dit Effi. Dans mon rêve nous prenons toutes les deux le tramway, nous montons ensemble et nous devons acheter un ticket, nous sommes côte à côte devant le distributeur, et soudain tu deviens toute petite. Tu te ratatines, tu rapetisses de plus en plus, jusqu'à devenir vraiment minuscule, une naine.

Elle montre avec ses mains l'extrême petitesse de Teresa, avec le pouce et l'index, un demi-centimètre. Elle dit, et je te soulève. Je te soulève et je te mets dans la poche de mon manteau.

Effi a un visage rond, des yeux verts expressifs, des traits vaguement asiatiques, ses dents sont de travers et elle sourit d'un seul côté, avec la partie droite de sa bouche, ce qui donne toujours à son sourire une expression de cynisme involontaire. Ou pas involontaire ? Teresa regarde un moment Effi, et puis elle pense, Effi rêve qu'elle me

protège. Elle rêve ça parce qu'elle veut me protéger. Parce qu'elle suppose que je suis minuscule, minuscule et toute petite et fragile comme un œuf.

Mais à quelque temps de là, Teresa va si mal qu'elle ne sait plus quoi faire. Elle va vachement mal, pour le dire avec les mots de Effi. Elle n'arrive plus à lire le moindre journal, les informations sur l'état du trafic routier la font déjà fondre en larmes, et les flux croissants de réfugiés, les catastrophes maritimes, les tremblements de terre meurtriers, les prévisions de sécheresse, le sommet sur le climat, les épidémies et les massacres la plongent dans une anxiété qui a quelque chose d'irrationnel et empire chaque jour. Elle souffre d'une forte éruption avec démangeaisons à la saignée du bras, au cou et au visage. Elle ne supporte plus la sirène des ambulances, la radio et les nouvelles, la tachycardie la réveille à trois heures du matin, elle peine à se rendormir et ne peut presque plus bouger tellement elle est triste. Dans un demi-sommeil elle rêve d'omissions, de cages d'ascenseur et de limaces, et elle appelle le Dr Gupta un matin où elle a commencé à pleurer alors qu'il ne faisait même pas encore jour. Elle se rend pour la première fois dans son cabinet un après-midi de novembre, et elle pousse vers lui sur le bureau un bout de papier qu'elle a préparé à la maison : elle n'a réussi à écrire qu'une seule phrase : Pour des raisons inconnues je ne sais plus quoi faire.

Et beaucoup de temps a passé depuis. Des années. Teresa se rend maintenant depuis des années déjà chez le Dr Gupta. Elle ne tombe pas enceinte. Elle survit à plusieurs séparations – elle se sépare entre autres de Effi, elle met tout simplement un terme à ses rapports idiots avec Effi –, sa relation avec le Dr Gupta demeure, elle est durable. Le Dr Gupta déménage quatre fois au cours de ces années. Il quitte son cabinet près du café Youri Gagarine pour un cabinet de groupe, où dans la salle d'attente bondée sont assis des gens qui ont de toute évidence des problèmes plus sérieux que Teresa, il transfère son cabinet pendant quelques mois dans un local au fond d'une arrière-cour ombreuse, froide et humide, et puis il s'installe dans un centre médical au-dessus d'un carrefour si bruyant qu'une parole prononcée d'une voix timide est à peu près inaudible. Depuis quelque temps, il

tient bon dans un appartement situé à un étage mansardé, dans un cabinet où Teresa, du divan, peut voir le vaste ciel, des oiseaux qui se rassemblent en larges nuées, elle voit les grands ensembles, des cheminées d'usines, des éoliennes très loin à l'horizon.

Le Dr Gupta pratique l'analyse classique. Il est assis dans un fauteuil derrière Teresa, elle ne le voit pas pendant qu'elle parle ou se tait. L'aménagement du cabinet est resté le même par-delà tous les déménagements, le canapé est le canapé sur lequel Effi s'allongeait déjà, au mur est accrochée l'image énigmatique d'une montgolfière au-dessus d'une chaîne de collines, la bibliothèque ne contient que de la littérature spécialisée, à côté du bureau, dans un grand vase posé par terre, un arrangement de fleurs toujours choisies avec soin. Les rideaux sont couleur crème. Le tapis est oriental, la couverture sur le canapé est orientale. Le fauteuil du Dr Gupta a l'air plutôt râpé, en particulier au niveau de l'appui-tête. Parfois il pose un livre personnel sur le bureau, comme une piste. Une trace, un mystérieux indice – *Oblomov. Histoires d'amour* de Julia Kristeva. Des nouvelles de Truman Capote. Teresa relève ces indices. Elle les rassemble, les prend et les traite, d'une manière qui est à la fois empathique et curieusement indifférente malgré tout, peut-être cela ressemble-t-il à la manière dont le Dr Gupta l'écoute, suit les cercles compliqués, toujours identiques et embarrassés qu'elle décrit autour d'un centre. Ou ne les suit pas, justement – il y a des séances pendant lesquelles, à entendre sa respiration, elle est sûre qu'il dort. Elle se dit, tu n'as qu'à te retourner. Redresse-toi et regarde-le, surprends-le à dormir, nom de Dieu.

Elle ne se relève pas, et elle ne se retourne pas.

À la maison elle dispose les mêmes fleurs à côté de son bureau, pousse son canapé près de la fenêtre et lit Julia Kristeva. Le Dr Gupta lui révèle sans le vouloir dans quelle partie de la ville il habite, et elle sait qu'il a une passion pour la langue anglaise, quand il utilise la terminologie anglaise du diagnostic psychanalytique sa voix s'anime. Il joue de la guitare classique, certains jours la guitare est posée contre le mur dans le coin de la pièce, et les ongles de sa main droite sont longs et manucurés. Il est gros et triste, un homme massif au crâne chauve, avec des chaussures soigneusement cirées et un penchant pour les chemises originales, extravagantes, et les pantalons chers ; pendant

tout un été il porte autour du cou un bouchon attaché à une ficelle et qui semble devoir lui rappeler une chose importante.

Est-il homosexuel ?

Marié ?

Pourquoi déménage-t-il sans arrêt.

A-t-il des enfants ?

Il n'a pas d'enfant, Teresa le sait, elle ne pourrait pas dire d'où elle le tient, elle le sait, elle en est sûre.

Mais un jour, il ouvre la porte et il a un œil au beurre noir. Un coquard, son œil droit est d'une couleur saisissante, bleu, vert, violet foncé et noir.

Oh, dit Teresa. Qui a commencé. Vous avez frappé le premier ? Ou bien vous vous êtes défendu, vous avez rendu les coups ?

Rendu les coups, oui, dit le Dr Gupta, avec une franchise étonnante. Il détache et accentue chaque syllabe – j'ai rendu les coups.

Il sourit ; il n'y a rien à ajouter.

Pendant l'une des séances, Teresa se rappelle soudain le café Youri Gagarine, Effi, le rêve, le rêve que Effi a fait à l'époque. Teresa rêve de moins en moins au fil des années, elle fait des rêves flous et ne s'en souvient que de manière vague, et elle croit qu'en fait elle déçoit le Dr Gupta par ce manque de matériel onirique. Elle voit parfois Effi dans la rue, avec l'enfant dans son landau, dans sa poussette, sur une patinette et pour finir main dans la main, et puis l'enfant avec son propre vélo, l'enfant avec un cartable sur le dos, l'enfant tout seul rentrant de l'école, plongé en lui-même, traînant les pieds et perdu dans ses pensées, l'enfant étranger, l'enfant complètement inconnu – et Effi et Teresa se croisent et se saluent d'un signe de tête, ou bien elles lèvent la main, pas plus, et il y a même des jours où elles ne se saluent pas du tout, il y a un jour à partir duquel elles ne se salueront plus. Teresa parle de ces rencontres au cours de ses premières années d'analyse, puis moins, puis plus du tout. Mais au cours de cette séance-là, pour une raison ou une autre, le rêve de Effi lui revient, et elle en parle. Elle raconte le rêve – Effi avait rêvé que nous prenions le tramway ensemble, nous sommes ensemble devant le distributeur de tickets, je suis debout à côté d'elle et soudain je suis toute petite, une créature minuscule, petite comme une naine, et elle se penche, me soulève et me met dans la poche de son manteau – et tandis qu'elle le

lui raconte, presque avec les mots de Effi, elle se rappelle tout à coup que le Dr Gupta connaît Effi. Que selon toute vraisemblance il connaît déjà ce rêve lui aussi. De toutes les personnes dont elle lui parle séance après séance, Effi est la seule dont il sait déjà beaucoup de choses, si ce n'est tout, et il peut se la représenter physiquement, en trois dimensions et pour de vrai, les yeux verts de Effi et son sourire de travers, les gestes expressifs de ses mains ; comme si Effi était une figure en couleur parmi une série d'humains en noir et blanc, comme si elle était une vivante au cœur battant parmi des morts.

Le Dr Gupta est un homme réservé, presque passif. Il laisse à peu près toutes les questions sans réponse, il laisse à peu près toutes les questions ouvertes, comme s'il était d'avis qu'il n'y a de réponse valable à aucune question, ni d'explication pertinente pour aucune décision. Il ne croit apparemment pas que l'on puisse aller au bout d'une quelconque pensée, il suppose peut-être que derrière chaque élucidation émerge de toute façon une nouvelle difficulté. Il laisse Teresa seule dans son épais taillis d'hypothèses et de constatations désordonnées et malgré tout il est important qu'il soit là, qu'il se tienne à la lisière, une figure vague qui a cependant une dimension stable. Pendant la séance où Teresa parle du rêve de Effi, elle croit tout à coup savoir ce que Effi a rêvé, en fait – Effi a rêvé de la mettre dans sa poche. De la transformer en naine, de la rendre minuscule et de la faire disparaître une bonne fois pour toutes, voilà de quoi Effi a rêvé, et lorsque Teresa en est arrivée à cette conclusion, le Dr Gupta derrière elle émet un petit bruit qui est sans aucun doute approuvateur, un satisfecit, presque un compliment affectueux.

Cet automne-là les oiseaux se rassemblent tôt, le vent les éparpille et ils se regroupent à nouveau et deviennent plus petits et plus lointains et puis s'en vont. Les foyers d'incendie des guerres se transplantent ailleurs et les frontières se déplacent, les flux de réfugiés augmentent, les typhons dévastent des contrées entières, loin, très loin, des épidémies se déclenchent et s'éteignent. Sur le bureau du Dr Gupta est posé un livre de Bounine. Il a coupé les frêles fleurs orange qui poussent dans des pots en terre sur le balcon, les a mises dans un vase sur le bureau et a recouvert les pots de branches. Cette attention

révèle quelque chose de lui à Teresa. Le nombre d'élucidations est mince, l'élucidation du rêve de Effi, l'élucidation de tel et tel point, et Teresa se dit qu'à cette allure elle ne parviendra à aucune pensée claire et n'explicitera plus rien d'important. Elle pourrait en parler au Dr Gupta, il commencerait par se taire un long moment, puis il dirait probablement que c'est supportable. Qu'on peut très bien vivre avec.

EST

Ils arrivent à six heures du matin à Odessa ; Ari dit, je n'ai pas dormi du tout. Je n'ai pas fermé l'œil, pas une seconde. J'ai passé sept heures de merde couché sur le dos, une torture.

Jessica sait que ce n'est pas vrai. Il a dormi, pas longtemps, certes, mais un peu tout de même par-ci par-là. Il a dormi, pendant que le train roulant dans la nuit les emmenait vers l'Est, et elle aussi a dormi. Le compartiment avait deux couchettes face à face avec des couvre-lits en tapisserie usée, des petites lampes de chevet du côté de la tête, au-dessus de trois oreillers durs empilés, et un carré de tissu pour chacun, à étendre sur la petite table. Jessica avait fourré le tissu dans sa poche. Ari avait étendu le sien sur la table, le tissu était bleu avec de fines bandes claires. Ils avaient épluché des oranges sur le tissu. Ari était sorti et il était revenu avec un verre de thé dans un support argenté, des morceaux de sucre gros comme des barres de chocolat. Ils avaient regardé le paysage inconnu au-dehors jusqu'à ce que le soir tombe. Ari s'était déshabillé le premier et allongé sur le lit, il s'était endormi le premier.

Le lui faire remarquer ne rime à rien.

À six heures du matin il fait encore nuit à Odessa, et au-dessus du toit de la gare il y a un croissant de lune. Il fait froid, mais Jessica a lu quelque part que le mois de septembre au bord de la mer Noire peut être magnifique, seules les nuits sont froides, les journées seront sans doute encore chaudes. Les voyageurs descendent du train et s'éloignent aussitôt, ils longent la gare d'un pas rapide et disparaissent

au bout du quai, à droite ou à gauche, il n'y a personne que l'on est venu chercher, et personne qui hésite ou reste planté là, tous ont un but. Ari sait que dans les gares il y a des vieilles femmes qui louent des hébergements. C'était comme ça jadis, pourquoi serait-ce différent aujourd'hui, tant qu'il y aura dans ce monde des gares et des vieilles femmes, ça ne changera pas. Les vieilles femmes tiennent une pancarte sur laquelle est écrit le mot Hébergement ou alors Chambre pour la nuit.

Il dit, on va s'en chercher une.

Les vieilles femmes avec les pancartes sont effectivement dans le hall de la gare. Il y en a plusieurs – non pas que Jessica ait pensé qu'ils n'en verraient qu'une seule. Mais il y en a exactement vingt, et elles sont très différentes. Laquelle allons-nous prendre ? Ils sont au moins d'accord sur celles dont ils ne veulent pas. Pas la mère maquerville, ni l'alcoolique, Ari est allergique à tous les signes d'appartenance religieuse, alors la vieille avec sa croix en argent autour du cou, encore moins, et celle dans son manteau de fourrure galeux, hors de question. Les vieilles femmes sont debout en silence dans le hall de la gare, certaines se déplacent un petit peu, juste deux ou trois pas dans un sens, puis dans l'autre, elles ne parlent pas entre elles, et elles n'abordent personne. Les pancartes qu'elles brandissent sont toutes froissées et ce qui est écrit dessus est difficile à déchiffrer et à moitié effacé, si ça se trouve ce n'est pas du tout Chambre pour la nuit, Hébergement, si ça se trouve c'est tout à fait autre chose.

Indulgences.

Attente. Ou Anéantissement.

Jessica ne sait absolument pas pourquoi ce ne sont que des mots pareils qui lui viennent à l'esprit.

Il n'y a aucune vieille qui soit telle que Ari l'a imaginé – il dirait qu'il n'a rien imaginé du tout, qu'imaginer quelque chose est mortellement dangereux –, il n'y en a aucune qui soit telle que Jessica le désire. Les vieilles femmes des contes, bienveillantes, sages ; elles ont disparu, il n'en existe plus, ou en tout cas elles ne louent plus de chambres.

Celle-là, nous prenons celle qui est là, dit Ari.

Une femme fluette aux cheveux courts d'un gris de cendre, en survêtement et baskets, le manteau fermé, les mains croisées.

C'est celle-là qu'on prend.

Ari parlemente.

Jessica dépose son sac à dos et regarde la gare autour d'elle. Il y a une salle d'attente, grande comme un théâtre, des rangées de chaises les unes derrière les autres, à l'entrée une femme en uniforme derrière un pupitre vide à l'exception d'un téléphone et, devant la porte qui mène au quai, un épais rideau rouge framboise. Entrée en scène du vaste monde. Jessica voulait aller à Odessa, Ari non. Ari ne voulait pas aller à Odessa, de son point de vue Odessa n'a rien d'autre à offrir que des militaires et de la prostitution, des fientes de pigeon et une mer sale. Il est tout de même venu gentiment. Pour faire plaisir à Jessica. La vieille femme a un carnet froissé dans la main et elle y note des chiffres avec un vieux bout de crayon, Ari lui prend des mains le bout de crayon et barre les chiffres, il en écrit d'autres. Elle récupère son bout de crayon et barre les chiffres qu'a écrits Ari. Au bout d'un moment, ils trouvent un chiffre qui les satisfait tous les deux.

Allez, on y va, dit Ari. On la suit.

La ville est encore plongée dans la nuit, les rues sont désertes. Ils marchent tous les trois de front, la vieille femme à gauche, Jessica au milieu, Ari à droite. La vieille femme est pressée. Elle n'essaie pas d'engager la conversation avec eux, elle ne parle pas. Jessica n'arrive absolument pas à imaginer – et contrairement à Ari elle aime énormément imaginer, elle n'arrête pas d'imaginer – que chez cette femme il puisse y avoir une chambre à louer dans laquelle elle aimerait être. Avec un lit vraiment propre, des draps blancs amidonnés et un édredon de plumes qui bruisse, une table avec des chaises et un beau paysage derrière la fenêtre, sans parler d'un bouquet d'anémones, une carafe d'eau fraîche, un compotier de fruits rouges. À voir cette vieille femme, on croirait qu'elle n'a même pas de chambre pour elle, et que, à part son carnet froissé et son petit bout de crayon, elle ne possède rien. On ne croirait pas qu'elle a une clé dans la poche de son pantalon, et son survêtement a quelque chose de vulgaire et de pitoyable. Mais si ça se trouve elle n'est pas... méchante, Jessica pense qu'elle peut porter ce jugement, la vieille femme n'est pas sournoise ou méprisante, elle est juste indifférente.

Jessica se hâte à côté d'elle et de Ari dans la rue sombre et elle dit les seuls mots qu'elle sache dire dans la langue d'ici, elle dit Tchernoe more. La vieille femme hoche la tête et désigne le bas de la rue, sur la gauche, un geste vague, elle n'a pas l'air de croire que ce soit important. Là-bas derrière. Quelque part. Par là. Comme si la mer Noire était une petite chose, quelque chose qui pourrait être n'importe où.

La vieille femme dit, Uliza. Franzuski. Uliza Franzuski. Elle le répète, il faut manifestement qu'ils retiennent bien ça. Elle ne le redit pas une troisième fois. Elle s'arrête devant une porte en tôle, la seule porte dans un mur qui n'en finit pas. Elle désigne la rue, dans un sens, dans l'autre, au bout de la rue deux silhouettes avec des balais gigantesques rassemblent les feuilles de platanes, Jessica entend le frôlement des balais sur le pavé. On n'entend rien d'autre. La vieille femme pousse la porte d'un geste décidé et ils entrent. Il fait jour maintenant, et la cour intérieure derrière le mur est baignée d'une lumière irréaliste. Il y a un alignement de baraques basses en bois, devant l'une d'elles une prostituée blonde est assise et se roule une cigarette, elle porte une chemise de nuit et des chaussures à talons vertes, elle a l'air de tomber du lit. Des chats gris rôdent autour de bols en plastique remplis de restes de nourriture, sur le réseau de fils de fer tendus au-dessus de la cour et qui la transforme en une grande cage poussée de la vigne vierge. Sur la droite se dresse un bâtiment récent en béton non crépi. La vieille femme met le cap sur la baraque en bois à côté de la baraque de la prostituée blonde, et la prostituée blonde se détourne, mais d'abord elle dit quelque chose à Jessica. Quelque chose qui est difficile à comprendre. Difficile à interpréter.

La vieille femme ouvre la porte et désigne sans un mot l'intérieur de la baraque. C'est sombre, il y a peut-être un meuble contre le mur, on ne distingue pas grand-chose. Sur le plancher, une serviette éponge déchirée.

Jessica dit, ça ne va pas. Ari, je ne peux pas. Pas question. Ça ne va pas du tout, je suis désolée.

Ari dit, à cause de la pute ou quoi.

Jessica dit, pas seulement à cause de la pute.

Ari dit, je te l'ai dit. C'est ça, Odessa, je le disais bien.

La prostituée allume sa cigarette tordue, bâille avec indulgence et

sourit. Elle se lève et disparaît dans sa maisonnette, puis revient avec un pull jaune canari qu'elle pose sur ses épaules nues. La vieille femme essaie de détourner le regard de Jessica de la prostituée, de le guider vers l'intérieur de la baraque.

Jessica dit, non. Elle secoue la tête, elle lève les mains et dit, non. Désolée.

À plusieurs reprises.

La vieille femme hésite, puis elle fait demi-tour et se dirige vers le bâtiment récent. Elle tire sur une ficelle à côté de la porte et une cloche retentit à l'intérieur. La vieille femme croise les bras sur la poitrine, regarde fixement quelque chose qui se trouve à ses pieds, et attend. Ari dit, merde. La porte s'ouvre, et une grosse en pyjama de velours sort. Elle agite un énorme trousseau de clés en brailant. Elle écarte la vieille femme, donne des coups de pied aux chats et ouvre en pestant les autres baraques, toutes, l'une après l'autre. Allume la lumière, éteint la lumière. Celle-ci. Pas celle-ci ? Alors celle-là. Celle-ci ou encore celle-là. Laquelle vous prenez. Elle désigne un grand box en plastique dans le coin de la cour, regarde Jessica et dit, toilettes. Elle trace des chiffres dans l'air avec ses doigts, n'importe quels chiffres. La prostituée s'est adossée au mur de sa maisonnette et fume, les yeux fermés. La vieille femme s'est assise sur une chaise en plastique sale et a posé les mains sur ses genoux.

Entre, dit Ari. Jette au moins un coup d'œil.

Quand elle sera dedans, Jessica a peur que la grosse claque la porte et la referme à clé du dehors. Qu'elle l'emprisonne à l'intérieur.

Pourquoi ?

À quoi bon, de toute façon.

Entre, dit Ari.

Cette baraque-ci est un peu plus grande que l'autre, et au moins elle a de la lumière. Dans le coin il y a un lit double avec dessus un matelas poussiéreux et à côté une armoire aux portes vitrées béantes, sur l'armoire est perché un ours en peluche fantomatique. À côté du lit, un réfrigérateur américain. Ari ouvre le réfrigérateur, il est vide et noir de moisissure. Il referme le réfrigérateur et se retourne vers Jessica.

Il dit, alors.

Jessica dit, alors c'est au-dessus de mes forces. J'ai passé l'âge. Nous

avons tous les deux passé l'âge, ça doit être exactement la même chose pour toi, tu ne peux tout de même pas avoir envie de rester ici.

Elle désigne la pièce alentour. Elle désigne l'ours. Elle essaie de s'imaginer se couchant dans ce lit le soir avec Ari. Lisant son livre dans ce lit. Les murs sont minces. La prostituée vaquera à ses occupations, elle ne sera pas la seule prostituée blonde ici. Jessica ressent cette chambre comme une punition, mais contrairement à Ari elle n'est pas d'accord pour être punie. De quoi ?

Elle dit, allons-nous-en. Trouvons le moyen de partir d'ici, d'accord ? Essayons de ressortir de cet endroit, c'est tout, je t'en prie.

La vieille femme les regarde depuis sa chaise, elle se penche un tout petit peu en avant. Pas curieuse. Neutre. La grosse parle à voix basse avec la prostituée blonde. Elle crache sur deux doigts et frotte quelque chose sur son pyjama. Tout le monde attend. Ari s'arc-boute contre le réfrigérateur, éloigne le réfrigérateur du mur et le pousse vers la porte.

Il dit, est-ce que tu pourrais m'aider, Jessica. Est-ce que tu pourrais activer ton cerveau, s'il te plaît ?

Jessica ne voit pas du tout comment l'aider.

La grosse arrive en courant, elle entre dans la baraque, elle ramasse le câble du réfrigérateur et le brandit, elle le branche dans une prise au-dessus de la plinthe, elle dit, fonctionnel. Ok ? Fonctionnel.

Ari dit, oui, mais c'est pas la question, il faut virer ce réfrigérateur. Le sortir d'ici.

Il débranche à nouveau la fiche du mur et continue à pousser le réfrigérateur vers la porte, le réfrigérateur reste coincé dans le chambranle, et la grosse fait barrage de l'extérieur. Jessica voit la cour par la fenêtre, elle voit que la vieille femme au moins a fini par se lever de sa chaise. Le soleil du matin embrase tout, et les cheveux ternes de la prostituée, qui croise une jambe par-dessus l'autre et, la cigarette au coin de la bouche, se gratte copieusement les articulations des pieds, en sont presque illuminés. Ari fait passer le réfrigérateur par la porte à coups de pied et le pousse dans la cour en passant devant la grosse. La grosse secoue la tête, elle n'en croit pas ses yeux ; l'expression avec laquelle elle regarde Ari est trop sidérée pour être haineuse, mais ça ne va pas tarder.

Ari ouvre la porte du réfrigérateur et désigne l'intérieur. Désigne

l'intérieur pendant cinq bonnes secondes. Puis il referme la porte d'un coup sec et fait signe que c'est non.

Tu attends quoi, crie Ari. Tu voulais ressortir d'ici, alors viens, maintenant, grouille-toi, Jessica, bon Dieu.

Jessica prend son sac à dos. Pendant un moment elle ne sait pas où est son sac, mais le voilà, et elle l'attrape. Elle essaie encore une fois de voir tout ça autrement – la prostituée, les baraques, la grosse, la lumière, la vigne vierge et toute cette matinée, de revoir tout ça autrement, elle sait qu'en principe ça marche. On peut presque toujours voir n'importe quoi au monde d'une manière ou bien d'une autre. Mais ici elle n'y arrive pas. Elle n'y arrive pas. Ils rebrousse chemin ensemble vers la rue, Jessica, Ari et la vieille femme, et la porte en tôle se referme lourdement derrière eux. Ari fouille dans la poche de son pantalon, sort de l'argent et lui en donne un peu, et la vieille femme prend l'argent sans le recompter, avec naturel et comme si c'était la fin d'une représentation ambitieuse et réussie. Elle ne dit ni merci, ni quoi que ce soit d'autre ; elle s'en retourne vers la gare.

Jessica et Ari partent dans l'autre direction, dans la direction où se trouve peut-être la mer Noire. Tchernoe more. Ils se retournent tous les deux de temps à autre et voient la vieille femme marcher sous les platanes au milieu de la rue, libre.

Jessica dit, qu'est-ce qu'elle peut bien penser.

Elle ne pense rien, dit Ari. Elle ne pense rien du tout, Jessica. Elle retourne à la gare attendre le prochain train, voilà ce qu'elle fait. Et c'est tout. Il n'y a rien de plus.

Il dit, on descend vers la mer. On va trouver quelque chose de bien, je te promets. Je te le promets.

RETOUR

Ricco est parti pendant sept ans, et maintenant il est de retour et il voudrait que je l'écoute. Ce n'est pas forcément facile pour moi. Non pas que je lui en veuille d'être parti, ce n'est absolument pas le cas. C'était bien qu'il s'en aille. C'est juste que Ricco, une fois qu'il a commencé à parler, ne peut plus s'arrêter – il parle sans discontinuer, et comme si c'était pour la dernière fois. Il parle de lui et des choses impensables, incroyables que la vie a inventées pour lui, il faut qu'il les raconte toutes et pendant ce temps il oublie qu'il y a moi. Que moi aussi j'existe et que j'ai aussi une vie, qu'à moi aussi des choses arrivent dont je pourrais peut-être avoir un jour ou l'autre envie de parler.

Je connais Ricco depuis l'époque où nous étions enfants. Nous avons grandi dans le même lotissement, fréquenté les mêmes écoles, nos mères nous appelaient le soir sur le même ton pour nous faire rentrer à la maison. Mais contrairement à mon père, le père de Ricco s'est fait sauter en faisant des expériences dans son atelier à la cave, et Ricco était là, et depuis lors il est blessé, en quelque sorte. Ce n'est pas un secret. Ricco en parle à tout le monde, il dit ça comme d'autres gens disent qu'ils aiment manger des coquillages ou aller chaque été à la mer. Il dit, mon père est mort quand j'avais sept ans, il s'est fait sauter par inadvertance, et j'étais là, et depuis je ne peux plus arrêter d'y penser.

Ricco a plus de quarante ans maintenant.

Nous avons quitté ensemble la campagne pour la ville, et en ville nous ne nous sommes pas perdus de vue. Quand Ricco ne pouvait pas payer ses factures en hiver et qu'on lui coupait l'électricité et le gaz, il venait me trouver, et c'était souvent le cas. Quand il avait de très gros chagrins d'amour, il venait également me trouver, et c'était souvent le cas aussi. C'était terrible, quand il avait des chagrins d'amour ; il pleurait vraiment beaucoup pour un homme. Il punaisait un grand morceau de papier kraft de trois mètres sur quatre au mur de sa cuisine et il écrivait dessus, au feutre rouge, les mots qui lui rappelaient la femme qui l'avait quitté, toutes sortes de mots. Rue, bière, dormir, minuit, Mercedes Benz, bretelle d'autoroute, briquet, timbre, promenade, sonnerie de réveil, froid glacial, pas d'issue en vue. Il me disait que lorsque le papier kraft serait entièrement recouvert il continuerait à écrire sur le mur, mais avant que les choses en soient arrivées là, il laissait tomber et se vouait à une autre femme. Peut-être que Ricco pratiquait ainsi parce qu'il s'y connaissait – il s'y connaissait en chagrin, il cherchait sans arrêt à retrouver un chagrin et une panique comparables à ce qu'il avait vécu enfant. Peut-être supposait-il que cela pourrait encore changer quelque chose.

Quand nous étions jeunes et que nous vivions en ville, nous buvions énormément. Je buvais beaucoup, et Ricco buvait deux fois plus. Nous sortions beaucoup trop, ça partait à la dérive, on n'avait plus de repères. À un moment donné, la coupe a été pleine. Et puis je suis tombée enceinte, Ziggy est né, et Ricco est parti. Il est parti du jour au lendemain, je crois qu'il est parti après la fois où il a voulu garer devant une synagogue une voiture qui n'était pas à lui et qu'il conduisait ivre mort et sans permis, et où les policiers qui gardaient la synagogue l'ont fait sortir du véhicule et l'ont plaqué contre le mur. Il est parti dans le Nord travailler dans l'usine de poissons et sur les gros chalutiers et pour finir sur les plateformes pétrolières. Il gagnait beaucoup d'argent, plus qu'aucun de nous a jamais gagné. Il s'est installé à son compte comme charpentier, avec son argent il s'est acheté un bateau, une voiture, une maison et un ensemble canapé-fauteuils, et quand il a eu son ensemble canapé-fauteuils, il s'asseyait dessus chaque soir et m'appelait.

Il disait, c'est moi. Ricco. Comment ça va ?

Ricco sait très bien raconter. Il sait être drôle, il exagère quand il faut, il se lève et il mime, il imite les voix et illustre son histoire de gestes et de gros mots. Là-haut dans le Nord il était assis sur son canapé, les pieds sur sa table basse, et il disait, devine ce que je bois, et je disais, aucune idée, et il disait fièrement, je bois un chocolat. À cette époque, dans l'usine de poissons, sur les chalutiers et sur les plateformes pétrolières, il avait arrêté l'alcool. Je disais, formidable. Alors il prenait sa respiration et il me racontait tout. Il me parlait de l'hélicoptère avec lequel il avait survolé la mer de Béring, et dans l'hélicoptère il se mettait toujours tout au fond près de la turbine, il disait, il fait chaud près de la turbine, c'est la meilleure place quand tu as froid et que tu as encore la fatigue dans les os. Il disait absurdement, est-ce que tu connais ça, quand l'eau est si claire que tu vois les baleines ? Tu les vois vraiment, tout en bas, dans les profondeurs de la mer. Mais en fait c'est encore mieux de fermer les yeux et de ne pas regarder dehors. Le mieux, c'est quand il suffit de savoir ce que tu pourrais voir si tu voulais le voir. Tu comprends ce que je veux dire ? Il parlait des plateformes pétrolières, des nuits à dormir dans un conteneur, des plaisanteries des charpentiers, les femmes et la baise, les cons et les fesses, toujours pareil, jusqu'à ce que le sommeil les terrasse, et autour des conteneurs un vent glacial qui mugit toute la nuit. Douze heures de travail par jour. Il disait, avec l'argent je me suis acheté une voiture, une Chevrolet Suburban. Quatre-quatre. Argentée. Un peu vieille. V8 – Big-Block, 6,5 litres-turbo diesel, il articulait en détachant les mots, et derrière chaque mot il mettait un point. Il imitait de façon saisissante le moteur dément de sa nouvelle voiture et puis il décrivait la vue par sa fenêtre panoramique sur les îlots rocheux et le détroit, sur les bateaux multicolores et la mer nocturne.

Il disait, je vais te dire quand la lumière du phare entre ici. Attends. Elle arrive... la voilà. Et encore... là. Et encore... là.

Il disait, tu veux que je te dise ? Je suis un homme heureux.

Et puis il a appelé et il a dit, je suis seul. Pour les gens d'ici, je suis un dingue. Les gens d'ici, ils travaillent pour leur femme et pour leurs enfants, pour leurs maisons individuelles, leurs voitures familiales, leurs vacances en famille, et ils me demandent, et toi ? Pour quoi tu travailles. Aucune idée de ce que je dois leur dire. Je n'en ai aucune

idée. Tu sais que toi et moi on se connaît depuis qu'on est enfants ? On se connaissait déjà avant d'être adultes, et il y a quelque chose là-dedans qui me paraît super important, seulement je n'arrive pas à trouver quoi. Il neige tout le temps. J'ai sans arrêt le sentiment que demain c'est Noël. Viens me voir. Il n'y a personne qui vient me voir, c'est tout de même pas possible. Je vis dans le meilleur endroit au monde et personne ne passe jamais. Pourquoi c'est comme ça. Tu peux me dire pourquoi c'est comme ça ? Pourquoi tu ne passes jamais ?

Alors j'ai commencé à parler et j'ai essayé de dire que moi, ici, j'ai ma propre vie à assumer, une vie sans baleines et sans détroit, mais Ricco n'écoutait pas du tout. C'était bien là le problème – il était incapable d'écouter. Parfois, pendant qu'il parlait, je posais le téléphone sur la table et j'allais laver la vaisselle, et quand je revenais et que je remettais l'appareil contre mon oreille, il parlait toujours de ses cannes à pêche et de ses voisins et de la lampe torche qu'il venait de s'acheter, et il ne s'était même pas rendu compte que j'étais partie. Et au fond ça n'a pas d'importance. Ça n'a aucune importance. Je sais de toute façon ce que Ricco va me raconter, et je comprends sa manière de penser. Il y a une étrange liaison entre sa tête et ma tête, ç'a toujours été comme ça. J'enregistre tout ce qu'il dit, et j'enregistre aussi ce qu'il dit pendant que je lave la vaisselle. Il m'a parlé de la fille qu'il a abordée samedi soir en ville, il m'a raconté à quel point elle était bourrée, trop bourrée pour se déchausser toute seule, trop bourrée pour coucher avec lui. Alors Ricco est resté simplement assis au bord de son lit à la regarder, toute la nuit, jusqu'à ce qu'il fasse jour dehors. Quand il a fait jour et qu'elle a ouvert les yeux, il était toujours assis là, et elle a dit, tu restes encore un peu, et il a dit, bien sûr. Pourquoi pas ?

S'il me demandait, tu te rappelles combien de fois la clé lui a échappé des mains devant la porte de son appartement ? Eh bien je répondrais, trois fois.

Et s'il me disait, tu te rappelles quel corsage elle portait, eh bien je peux répondre qu'elle portait un corsage blanc à manches ballon, froncé avec une broderie et que ça lui a rappelé autrefois, une chose d'il y a longtemps.

Ricco dit, je ne veux pas du tout baiser. Je veux juste qu'on me touche.

Je dis, je sais.

Et maintenant il est de retour. Il a vendu son entreprise, sa voiture, sa maison et toutes ses cannes à pêche et il est rentré. Il était trop seul là-haut. Il s'est acheté une nouvelle maison dans la région où nous avons grandi, une maison pas très loin du lotissement où nous étions enfants, pas très loin de l'endroit où son père a été enterré. Ricco est de retour, il est venu me rendre visite et il passe toute la soirée assis sur mon canapé à regarder Ziggy, qui est devenu si grand, un vrai, un authentique grand garçon. Ricco tapote la place à côté de lui sur le canapé et dit à Ziggy, viens là, et Ziggy est un enfant qui ne se fait pas prier longtemps, il va le rejoindre aussitôt.

Ricco dit, tu sais que je te connais depuis que tu es bébé ? Que je connais ta maman depuis le temps où elle était bébé ? Un gros bébé rond et gentil ?

Ziggy fait poliment comme s'il pouvait imaginer ça, et ça nous fait rire tous les deux, Ricco et moi. Nous mangeons ensemble tous les trois le soir, et quand je lis une histoire à Ziggy, Ricco s'assied avec nous. Ziggy a huit ans, il aime encore que je lui lise des histoires, et j'espère qu'il continuera à aimer ça pendant un bon bout de temps.

Autrefois, les phrases dans les livres de Ziggy étaient simples. Le lion rencontre le lièvre. Il était une fois un roi. Un jour, l'ours est tombé malade et il est resté dans sa tanière. Rien de plus facile, dit le grillon. Rien de plus facile ! Aujourd'hui elles sont devenues adultes et complexes. Un vent froid soufflait du nord-est, ils faisaient route vers le nord, l'eau était glaciale, ils continuaient, les vêtements trempés. Ricco écoute et pendant ce temps son regard fait le tour de la chambre de Ziggy. Il regarde le globe terrestre de Ziggy, le Titanic en carton qu'il a construit lui-même, sa petite guitare. Il regarde les années de Ziggy.

Je bois un verre de vin, Ricco boit de l'eau chaude. Il veut tout me raconter, son départ, le jour où il a refermé derrière lui pour la dernière fois la porte de sa maison dans le détroit, sa nouvelle maison, ses projets pour l'avenir. Il veut me parler encore une fois de son père. Il a radicalement changé physiquement, il est devenu plus vigoureux qu'autrefois, et il a rapporté du Nord une imposante bedaine ; autrefois il était svelte et juvénile, chargé d'énergie en quelque sorte.

Je ne veux pas savoir à quel point j'ai changé.

Je me lève de la table de la cuisine et je dis, tu peux me raconter ça demain ? Maintenant je voudrais aller me coucher. Demain je dois travailler et Ziggy doit partir tôt pour l'école.

Ricco paraît surpris. Il me regarde, et puis détourne les yeux. Il dit, où est-ce que je vais dormir, et je dis, tu vas dormir dans mon lit, et moi je dors dans le lit de Ziggy.

Ricco s'allonge dans mon lit, il laisse la lumière allumée, et il laisse la porte grande ouverte. Je lave la vaisselle et je balaie la cuisine. Je m'allonge à côté de Ziggy endormi, et puis il faut que je me relève pour changer l'eau dans l'aquarium de Ziggy, les poissons rouges n'arrêtent pas de monter à la surface, et je ne peux pas supporter le bruit qu'ils font pour happer l'air. Ricco me voit traverser le couloir avec l'aquarium dans les mains, et il se redresse dans son lit et dit, qu'est-ce que tu fabriques. Bon sang, mais qu'est-ce que tu fabriques ?

Je m'immobilise, je pense que, si simple que ce soit, c'est difficile à expliquer. J'ai envie de dire, tu te rappelles, quand on était enfants, qu'on allait dans la forêt et qu'on tenait les longues perches des boudeaux contre les lignes électriques ? Comme ça bourdonnait en nous, un bourdonnement dans tout le corps, de la pointe des orteils à la racine des cheveux, aujourd'hui encore en vérité je n'ai pas réussi à me défaire de ce bourdonnement, voilà ce que j'aimerais dire, mais bien que je sache ce que Ricco pense, Ricco ne sait pas toujours ce que moi, je pense. Dans le couloir la lumière s'est éteinte et les deux poissons dans leur bocal entre mes mains luisent comme de la feuille d'or.

CROISEMENTS

Elle le dit à Vito au petit déjeuner. Elle ne serait pas obligée de le dire, c'est une chose qu'elle pourrait garder pour elle, il est improbable que les chemins de Vito et André se croisent. Qu'André puisse dire, écoute, Vito. Patricia m'a appelé pour se plaindre de mes locataires, et je lui ai dit que si mes locataires ne lui conviennent pas, elle n'a qu'à acheter la maison, j'ai dit à Patricia, achète donc la maison, elle ne t'a pas raconté ? Improbable qu'une telle rencontre ait lieu. Elle aurait donc pu taire à Vito cette conversation avec André, elle aurait dû la passer sous silence. Pourquoi en parle-t-elle malgré tout. Pourquoi dit-elle, j'ai téléphoné à André. Je l'ai appelé pour lui décrire la situation, et au lieu de ça il m'a décrit sa situation à lui, il a passé une demi-heure à se lamenter et à me barber avec ses misères et tout à la fin, juste avant qu'on termine, alors que j'étais presque tombée de ma chaise d'ennui tellement j'en avais assez, il a dit qu'il allait vendre la maison. Désolé, il faudrait que j'en tire encore un petit quelque chose. Voilà ce qu'il a dit.

Elle dit ça à Vito au petit déjeuner, un samedi matin à huit heures, ils sont assis face à face à la table de la cuisine, Patricia a tellement astiqué et frotté le plateau de la table que le bois paraît argenté et velouté, un bois comme un miroir terne. Vito s'est levé tôt et il est sorti acheter le journal, il a fait cuire deux œufs à la coque et mis le thé sur le réchaud, allumé la radio, et au bout de trois secondes il a dit, je préfère encore éteindre, Pat, laisse-moi éteindre cette saloperie de putain de radio, et il a éteint la radio. Maintenant il coupe du pain.

Il écoute Patricia, avec une expression de calme et de bienveillance qu'il a très rarement.

Patricia dit, André est malade, il n'en a plus pour longtemps.

Elle pense, chacune des phrases que je pense est un gouffre. Est-ce que je le dis comme ça, ou est-ce que je le dis autrement, ou le mieux ne serait-il pas de ne pas le dire du tout. Gris-bleu ? Ou bleu-gris. Il faudrait que je pèse non seulement chaque mot, mais chaque syllabe, il faudrait que je pèse les lettres une par une, l'air que je dois inspirer pour parler, le sommeil dont j'ai besoin pour pouvoir penser. Comme cette vie peut redevenir dangereuse tout à coup.

Elle dit, donc, la chose suivante – André n'en a plus pour longtemps. Il a besoin d'argent pour ses médicaments. Il va mourir. C'est pour ça qu'il se fout de tout à ce point. Il est en train de mourir.

André a déménagé de la maison en face il y a un an. Il est allé s'installer dans un endroit où il y a un hôpital à proximité, des cardiologues, des échographes, des ostéopathes, quand tu es d'âge moyen tu emménages dans une maison en lisière de forêt, quand tu es vieux, il y a d'autres priorités. Un homme grand et adipeux, au nez cassé et aux bras trop longs, Patricia le revoit descendre le pré en direction de la forêt pour inspecter sa clôture, un singe mélancolique en combinaison rouge, et il crie par-dessus son épaule, il crie, dis à ton mec qu'il faut qu'il arrête de prendre sans arrêt les branches de la clôture pour les balancer dans votre poêle, la clôture est vivante, les branches font partie de la clôture, et elle voit Vito qui fait un doigt d'honneur à André derrière son dos. Pas de relations. Ils ne sont jamais allés en face, ils n'ont jamais invité André à entrer chez eux, juste des propos échangés par-dessus la clôture ou alors dans la rue en automne en balayant les feuilles, à la limite de leurs terrains, en gardant leurs distances. Sur la fin, il a eu tout à coup une femme chinoise, pêchée on ne sait où, sur catalogue ou à l'aéroport, une Chinoise avec un chien sans poils, qu'il fallait tartiner de crème solaire dans la chaleur de midi, une vision qui, Vito l'a dit bien des fois, lui filait la gerbe. Et puis ils sont partis, et André a loué la maison, et les asociaux ont emménagé.

Tu sais que leur fils nous a cambriolés, avait dit Patricia à André au

téléphone, à André là où il était, qu'importe, à la périphérie d'une autre ville, la liaison était mauvaise, un gargouillement dans la ligne, comme si André plongeait le téléphone dans un seau d'eau de temps à autre, pour le secouer vigoureusement aussitôt après et se remettre à crier dedans. Steven Gonzales Soderberg. Il est entré dans notre maison par la fenêtre. C'est une situation inacceptable, tu imagines un peu ?

Ils avaient été absents une semaine et quand ils étaient rentrés, qu'ils étaient arrivés chez eux vers minuit, Vito avait marché sur du verre sous le porche avant d'avoir allumé la lumière. La fenêtre latérale avait d'abord été brisée puis enfoncée, et la porte donnant dans le vestibule était ouverte, et tout dans la maison avait été mis sens dessus dessous, tout avait été retourné comme un gant. Coussins et oreillers déchiquetés, pluie de duvet partout, tableaux arrachés du mur et de leurs cadres, comme si de nos jours on en était encore à cacher son argent derrière des gravures. Il y avait aussi des installations, des photos de Patricia, de Pat dans ses jeunes années, ce visage fermé qu'elle a encore parfois aujourd'hui, si ce n'est que cette fermeture oriente dans une tout autre direction, elle n'oriente plus vers une possible révélation ; des photos de Pat dans ses jeunes années, donc, étalées sur le plancher de son bureau, et la table devant la porte tendue de papier peint derrière laquelle il n'y a absolument rien, rien que le grenier poussiéreux, n'était pas renversée, pas simplement basculée d'un coup de pied, mais soigneusement poussée sur le côté. Malgré tout il y avait de l'alcool et du sirop répandus, des étagères retournées, des chaises rassemblées, le grand jeu, ne manquaient que les matières fécales sur la table de la cuisine, et on sentait que quelqu'un avait été seul dans la maison, quelqu'un qui avait tout son temps, quelqu'un qui s'était assis peut-être un long moment dans la cuisine de Patricia et de Vito et avait imaginé comment ce serait, d'être quelqu'un d'autre.

Les asociaux avaient emménagé avec des valises, pas avec un camion de déménagement, juste des valises, André avait loué la maison meublée, et d'ailleurs ils n'avaient probablement pas de meubles, aucun bien, rien à eux. Une femme avec quatre enfants, trois filles et un garçon adolescent, et il y avait aussi un père, que la police était venue chercher dès la première semaine après une gueulante

incroyable, et apparemment ce n'était pas la femme qui avait appelé la police, mais une des filles, la plus grande fille, une silhouette maigre et voûtée en pyjama qui était debout dans la rue à l'aube et invectivait la voiture de police qui s'éloignait avec son père dedans jusqu'à ce qu'elle ait tourné le coin de la rue. Les asociaux transformèrent en un temps record le jardin en dépotoir, ils balancèrent le mobilier par les fenêtres et firent l'acquisition de trois chats et d'un gros chien, ils mettaient la scie circulaire en marche sans rien scier, et le hurlement absurde de la scie transperçait le silence de l'après-midi. Patricia n'avait pas de problème avec les déchets et les gueulantes et la scie. Elle avait un problème avec l'expression de la femme, quand elle la voyait devant la maison attendre que le chien ait fait ses besoins, cette expression sur le visage bouffi de la femme, hébétée par les médicaments, satisfaite et plongée en elle-même. Lorsque les enfants étaient montés dans le bus de ramassage scolaire, certains jours le père revenait, l'allure excessivement raide, et naturellement ils ne fermaient pas les fenêtres, on entendait tout. Des animaux. L'adolescent, Steven Gonzales, fumait la nuit sous le lampadaire de la rue, tournant le dos à la maison. Il décrivait des huit avec son vélo devant le jardin, pendant des heures et des heures. Ne saluait pas. Ne levait même pas la main, mais Patricia savait qu'il regardait, et elle savait qu'il avait été un jour un enfant intelligent.

Tu sais que leur fils nous a cambriolés, avait dit Patricia à André au téléphone, et curieusement André avait dit, oui oui, je sais, on m'a raconté, et pendant un moment Patricia n'avait pas su quoi ajouter, on m'a raconté, qui t'a raconté, et si tu le sais, comment peux-tu faire comme si de rien n'était ?

Elle avait dit, il faut que ces gens s'en aillent. Je te le dis avec les mots de Vito, c'est ce que Vito pense, ces gens doivent s'en aller, ce ne sont pas mes mots, mais c'est ce que je pense. C'est ce que je veux. Ce n'est qu'une question de temps, tu comprends, la prochaine fois il viendra quand nous sommes là, je n'ose plus descendre seule au lac, je ne me risque plus seule dans le jardin après la tombée de la nuit. C'est intenable. Tu me suis ?

Pour la première fois de sa vie elle avait téléphoné à la police. Elle

avait appelé la police et la police était venue, à deux heures du matin, une femme policier gigantesque et un policier mal réveillé, piteux, et ils avaient relevé des empreintes et tout noté et photographié. À trois heures du matin, on avait sonné à la porte, et c'était la femme d'à côté, et elle avait dit d'une voix triomphante, c'était mon fils, mon fils, c'était lui, Steven Gonzales Soderberg, et j'en aurai jamais fini avec lui. Elle avait prononcé le nom de son fils avec une grande solennité, comme s'il s'agissait d'un objet précieux, comme s'il s'agissait d'un spécimen rare et merveilleux d'une espèce disparue. Le policier avait posé le formulaire de la plainte sur la table de la cuisine, et Patricia avait dit, est-ce que je peux s'il vous plaît laisser passer la nuit, il faut que j'y réfléchisse, je dois réfléchir ; il l'avait regardée comme un cas désespéré.

Sur quoi vous devez réfléchir ? Sur Steven Gonzales ?

Oui, sur Steven Gonzales. Sur Steven Gonzales Soderberg, bordel, avait dit Patricia. Je dois réfléchir sur lui, je n'ai jamais porté plainte contre quelqu'un, je n'ai pas envie d'être responsable s'il se fait enculer en tête, si vous voyez ce que je veux dire, elle se sentait absolument brûlante, elle avait observé au-delà du policier Vito qui menait la femme vers la porte, qui poussait la femme vers la porte en gardant ses distances. La femme avait laissé dans la cuisine une odeur organique, dont il n'y avait plus eu moyen de se débarrasser depuis. Pour finir, Patricia avait porté plainte. Bien sûr, elle avait porté plainte, elle avait écrit et signé qu'elle voulait voir Steven Gonzales Soderberg devant le juge, elle avait pesé une à une toutes les lettres de son nom. Seize ans. Oreilles décollées, cheveux mal coupés, yeux cernés, regard fuyant. Sec. Aucune perspective, nulle part.

La voix d'André au téléphone. Plaintive, une mélodie. Disant qu'il n'arriverait pas à faire partir ces gens. Que personne n'était plus malheureux que lui de cette situation. Qu'il avait loué la maison meublée, qu'il n'y avait plus une pièce de mobilier intacte, tous les outils de jardin disparus, certainement revendus, le sécateur électrique, la tondeuse à gazon, les perceuses. La collection de couteaux, une valise pleine de couteaux chinois, et qui va l'avoir ? Hein ? Qui peut bien l'avoir ? Patricia pouvait toujours essayer de deviner.

Il disait, je te le donne en mille. On ne peut rien faire, rien du tout.

Je n'arriverai pas à les faire partir, pour qu'ils partent il faut que vous achetiez la maison, on peut les foutre dehors à l'occasion d'un changement de propriétaire. Mais il faudrait hélas que j'en tire un petit quelque chose. Le toit et le chauffage. Tu sais bien. Alors il va passer devant le juge ? Donc il va partir de toute façon ?

Non, il ne va pas passer devant le juge, avait dit Patricia. Bien sûr que non. Le cambriolage sera inscrit sur son casier, il a seize ans, on ne peut rien faire du tout. S'il me défonce le crâne par mesure de vengeance parce que je l'ai dénoncé – alors là, il passera devant le juge. Là, il passera devant le juge, et André à l'autre bout de la ligne avait éclaté d'un rire sonore et un peu artificiel en même temps.

Patricia regarde Vito reposer la théière sur le réchaud, l'anse de la théière soigneusement tournée vers elle. Elle est assise là, elle n'a pas faim, elle n'est pas fatiguée et pas réveillée, elle est pour le moment dans un état de flottement, quelque chose de léger, un tintement, comme devant une révélation imminente.

Vito dit sur un ton tranquille, il n'y a pas d'alternative, Patricia. Nous achetons la maison et nous devons faire ça vite, avant que cet imbécile d'André ne change d'idée et en veuille davantage d'argent. Il n'y a pas à réfléchir, c'est carrément une aubaine. Imagine le jardin, prends un peu de hauteur. La maison est grande. La grange est gigantesque.

Je voudrais y réfléchir, dit Patricia. Il faut que je me concentre, je voudrais pouvoir assumer ça sur le plan moral. Il faut bien qu'ils aillent quelque part, il faut que ces gens aient une place quelconque, je ne les veux pas comme voisins, mais je ne veux pas non plus qu'ils atterrissent dans la rue.

La morale n'entre pas en ligne de compte ici, dit Vito. Tu peux l'oublier, ta morale débile, et des gens comme ceux-là trouvent toujours une place. Tu vas devoir désinfecter toute la maison, quand ils seront partis, désinfecter de la cave au grenier, c'est plutôt de ça que tu devrais t'inquiéter. Et de rien d'autre. Appelle André. Dis-lui qu'on achète la maison. On achète sa maison aujourd'hui même.

Patricia ne dit rien. Elle regarde par-dessus la table, au-delà de Vito, à travers la pièce, le sol en linoléum scintille comme une étendue d'eau, à présent le soleil est monté au-dessus des arbres, la lumière du soleil tombe de biais dans le bow-window, sur la table du bow-

window, sur les fleurs du vase posé sur la table ; Dieu se montre derrière le dos de Vito, silencieux et catégorique, dans le bleu profond des jacinthes.

MÈRE

Dans un demi-sommeil, écrivait ma mère dans son journal, je suis couchée sur le dos, dans un demi-sommeil, et je vois ma vie défiler devant moi, une suite de jours qui vont passer de plus en plus vite au fil des années. Lorsque je vois ma vie défiler devant moi à trois heures du matin, couchée sur le dos, dans un demi-sommeil, je perds et l'envie et la confiance. Et demain ? Le monde paraîtra-t-il différent.

Elle avait vingt ans quand elle a écrit ça dans son journal, de son écriture régulière et appliquée de fillette – qu'elle a conservée jusque dans la vieillesse. J'avais quinze ans quand j'ai lu ce journal, par hasard et en cachette, et quand j'ai tourné la page, il n'y avait sur la suivante qu'une unique phrase, écrite en travers de la feuille et au stylo rouge, cette phrase en grosses lettres, comme indignées – j'ai peur.

J'ai refermé le carnet, je l'ai presque laissé tomber comme si je m'étais brûlée à son contact.

Ma mère a grandi en ville, dans une rue tranquille avec des platanes, une longue rangée de cages à lapins identiques, elle a grandi avec sa mère et deux frères plus âgés dans un deux-pièces, elle jouait dans les arrière-cours en enfilade, dans les buanderies et sous les combles. Sa meilleure amie s'appelait Margo Rubinstein, et ma mère et Margo Rubinstein tenaient ensemble un carnet jaune dans lequel elles notaient les facettes de leurs personnalités, des personnalités qu'elles étaient, et des personnalités qu'elles allaient ou pourraient devenir.

Tu es, listait Margo, petite et menue, bouche étroite et taches de rousseur sous la poudre, cheveux coupés court comme Audrey Hepburn dans *Vacances romaines*, presque d'un noir de laque. Un peu taciturne, mais intelligente, goût prononcé pour les mots étrangers, tu lis le journal ! Tu aimes les pulls en angora, le parfum à la bergamote et les colliers en bakélite. Gestes indolents, expression endormie pleine de charme, légère coquetterie dans l'œil, oreilles un tout petit peu décollées ?

Ma mère était une fille vigoureuse avec de longs cheveux bruns qu'elle remontait en une natte fixée sur sa tête. Son expression était éveillée, timide, avenante et têtue. Elle écrivait, tu es aussi grande que mes frères, cheveux bouclés, à hauteur du menton, blond platine, yeux vert pomme, cils de poupée en porcelaine et fumeuse inconditionnelle, des Senoussi Orient avec un fume-cigarette en ambre. Déshabillé, pantoufles de velours à pompons, et vernis corail sur les ongles des pieds. Un rire comme un carillon ! Sans vergogne, une briseuse de cœurs.

Elles écrivaient ces phrases dans leur carnet jaune dans la chambre de la mère de Margo. La chambre de la mère de Margo était fraîche et ombreuse, la fenêtre toujours entrouverte, et le rideau ondulait dans le vent, modifiait la lumière. Contre le mur, un lit large recouvert d'une couette miroitante, face au lit une coiffeuse avec une glace ovale, dans l'armoire s'accumulaient les fourrures et les robes en tulle, dans l'air flottait un faible parfum de santal, de poivre et de vétiver. Il était strictement interdit d'entrer dans cette chambre. Margo et ma mère écrivaient leurs phrases en secret et à la hâte dans leur carnet, à plat ventre sur le tapis où des lions attrapaient des gazelles. Elles remettaient les franges du tapis bien droites avant de quitter la pièce sur la pointe des pieds, elles posaient une règle contre les franges, elles poussaient le rideau d'un millimètre vers la droite, puis dans l'autre sens.

Elles écrivaient, tu seras heureuse. Tu auras beaucoup, beaucoup d'argent. Tu iras très loin, en Amérique ou en Australie, tu auras une vie bien remplie.

Ma mère a quitté l'école à seize ans et a commencé à travailler dans

l'administration municipale. Elle a épousé mon père contre la volonté de ses parents, alors qu'elle avait vingt ans, et elle a emménagé avec lui dans un appartement qui était à deux maisons de celui où elle avait grandi. Elle a eu cinq enfants, rien que des filles. Margo Rubinstein est devenue infirmière. Elle a entamé une relation avec un médecin et quitté l'appartement de sa mère pour un foyer d'infirmières, la relation avec le médecin a tenu trois ans, et puis elle s'est terminée et Margo est retournée chez sa mère. Elle nous rendait visite une ou deux fois par mois, une vieille fille osseuse en manteau de fourrure qui sentait la poussière et l'antimite, et quand mon père lui ôtait le manteau des épaules, elle avait une façon de se laisser faire qui me mettait mal à l'aise. Sous le manteau, elle portait des vêtements en velours côtelé et par-dessus des colliers de perles, des petites broches en forme de têtes de chat avec des yeux de chat rouges et fiévreux en grenat. Elle buvait du thé avec ma mère et son visage avait toujours une expression de perplexité et d'excuse, une expression entre l'embarras et l'ironie, comme pour dire qu'elle savait bien que tout avait mal tourné alors que ça n'aurait absolument pas dû mal tourner. Qu'elle le savait et le regrettait elle-même. Ses yeux étaient ronds, marron foncé et cernés de khôl noir. Son incisive droite semblait devenir de plus en plus longue au fil des ans, elle cliquettait contre sa tasse quand elle buvait et j'étais obligée de détourner les yeux. Ma mère nous avait raconté que Margo Rubinstein était toujours la première qui était invitée à danser. La toute première, et pendant toute sa jeunesse elle était poursuivie par un essaim de jeunes gens, elle avait, disait ma mère, une façon bien à elle de tourner la tête par-dessus son épaule et de regarder qui la suivait, puis de détourner à nouveau les yeux et de révéler un petit sourire, un sourire mystérieux, détaché, magnifique. Margo Rubinstein parlait très lentement, comme si elle était sous somnifères, et ses mains étaient blêmes, étroites et froides. Ma mère était assise avec elle à table dans une attitude qui n'autorisait aucune bêtise ni aucune effronterie, quand elle en avait assez qu'on soit là à les regarder et à ricaner, elle se levait et nous mettait dehors.

Pour l'anniversaire de Margo, ma mère allait la voir. Elle revenait vers dix heures et, répondant à nos questions, racontait qu'elle avait dîné avec Margo et sa mère et qu'ensuite elles avaient regardé

ensemble les informations à la télévision. Une fête d'anniversaire qui nous laissait sans voix, dont nous voulions entendre le récit encore et encore – comment était-ce possible. Margo Rubinstein ressemblait aux personnages des livres que nous lisions, des vieilles filles tristes qui vivaient avec leur mère et attendaient la délivrance. Comment est sa mère ? Mme Rubinstein, comment est-elle ? Nous posons cette question à notre mère et elle répondait, la mère de Margo est méchante, mais ça ne change rien au fait qu'elle est la mère de Margo.

Margo Rubinstein est morte à l'âge de cinquante ans, célibataire et sans enfant, elle est morte d'un cancer. Jusqu'à la fin elle avait habité chez sa mère et s'était occupée de sa mère, quand elle est morte c'est ma mère qui a pris le relais. Je ne sais pas ce que la mort de Margo a signifié pour ma mère. Je n'ai aucun souvenir de son chagrin, et je pense n'en avoir jamais parlé avec elle. Margo Rubinstein a disparu de nos vies, et ma mère s'est occupée de Mme Rubinstein à sa place, elle a fait ça pendant des années, et elle n'a jamais appelé la mère de Margo autrement qu'elle le faisait dans son enfance, elle ne l'a jamais appelée par son prénom, et elle a continué à la vouvoyer. Dans notre famille, le nom Mme Rubinstein est devenu une sorte de terme substitutif. Ma mère se rendait chez Mme Rubinstein après son travail à la municipalité, trois fois par semaine en début de soirée ; une fois, je suis allée la chercher là-bas. Mme Rubinstein était dans son séjour, assise dans un fauteuil devant la télévision. Elle était coiffée avec soin, les cheveux teints en violet, elle portait un corsage repassé et sur les genoux une couverture en laine sur laquelle ses mains allaient et venaient, cherchant à tâtons quelque chose d'invisible. Elle était absorbée par une émission de télé-achat et j'ai pu observer tranquillement sa chambre à coucher, le miroir dans l'ovale duquel ma mère et Margo se regardaient quarante ans plus tôt, j'ai pu tirer sur les franges du tapis avec les lions attrapant des gazelles. La chambre de Margo était elle aussi demeurée inchangée après sa mort. Une chambre de jeune fille. Un étroit lit escamotable et une étagère de livres, et sur la table de nuit un oiseau en porcelaine, un cardinal. Ma mère à quatre pattes dans la cuisine passait la serpillière. On a sonné à la porte, le Secours catholique livrait le dîner, pain, saucisse et fromage, fais-lui un thé à la menthe, a crié ma mère depuis la salle de bains, et je l'ai fait, et j'ai déposé le tout devant Mme Rubinstein. Je

lui ai demandé si elle voulait manger seule ou si je devais lui tenir compagnie et elle a dit que ça lui était absolument égal, sur un ton qu'aujourd'hui encore je n'ai pas oublié. Je me suis assise auprès d'elle, puisqu'il lui était absolument égal de manger seule ou en compagnie, et je l'ai regardée engloutir pain, saucisse et fromage, avec indifférence et sans appétit, sans broncher. Elle a bu le thé à la menthe et n'a pas détourné le regard de la télévision, et puis elle s'est mise à pleurer, et quand j'en ai reparlé plus tard avec ma mère, ma mère a dit, elle pleure Margo, elle pleure son unique enfant.

Ma mère a passé l'aspirateur dans la chambre de Margo, elle a bien lissé le couvre-lit sur le lit escamotable et replacé le cardinal dans le bon axe, et puis elle a étendu sur le balcon les torchons à vaisselle lavés et arrosé les géraniums. Elle a rincé la tasse du thé à la menthe et déposé la vaisselle pour le Secours catholique sur le palier. Ce faisant elle parlait à Mme Rubinstein, lui racontait une chose ou une autre, sobrement, mais avec de la sollicitude dans la voix, avec chaleur. Ne traînez pas comme ça, madame Rubinstein. Et ne pleurez pas tant. Allez vous coucher tôt. Dormir soulage de tout. À demain. Demain je reviens.

À la fin, Mme Rubinstein ne pouvait plus vivre seule. Elle était presque aveugle et n'entendait quasiment plus, elle tombait, n'arrivait plus à se relever seule, et ne pouvait plus ouvrir la porte au Secours catholique. Un neveu au troisième degré a surgi on ne sait d'où, il a pris les choses en main et mis Mme Rubinstein en maison de retraite. Il a liquidé l'appartement en moins de deux et a permis à ma mère, peu avant de rendre les clés, de venir une dernière fois et de se choisir un petit quelque chose parmi les affaires qu'il n'avait pas encore vendues. Nous avons accompagné notre mère. Nous étions debout dans la cave autour d'un carton dans lequel il y avait les patins à glace sur lesquels Margo jeune fille décrivait de gracieuses figures sur le lac gelé en hiver, avec cette façon inimitable de regarder par-dessus son épaule. C'était difficile à supporter. Je ne me souviens plus si nous avons pris quelque chose, si ma mère a pris quelque chose. Je suppose qu'elle a cherché le carnet jaune, qu'elle ne l'a pas trouvé.

Après la liquidation de l'appartement, pendant les premières

semaines du séjour de Mme Rubinstein en maison de retraite, ma mère a entrepris avec mon père un assez long voyage. Ils ont été absents quatre semaines, puis ils sont rentrés, ma mère a dû travailler, elle avait un certain nombre de choses à faire, deux mois peut-être se sont écoulés avant qu'elle trouve le temps d'aller voir Mme Rubinstein dans sa maison de retraite en compagnie de mon père. Il était inhabituel que ma mère emmène mon père avec elle dans ce genre d'occasion, peut-être qu'elle appréhendait tout de même un peu, qu'elle ne se sentait pas capable de faire cette visite toute seule. La maison de retraite avait une salle commune vaste et claire, où les seniors étaient assis à des tables rondes et faisaient des patiences en chuchotant, il y avait une réception accueillante, un aquarium impressionnant et un jardin d'hiver rempli de bambous et d'agaves. Ma mère et mon père sont allés de la salle commune au jardin d'hiver, à la réception, et retour, Mme Rubinstein était introuvable, la chambre qu'on lui avait attribuée, vide. Dans leur recherche de Mme Rubinstein, ma mère et mon père ne cessaient de passer devant une silhouette assise dans un fauteuil roulant devant le sas d'entrée, une créature en fauteuil roulant, et comme ils passaient devant pour la cinquième fois, mon père a attrapé ma mère par le bras et il a dit tout bas, mais c'est elle. C'est Mme Rubinstein.

Non, a dit ma mère d'un ton ferme, ce n'est pas elle. Ce n'est absolument pas elle.

La créature en fauteuil roulant était une feuille flétrie. Un cadavre vivant, minuscule et délavé, presque éteint, et les cheveux non peignés et couleur de fumée faisaient l'effet d'une fourrure hirsute autour d'une tête de mort. Mais ma mère a pris son courage à deux mains et lui a parlé. Elle a saisi dans sa grande main chaude une main d'une légèreté fantomatique et elle lui a parlé, et puis elle s'est tournée vers mon père et elle a dit, oh, tu as raison, c'est bien elle.

Mme Rubinstein est morte peu de temps après, elle a été inhumée à côté de sa fille, et ma mère est revenue de cet enterrement presque joyeuse à la maison. Et bien des années plus tard, elle nous a informées qu'elle avait appris la nouvelle de la mort du neveu au troisième degré, la fille du neveu lui avait envoyé un avis de décès, il était mort au terme d'une brève et grave maladie. Cette information nous a rendues, mes sœurs et moi, d'abord perplexes, puis furieuses.

Qu'est-ce que le neveu au troisième degré de Mme Rubinstein et sa fille avaient à voir avec notre mère, nous lui avons posé la question, peux-tu nous dire ce que ces gens ont à voir avec toi et pourquoi ils t'envoient leur avis de décès ? Pourquoi viennent-ils t'embêter avec ça, quel besoin as-tu de le savoir.

Mais ma mère a éludé ces questions. De toute évidence elle estimait que ces questions ne méritaient même pas qu'on en parle. Elle a changé de sujet, est passée à autre chose ; elle semblait savoir, ai-je pensé par la suite, que de toute façon les questions de ce genre trouvent d'elles-mêmes leur réponse tôt au tard.

Elle le sait.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

MAISON D'ÉTÉ, PLUS TARD, nouvelles, 2001.

RIEN QUE DES FANTÔMES, nouvelles, 2003.

ALICE, 2012.

AU DÉBUT DE L'AMOUR, 2016.

« LES GRANDES TRADUCTIONS »

(extraits du catalogue)

CHRIS ABANI

Graceland

traduit de l'anglais (Nigeria) par Michèle Albaret-Maatsch

Le Corps rebelle d'Abigail Tansi

Comptine pour l'enfant-soldat

traduits de l'anglais par Anne Wicke

CHRIS ADRIAN

Une nuit d'été

traduit de l'anglais (États-Unis) par Nathalie Bru

DANIEL ALARCÓN

Lost City Radio

La Guerre aux chandelles

traduits de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina

Nous tournons en rond dans la nuit

traduit de l'anglais par Nathalie Bru

SASCHA ARANGO

La Vérité et autres mensonges

traduit de l'allemand par Dominique Autrand

ALESSANDRO BARICCO

Châteaux de la colère, prix Médicis étranger 1995

Soie

Océan mer

City

Homère, Iliade

traduits de l'italien par Françoise Brun

ANDREI BITOV

Les Amours de Monakhov

traduit du russe par Antonina Roubichou-Stretz

La Datcha

traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloïis

Un Russe en Arménie

traduit du russe par Dimitri Sesemann

ELIAS CANETTI

Histoire d'une jeunesse, la langue sauvée, 1905-1921

Les Années anglaises
traduits de l'allemand par Bernard Kreiss
Le Flambeau dans l'oreille, histoire d'une vie, 1921-1931
traduit de l'allemand par Michel-François Demet
Jeux de regard, histoire d'une vie, 1931-1937
traduit de l'allemand par Walter Weideli

VEZA ET ELIAS CANETTI
Lettres à Georges
traduit de l'allemand par Claire de Oliveira

ELIAS CANETTI ET MARIE-LOUISE MOTESIZKI
Amants sans adresse, correspondance 1942-1992
traduit de l'allemand par Nicole Taubes

DANIEL DEFOE
Robinson Crusoé
traduit de l'anglais par Françoise du Sorbier

ANTHONY DOERR
Toute la lumière que nous ne pouvons voir
traduit de l'anglais (États-Unis) par Valérie Malfoy

DAPHNÉ DU MAURIER
Rebecca
traduit de l'anglais par Anouk Neuhoff

JOHN VON DÜFFEL
De l'eau
Les Houwelandt
traduits de l'allemand par Nicole Casanova

DAVIDE ENIA
Sur cette terre comme au ciel
traduit de l'italien par Françoise Brun

JILL ALEXANDER ESSBAUM
Femme au foyer
traduit de l'allemand par Françoise du Sorbier

HEIKE GEISSLER
Rosa
traduit de l'allemand par Nicole Taubes

ESTHER GERRITSEN
Frère et sœur
traduit du néerlandais par Emmanuèle Sandron

JOÃO GUIMARÃES ROSA
Diadorim
traduit du portugais (Brésil) par Maryvonne Lapouge-Pettorelli

Sagarana
Mon oncle le jaguar
traduits du portugais (Brésil) par Jacques Thiériot

GEORG HERMANN
Henriette Jacoby
traduit de l'allemand par Serge Niémetz

ALAN HOLLINGHURST
L'Enfant de l'étranger
traduit de l'anglais par Bernard Turle
La Piscine-bibliothèque
traduit de l'anglais par Alain Defossé

MOSES ISEGAWA
Chroniques abyssiniennes
La Fosse aux serpents
traduits du néerlandais par Anita Concas

EDWARD P. JONES
Le Monde connu
Perdus dans la ville
traduits de l'anglais (États-Unis) par Nadine Gassie

YASUNARI KAWABATA
Récits de la paume de la main
traduit du japonais par Anne Bayard-Sakai et Cécile Sakai
La Beauté, tôt vouée à se défaire
traduit du japonais par Liana Rossi
Les Pissenlits
traduit du japonais par Hélène Morita
Première neige sur le mont Fuji
traduit du japonais par Cécile Sakai

YASUNARI KAWABATA ET YUKIO MISHIMA
Correspondance
traduit du japonais par Dominique Palmé

GYULA KRÚDY
L'Affaire Eszter Solymosi
traduit du hongrois par Catherine Fay

OTTO DOV KULKA
Paysages de la métropole de la mort
traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat

MICHAEL KUMPFMÜLLER
La Splendeur de la vie
traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

DORIS LESSING

Le Carnet d'or

Les Enfants de la violence

traduits de l'anglais par Marianne Véron

Journal d'une voisine

traduit de l'anglais par Marianne Fabre

Si vieillesse pouvait

traduit de l'anglais par Natalie Zimmermann

PRIMO LEVI

Le Système périodique

traduit de l'italien par André Maugé

EDOUARD LIMONOV

Autoportrait d'un bandit dans son adolescence

traduit du russe par Maya Minoustchine

Journal d'un raté

traduit du russe par Antoine Pingaud

Le Petit Salaud

traduit du russe par Catherine Prokhorov

PAUL LYNCH

Un ciel rouge, le matin

La Neige noire

traduits de l'anglais (Irlande) par Marina Boraso

DAVID MALOUF

Harland et son domaine

traduit de l'anglais (Australie) par Antoinette Roubichou-Stretz

Ce vaste monde,

prix Femina étranger 1991

L'Étoffe des rêves

traduits de l'anglais (Australie) par Robert Pépin

Chaque geste que tu fais

Une rançon

L'Infinie Patience des oiseaux

traduits de l'anglais (Australie) par Nadine Gassie

THOMAS MANN

Les Confessions du chevalier d'industrie Félix Krull

Dr Faustus

traduits de l'allemand par Louise Servicen

SÁNDOR MÁRAI

Les Braises

traduit du hongrois par Marcelle et Georges Régnier

L'Héritage d'Esther

Divorce à Buda

Un chien de caractère

Mémoires de Hongrie
Métamorphoses d'un mariage
Le Miracle de San Gennaro
traduits du hongrois par Georges Kassai et Zéno Bianu
Libération
Le Premier Amour
L'Étrangère
La Sœur
Les Étrangers
Les Mouettes
Ce que j'ai voulu taire
La Nuit du bûcher
Dernier jour à Budapest
traduits du hongrois par Catherine Fay

ALESSANDRO MARI
Les Folles Espérances
traduit de l'italien par Anna Colao

VALERIE MARTIN
Maîtresse
Indésirable
Période bleue
Le Fantôme de la Mary Celeste
traduits de l'anglais (États-Unis) par Françoise du Sorbier

JOHN MCGAHERN
Les Créatures de la terre et autres nouvelles
Pour qu'ils soient face au soleil levant
traduits de l'anglais (Irlande) par Françoise Cartano
Mémoire
traduit de l'anglais (Irlande) par Marie-Lise Marlière

STEVEN MILLHAUSER
La Vie trop brève d'Edwin Mulhouse, écrivain américain, 1943-1954, racontée par
Jeffrey Cartwright,
prix Médicis étranger 1975,
prix Halpérine-Kaminsky 1976
traduit de l'anglais (États-Unis) par Didier Coste
Martin Dressler, le roman d'un rêveur américain,
prix Pulitzer 1997
Nuit enchantée
traduits de l'anglais (États-Unis) par Françoise Cartano
Le Roi dans l'arbre
Le Lanceur de couteaux
traduits de l'anglais (États-Unis) par Marc Chénétier

ROHINTON MISTRY
Une simple affaire de famille

L'Équilibre du monde
traduits de l'anglais (Canada) par Françoise Adelstain

STUART NADLER
Le Livre de la vie
Un été à Bluepoint
traduits de l'anglais (États-Unis) par Bernard Cohen
Les Inséparables
traduit de l'anglais (États-Unis) par Hélène Fournier

CHRISTOPH RANSMAYR
La Montagne volante
Le Syndrome de Kitahara
Atlas d'un homme inquiet
Cox ou la Course du temps
traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

JENS REHN
Rien en vue
traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

MORDECAI RICHLER
Le Monde de Barney
traduit de l'anglais (Canada) par Bernard Cohen

DONAL RYAN
Le cœur qui tourne
Une année dans la vie de Johnsey Cunliffe
traduits de l'anglais (Irlande) par Marina Boraso

ARTHUR SCHNITZLER
Gloire tardive
traduit de l'allemand par Bernard Kreiss

HUBERT SELBY JR
Last Exit to Brooklyn
traduit de l'anglais (États-Unis) par Jacqueline Huet et Jean-Pierre Carasso

PAOLO SORRENTINO
Ils ont tous raison
Youth
traduits de l'italien par Françoise Brun

TARUN TEJPAL
La Vallée des masques
traduit de l'anglais (Inde) par Dominique Vitalyos

SOPHIE TOLSTOÏ
À qui la faute ? Réponse à Léon Tolstoï
traduit du russe par Christine Zeytounian-Beloüs

F.X. TOOLE
Coup pour coup
traduit de l'anglais (États-Unis) par Bernard Cohen

NICK TOSCHES
La Main de Dante
Le Roi des Juifs
traduits de l'anglais (États-Unis) par François Lasquin
Moi et le Diable
Sous Tibère
traduits de l'anglais (États-Unis) par Héloïse Esquié

DUBRAVKA UGRESIC
Le Ministère de la douleur
traduit du serbo-croate par Janine Matillon

ERICO VERISSIMO
Le Temps et le Vent
Le Portrait de Rodrigo Cambará
traduits du portugais (Brésil) par André Rougon

CHRIS WOMERSLEY
Les Affligés
La Mauvaise Pente
La Compagnie des artistes
traduits de l'anglais (Australie) par Valérie Malfoy

PAUL YOON
Autrefois le rivage
Chasseurs de neige
traduits de l'anglais (États-Unis) par Marina Boraso